Les Notes de la Fondation Jean-Jaurès
Histoire et Mémoire

Le premier communisme français (1917-1925)

Un homme nouveau pour régénérer le socialisme

Par Romain Ducoulombier

Préface de
Alain Bergounioux

N°42 - août 2004

Les membres du Comité de lecture

- **Alain Bergounioux**, historien et président de L'OURS ;
- **Noëlline Castagnez-Ruggiu**, docteur en histoire – Professeur à l'IUFM de Versailles ;
- **Fabrice d'Almeida**, docteur en histoire, maître de conférences à l'Université Paris X-Nanterre ;
- **Jean-William Dereymez**, docteur en science politique, maître de conférences à l'IEP de Grenoble ;
- **Frank Georgi**, docteur en histoire, maître de conférences à l'Université Paris I-Panthéon-Sorbonne, chercheur associé au Centre d'histoire sociale du XX^e siècle (CHS-XX^e siècle) ;
- **Hélène Hatzfeld**, Professeur à l'Ecole d'architecture de Lyon ;
- **Marc Lazar**, Professeur des Universités et directeur de l'Ecole doctorale de l'IEP de Paris, enseignant-chercheur au Centre d'études et de recherches internationales (CERI) ;
- **Gilles Morin**, docteur en histoire, chercheur associé au CHS-XX^e siècle et à l'Institut d'histoire du temps présent (IHTP).

Cette Note constitue la version remaniée de notre travail de DEA, soutenu en 2002. Sa version intégrale est consultable à la bibliothèque de l'IEP de Paris. Un long chapitre, consacré à Marcel Cachin, en a été retranché. Il fera l'objet d'une publication prochaine. L'appareil de notes a été considérablement allégé ; nous n'en avons maintenu que le strict nécessaire, pour conserver à ce travail sa scientificité. Ce travail fait partie intégrante d'une thèse actuellement en cours à l'IEP de Paris, sous la direction de M. Marc Lazar. Des archives nouvelles peuvent venir amender ici et là des remarques, combler des manques ; elles n'ont pas, pour l'heure, remis en cause ses grandes lignes.

Préface

Pourquoi avoir attribué le Prix d'histoire 2003 de la Fondation Jean-Jaurès à un mémoire qui traite de " l'ascétisme révolutionnaire " et de " la figure de l'homme nouveau prolétarien dans le premier communisme français " ? Les finalités de ce prix, en effet, sont plutôt de couronner des travaux jetant une lumière nouvelle sur le socialisme français. Mais, en fait, étudier le communisme, comme le fait Romain Ducoulombier, c'est éclairer également ce que fut le socialisme français.

Le long conflit entre communistes et socialistes, pendant le siècle dernier, a eu tendance à occulter le tronc commun qui a uni le socialisme et le communisme. L'idée de la Révolution, en effet, a été, d'une manière ou d'une autre, présente dans presque toutes les écoles socialistes du XIX^e siècle, avec l'espoir de voir advenir une société nouvelle, débarrassée des scories de l'ancienne société bourgeoise. La figure d'un homme, enfin réconcilié avec lui-même, a exercé une forte attraction tout particulièrement en France, où la " Grande

Révolution " avait déjà versé dans ce mythe de la régénération. " Notre histoire n'est pas notre code " disait-on déjà. Même quand le socialisme français fut entré par ses succès électoraux dans la vie parlementaire, il n'a cessé d'utiliser la rhétorique de la Révolution. La S. F. I. O. de 1905 se voulait un " parti de révolution " et non " un parti de réforme ".

La guerre, en fracassant les espoirs d'une " évolution-révolution " linéaire, a plongé la plus grande partie des socialistes dans la mauvaise conscience. " La brutalisation " des sociétés européennes a fait rejaillir avec force l'impuissance initiale des socialistes et les choix faits dans la plupart des partis d'accepter les " Unions sacrées " – même, si cela n'a pas duré toute la guerre. La réalité de la Révolution, à l'Est, avec, à sa tête, une cohorte de révolutionnaires intransigeants, a recréé un appel pour l'idée révolutionnaire, avec toute la force de la nouveauté.

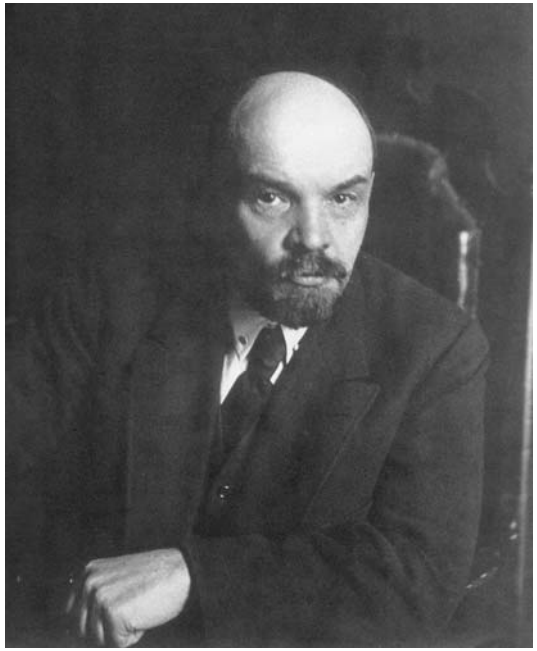
Une volonté de régénération a saisi ainsi presque tous les socialistes. Seulement, les uns – les plus nombreux en France – l'ont projetée vers l'avenir en voulant rompre avec un passé discrédité par les compromissions de la guerre. Les autres – la minorité de Tours – ont conçu cette régénération comme un retour vers la tradition authentique du socialisme. Lénine ou Jaurès, en somme. Les derniers mots du discours prononcé à Tours par Léon Blum, " garder la vieille maison ", prennent ainsi leur véritable sens. Au fond du divorce entre socialistes et communistes, il y a le rapport avec le passé. Le socialisme doit-il être l'héritier de toutes les formes prises par la libération humaine, au fil des siècles – et plus particulièrement depuis la Révolution Française ? On sait que cela était la pensée profonde de Jean Jaurès et que les bolcheviques ont voulu, au contraire, privilégier l'idée d'une rupture radicale, qui était présente dans l'imaginaire socialiste. Avant " d'épurer " les partis socialistes, ils ont voulu rompre les fils du temps. Par là-même, ils ont rendu impossible la réalisation d'un vrai inventaire de ce que furent les voies et les moyens du socialisme avant 1914. L'acceptation de l'idée de Révolution ainsi conçue, a été la pierre de touche des scissions de 1920. Elles ont certes été faites au prix de fortes ambiguïtés. Mais les opposants au communisme, quelle que fût leur clairvoyance (" la dictature du prolétariat se transformera en dictature sur le prolétariat ", etc.), ont été handicapés par la légitimité politique que représentait l'idée d'une révolution radicale.

Tout le problème évidemment – et cet essai le montre bien – fut que l'idée révolutionnaire a été corsetée d'emblée par la pratique bolchevique du " parti des révolutionnaires professionnels ". La volonté d'un plein renouveau s'y est brisée. Et la première génération de communistes a été décimée. Mais, il n'y a pas eu une rupture profonde entre le " premier parti communiste ", jusqu'en 1925 et le " parti bolchevisé ". Car avec le mythe de la rupture radicale, volontairement ignorante des formes du passé, le totalitarisme était présent dès les premiers jours. L'idée de " l'homme nouveau " contenait la réalité de la contrainte.

Ce travail de Romain Ducoulombier nous plonge donc au cœur de ce qui a été une des contradictions majeures du siècle passé. Il le fait avec une rare maîtrise dans la conception de son sujet et dans l'écriture de son texte. Cet essai d'histoire conceptuelle, qui n'oublie pas la force des destins personnels, comme en témoigne le chapitre sur Raymond Lefebvre, offre une opportunité pour redonner toute son épaisseur au choix de 1920. Mais, il éclaire également notre présent, en évitant que soit refoulée une dimension essentielle des passions politiques modernes. Une volonté de " régénération " intégrale hante toujours nos sociétés. Elle peut prendre bien des formes. Le bolchevisme n'en a été hier qu'une des plus marquantes. Mais, sachons, au moins, que c'est toujours faire ainsi le lit des totalitarismes. ❀

Alain Bergounioux
Président du Comité de lecture

La réunion
des kolkhoziens,1929.



Lénine à Moscou, 1919.

Introduction

L'historiographie française du communisme semble désormais négliger la période fondatrice de l'histoire du Parti communiste français que furent les années 1917-1925. Sans doute considère-t-elle désormais que le seul, le vrai communisme français ne commence plus qu'avec la " bolchevisation " du Parti, mise en pratique au congrès de Clichy en 1925, rejetant ses origines dans une sorte d'obscurité confuse, une enfance peuplée de révolutionnaires amateurs, qui n'étaient pas d'authentiques militants ouvriers sous le prétexte qu'ils ne furent pas sélectionnés par les instances et selon les critères du Parti communiste stalinien que devint progressivement le PCF à partir du milieu des années 1920.

La mauvaise réputation de ces années inaugurales n'est pas sans fondement, au regard des rivalités confuses et de l'affaissement rapide des effectifs qui minent le nouveau Parti dès les premiers mois de son activité. Rapportées cependant à ce qui fait l'unité de cette histoire, ces difficultés prennent tout leur sens : elles redeviennent de simples effets, que

Romain Ducoulombier
est agrégé d'histoire, allocataire-moniteur à l'IEP de Paris.

l'historiographie du communisme tenait jusqu'ici pour des causes. En fait, les origines d'un mouvement politique et social engagent toujours les formes de son avenir.

C'est cette révision que ce travail de DEA se propose d'entamer. Il repose en effet sur l'idée que la naissance puis l'histoire du Parti communiste français sont habitées en profondeur par un projet de *régénération révolutionnaire du socialisme*, déployé à la faveur des circonstances créées par la Première Guerre mondiale, à l'ombre de la Révolution russe, dans l'attente de l'éclatement d'une révolution sociale totale calquée sur le modèle bolchevique. Un projet dont les ardeurs comme les désillusions doivent être tenues ensemble pour rendre aux enjeux de ce moment fondateur leur matérialité et leur intensité effectives.

L'espoir d'une régénération révolutionnaire de l'homme et du corps social par le socialisme n'est pas une idée neuve au sortir de la Première Guerre mondiale. Tout au long du XIX^e^ siècle, les différents courants socialistes français, utopiques ou marxistes, en ont tous conçu la nécessité, sans jamais parvenir à le réaliser. La Révolution française avait fait de l'idée de régénération la compagne intime de l'idéal révolutionnaire ; le socialisme, qui le recueillait, était par conséquent habité en son fonds même par le désir de régénérer l'homme par la révolution et de le rétablir à son aise dans la nouvelle société socialiste.

Ce désir fut mis en sommeil par la lente construction de l'unité socialiste qui s'ébauche en France dans la dernière décennie du XIX^e^ siècle. Alors qu'il quittait les rives de l'utopisme groupusculaire pour affronter les difficultés concrètes nées de la montée en puissance du mouvement ouvrier, le socialisme français travaillé par les progrès de la forme-parti n'avait pas cependant terrassé en lui cette attente profonde, tapie au cœur du *style de vie* socialiste façonné par un long siècle de luttes et d'organisation.

Endormi, cet espoir est brutalement réveillé par le choc de la Première Guerre mondiale. Le socialisme français, qui avait apporté en masse son soutien à la bonne marche de la guerre, retrouvait soudain ses vieux accents révolutionnaires, en même temps qu'il prenait le chemin de la division ; c'est sur le fond de son éclatement annoncé qu'il redécouvrait la force de l'exaltation révolutionnaire, nourrie du spectacle de la Révolution russe.

" Le bolchevisme ne s'est jamais imposé par la force au socialisme français ; il en a au contraire pénétré subtilement les nervures, pour en rompre la cohérence dès lors que les tensions qu'il y avivait devenaient intolérables. "

Jamais pourtant cette dernière ne s'est livrée aux socialistes dans sa pureté virginale, si bien qu'au moins jusqu'au congrès de Tours, ces hommes sont demeurés largement aveugles aux réalités et aux intentions du nouveau pouvoir bolchevique. C'est donc au prix de larges ignorances que le socialisme français a conçu pour le bolchevisme une admiration puissante, nourrie de l'espoir d'une révolution ouvrière victorieuse et de l'authentique fascination pour un *ascétisme révolutionnaire* efficace incarné par les figures de Lénine et de Trotsky, portées par les événements à la pointe du mouvement révolutionnaire désormais mondial.

Ces ignorances furent le terreau sur lequel s'épanouirent l'influence puis l'emprise que le bolchevisme gagna sur les nouveaux partis communistes, par le truchement de la III^e^ Internationale. Le bolchevisme ne s'est jamais imposé par la force au socialisme français ; il en a au contraire pénétré subtilement les nervures, pour en rompre la cohérence dès lors que les tensions qu'il y avivait devenaient intolérables. De ce point de vue, le bolchevisme est essentiellement un art de la scission politique : il se love au cœur des tensions politiques et personnelles naturellement secrétées par le jeu partisan, pour en exacerber les enjeux et en tirer un profit politique révolutionnaire. C'est pourquoi il parvient, dans la confusion née des querelles engendrées par la guerre, à faire éclater une unité que bien peu de socialistes étaient volontairement déterminés à abandonner. L'insistance avec laquelle il remue les amertumes et la mauvaise conscience offrait à son pouvoir de fascination un renfort puissant qui seul lui permit de parvenir à ses fins politiques dominées

par le souci d'étendre la révolution, avant que les événements de 1921, en Pologne, en Allemagne et en Russie, ne contraignent le nouveau pouvoir soviétique à tenter simplement de survivre.

Cet acharnement des bolcheviks à porter le fer là où les blessures d'honneur saignent le plus vivement nourrit chez bien des socialistes le sentiment que le temps est venu de régénérer un parti compromis par sa participation à l'Union sacrée. Cette régénération révolutionnaire du socialisme qu'ils appellent de leurs vœux est un sentiment fort, très intensément ressenti, qui plonge ses racines dans cette part muette de l'activité politique située au-delà des calculs partisans et des réalités institutionnelles, au cœur même des convictions et des pratiques qui ensemble, définissent une attitude, une *façon d'être socialiste* que n'épuise pas la diversité des courants qui traditionnellement traversent le socialisme français.

Cette nécessité intimement ressentie ne se traduit pas cependant en termes univoques. Elle se ventile en deux attitudes contradictoires entre elles. L'une rêve d'une " régénération miraculeuse "[1] du socialisme français débarrassé de son opportunisme décidément détestable. Majoritaire dans le Parti socialiste, cette sensibilité réservée à l'égard des vertus de la scission et de la dispute marche à reculons vers la rupture de l'unité dont elle pressent le caractère inéluctable mais à laquelle elle ne peut se résoudre, par attachement aux traditions socialistes. L'autre s'est inventé un projet de régénération ascétique et révolutionnaire du militantisme socialiste qui espère accoucher d'un Parti rendu à lui-même et d'un révolutionnaire complet, entièrement dévoué à une révolution non plus verbale mais active et permanente – une *révolution sans phrase*. L'une aspire dans la reconstruction d'un entre-soi socialiste-communiste à un retour au même, une fois liquidés les douloureux affrontements du temps de guerre, et sacrifiée une victime expiatoire – ce sera Jean Longuet ; l'autre désire de la scission qu'elle prépare ardemment le commencement d'une entreprise radicale et nouvelle, ascétique et salvatrice, qui donnerait naissance à une " cohorte de fer " de révolutionnaires déterminés forgés sur le modèle bolchevique. Incompatibles dans leurs visées, ces deux attitudes constitutives du premier communisme français ne tardèrent pas à s'affronter. Doublé des querelles de tendances et de fractions qui le recouvrent, cet affrontement fondamental dessine une histoire complexe, qui donne au premier communisme français une apparence trompeusement confuse et tâtonnante.

" Tantôt ascétique, tantôt miraculeuse, la régénération est un sentiment politique qui, bien qu'authentique, est pour partie inconsistant. Il est la conséquence naturelle de la mauvaise conscience née de la guerre et des compromissions qu'elle avait imposées au socialisme rallié à l'Union sacrée. "

Au cœur de cet idéal régénérateur, dans sa version à la fois radicale et pure, reposent de fortes prédispositions au totalitarisme, dont l'explicitation constitue un versant important de notre réflexion. La description appliquée de ce *passage* de l'exaltation révolutionnaire dirigée vers la régénération du socialisme traditionnel, à la concrétion de pratiques et d'institutions partisanes capables de former à toute force des militants complets dont elles compressent la personnalité réclame cependant de la part de l'historien qu'il mette en évidence de nombreuses médiations. Régénération, totalitarisme et homme nouveau appartiennent en effet à une nébuleuse de concepts dont les rapports sont complexes et encore largement indistincts.

Par sa double nature, tantôt ascétique, tantôt miraculeuse, la régénération est un sentiment politique qui, bien qu'authentique, est pour partie inconsistant. Il est la conséquence naturelle du malaise, de la mauvaise conscience née de la guerre et des compromissions qu'elle avait imposées au socialisme rallié à l'Union sacrée. En lui s'exprime l'authentique besoin militant de puiser à nouveau aux sources mythiques d'un socialisme originel pour retremper ses certitudes, se dégager des compromissions immédiates imposées par le réel, et rendre le socialisme à sa vocation révolutionnaire. C'est cependant sous sa facette ascétique révolutionnaire que ce sentiment présente des prédispositions très fortes à épouser un projet totalitaire dans lequel il aperçoit le moyen fantasmé de parvenir à ses fins révolutionnaires.

“ L'idée d'homme nouveau, qui suppose que la nature humaine est pétrissable et malléable à souhait, repose sur un projet de totalisation de la personnalité humaine. ”

Cet ascétisme révolutionnaire se nourrit d'une part du rejet viscéral des civilités bourgeoises et des traditions délibératives du socialisme démocratique, dans lesquelles il ne voit que des succédanés de l'esprit petit-bourgeois qui, à la faveur du socialisme de guerre, a perverti le Parti et ses élites. Cette haine tenace, qui constitue le principal argument, dans le camp des ralliés à la IIIe internationale, pour justifier l'abandon de la représentation proportionnelle (RP) au sein du parti, n'est en rien inspirée du bolchevisme, qui se contente en la matière de l'entretenir : appuyée sur une vieille pente socialiste, qui s'accommodait mal des progrès de la forme-parti, elle est ravivée par la guerre et les pratiques d'Union sacrée qui ont enchaîné les destinées du socialisme aux conditions d'une “ paix bourgeoise ” sans mesure avec l'ampleur de la catastrophe née d'août 1914.

Cet ascétisme intransigeant se nourrit d'autre part de la substitution précoce du culte de la jeunesse à l'idéal de justice, tel qu'il habitait jusqu'alors le socialisme français. C'est par ce biais que la nécessité intimement ressentie d'une régénération révolutionnaire et ascétique du socialisme et du corps social ouvre la voie à la réalisation d'un projet de formation d'un homme nouveau.

L'idée d'homme nouveau, qui suppose que la nature humaine est pétrissable et malléable à souhait, repose sur un projet de *totalisation* de la personnalité humaine. Elle vise à réduire l'individu à sa seule utilité révolutionnaire, à créer un individu unidimensionnel par l'abandon à la fois forcé et volontaire des habitudes, des attaches, des amitiés et des dispositions de caractère qui ensemble, définissent son moi particulier. Aussi l'idée d'homme nouveau est-elle essentiellement habitée par l'idée de sacrifice volontaire et exalté à la cause révolutionnaire posée comme fin évidente et ultime de la vie même.

Dans sa version communiste, cette idée est double, en ce qu'elle est enserrée dans les impasses imaginaires du temps révolutionnaire ; la conception révolutionnaire du temps est en effet perpétuellement déchirée entre la destruction immédiate mais toujours remise sur l'ouvrage de l'ancienne société, et la construction patiente du nouveau. La destruction de la société détestée réclame de former des spécialistes de la destruction, des révolutionnaires professionnels dévoués corps et âme à la cause révolutionnaire : telle est la figure majeure du léninisme. Mais la construction du nouveau, qui pose au bolchevisme une question inédite dont il découvre l'infinie difficulté dès lors qu'il se hisse au pouvoir, impose de donner naissance à une génération nouvelle de communistes parfaits, jeunes ouvriers vigoureux formés dans l'esprit communiste pour bâtir dans l'enthousiasme la société socialiste. L'idée d'homme nouveau souffre donc à son tour d'une contradiction qui, dès lors qu'elle lui interdit de se réaliser pleinement, alimente son ardeur à s'incarner à toute force : elle se nourrit de l'éternelle résistance que les hommes et les choses opposent à l'avènement de ses désirs. Elle est obsédée par la menace de la dégénérescence du neuf que la persistance insoutenable de la vieille société fait peser sur le nouveau si laborieusement engendré.

Cet idéal d'homme nouveau dès lors prolonge l'ascétisme propre à la régénération révolutionnaire par la discipline de soi-même qu'il réclame et le contrôle permanent d'autrui qu'il impose : il allie à l'*ascétisme sacrificiel* constitutif du sentiment régénérateur, un *ascétisme inquisitorial* considéré comme le moyen le plus sûr pour assurer la constance et la fidélité révolutionnaires des militants du Parti. Dans ce passage de l'intime conviction de la nécessité de la régénération du socialisme au projet rationnel et précis de création d'un homme nouveau, le militant communiste donne à sa passion révolutionnaire un tour logique et ordonné qui érige en norme collective une rigueur jusque-là imposée à soi seul. Il rationalise une ambition enfermée dans l'intimité militante qu'il impose comme pratique partisane étendue dans l'exaltation générale aux proches, aux amis, aux camarades du Parti. En cela, l'idéal d'homme nouveau pave le chemin du totalitarisme qui fixe en institutions et en pratiques rigides ces prédispositions portées par l'enthousiasme.

“ Le totalitarisme, loin d'attendre la prise du pouvoir pour tenter de se réaliser, est essentiellement un processus : c'est dans l'incandescence des intentions que le totalitarisme puise d'abord sa force et sa raison d'être ”

Le totalitarisme en effet consiste à enrégimenter l'enthousiasme pour incarner au moyen de pratiques et d'institutions partisanes les aspirations “ totales ” et les désirs de renouveau. Ces considérations nous amènent à poser l'hypothèse selon laquelle le totalitarisme, loin d'attendre la prise du pouvoir pour tenter de se réaliser, est essentiellement un *processus* : c'est dans l'incandescence des intentions que le totalitarisme puise d'abord sa force et sa raison d'être. À mesure qu'il épuise cette incandescence par la *compression* puissante de la personnalité des individus qu'il organise, il génère des institutions, s'ancre dans la réalité des pratiques et du quotidien, envahit les sphères fragiles de la famille et du foyer, de l'Etat et de la société. Le totalitarisme commence par la coalition délirante des enthousiasmes, mais c'est par l'organisation implacable de son emprise qu'il se prolonge et tente de survivre à leur dissipation. Le totalitarisme, à ses origines, est un pur “ mouvement ”, un appétit d'enthousiasmes, un groupement d'affinités révolutionnaires enkysté dans la société démocratique. Nourri des ressentiments et des espoirs suscités par l'époque, il puise dans la fascination qu'il suscite la puissance suffisante pour se doter d'un caractère de masse : il étend dès lors à la société toute entière les méthodes et les pratiques imposées à des partis qui en ont sur eux-mêmes éprouvé les vertus.

Cette histoire, enserrée entre les bornes étroites que définissent la révolution d'Octobre et le congrès dit de “ bolchevisation ” en 1925, pivote autour de l'axe majeur que constitue le congrès de Tours, ce qui justifie une démarche chronologique balisée par quelques dates-clefs.

La marche à la scission, lente et douloureuse, est le premier temps de notre réflexion. Elle est rythmée par la montée en puissance de cet idéal de régénération révolutionnaire qui, malgré ses contradictions, convainc finalement même les plus indécis de l'inéluctabilité d'une rupture, et parvient à rassembler sous son nom ambigu une majorité, après le ralliement “ réservé ” de Marcel Cachin et de Louis-Oscar Frossard, de retour de Russie, à la nouvelle Internationale créée par les bolcheviks.

Le congrès de Tours est le second moment de cette histoire. Pour les uns, c'est un dénouement : la plupart des socialistes, animés par l'illusion sincère qu'il serait possible d'amener Moscou à respecter les réserves qu'ils avaient émises sur l'acceptation des 21 conditions de Lénine, pensaient alors que se fermait ce moment douloureux mais nécessaire de la scission. Pour la gauche du nouveau parti, par contre, déterminée à remplir la mission salutaire de régénération ascétique et révolutionnaire qu'elle s'était à elle-même confiée, Tours n'est en rien un terme : c'est un commencement. Et c'est sous son impulsion que le Parti communiste adopte progressivement les pratiques et les institutions au moyen desquels elle tente de réaliser ses visées à la fois ascétiques et sécessionnistes, et entame la construction d'une “ contre-société ” au cœur de la société bourgeoise.

Ce versant pour ainsi dire positif de l'entreprise totalitaire communiste trouve son pendant négatif dans l'obstination haineuse au moyen de laquelle la gauche du Parti compresse sous sa pesée les résistances à l'ascétisme inquisitorial qu'elle impose à la droite et au centre du nouveau Parti, au nom de l'ascétisme sacrificiel qu'elle prétendait s'infliger à elle-même. De fait, ces résistances nombreuses révèlent l'évanescence du sentiment de régénération miraculeuse du Parti qui avait amené une large frange du socialisme à la IIIe Internationale. À cette dissipation, répondent les divisions qui, dès la fin de 1923, s'installent dans la gauche du Parti entre, pour simplifier, “ treintistes ” et “ souvariniens ”. La bolchevisation soumet alors la gauche souvarinienne au traitement qu'elle réservait jusqu'ici à ses adversaires de tendance : celle-ci se voit brutalement confrontée à l'appareil partisan qu'elle a si fortement contribué à installer. Aussi est-ce par l'exclusion finale d'une partie de la gauche du premier communisme français que nous avons choisi de terminer notre réflexion. Elle était en effet la première victime de la relance par l'Internationale du processus totalitaire qu'elle avait pourtant, au congrès de Tours, érigé en mode révolutionnaire de gouvernement du Parti[2]. ❀

Les délégués de la SFIO se rassemblent, en décembre 1920, devant la salle du Manège à Tours. Tout alors est joué pour un Parti où s'est depuis longtemps préparé la scission.

PREMIÈRE PARTIE

Vers le Congrès de Tours : régénérer le socialisme

Lorsque le XXVIII^e Congrès du Parti socialiste s'ouvre le 25 décembre 1920, les délégués qui se rassemblent salle du Manège, à Tours, sont conscients que l'unité du Parti appartient déjà au passé. Depuis qu'en septembre 1920 en effet, l'aile gauche des " Reconstructeurs ", menée par Marcel Cachin et Louis-Oscar Frossard, s'est ralliée à la thèse de l'adhésion sans réserves du Comité de la III^e Internationale, tous connaissent déjà le dénouement d'un drame dont il faut encore jouer le dernier acte.

Tours est demeuré au cœur socialiste une blessure intime et muette : rupture d'une inouïe légèreté aux yeux des vieux militants d'avant-guerre, recueillis autour de la dépouille de l'unité qui fut leur œuvre, et pour laquelle la génération nouvelle amenée au Parti socialiste par la guerre n'a pas un regard : elle prépare fiévreusement une scission conçue comme un nouveau commencement, une origine radicale, sur laquelle il serait possible de bâtir un " parti de type nouveau ", avant de partir à la conquête du pouvoir.

Depuis octobre 1917, cette régénération croit avoir trouvé son modèle en Russie. De l'expérience révolutionnaire russe, elle ne sait pourtant pas grand-chose. Combien de vrais bolcheviks, combien de léninistes parmi ces socialistes ? Bien peu pour Lénine, mais la question de l'heure n'est pas là, car seule la scission pourra les révéler pleinement. Le léninisme, à maints égards, peut être considéré comme un art politique de la scission et de l'action minoritaire : voilà qu'un parti socialiste lui offre une majorité. Majorité, donc nécessairement suspecte, qu'il faudra bien un jour bolcheviser.

La scission, la critique, l'attaque verbale, sont des pratiques fondamentales, essentielles du bolchevisme inventé par Lénine. Elles ne sont pas des accidents historiques liés à la prédominance d'une personnalité toute puissante sur un parti soumis – visage qu'au moins jusqu'à Staline, le parti bolchevik n'a jamais eu. Elles font au contraire partie d'un projet très élaboré de création d'un révolutionnaire de type nouveau, d'un révolutionnaire professionnel, figure maîtresse du parti léniniste.

Tel qu'il est défini par Lénine, ce projet est très éloigné de l'idéal d'un socialisme régénéré qui, dans ses multiples versions, anime les débats de Tours. Les bolcheviks ont désiré l'éclatement du Parti socialiste, ils y ont travaillé, pour que se trie de lui-même le bon grain de l'ivraie. En France, au contraire, s'est lové au cœur de cet espoir intime de régénération du socialisme, un idéal plus secret encore : la refonte de l'âme socialiste, l'abandon de l'ancien pour le nouveau, l'accouchement d'un nouveau militant plus pur, plus discipliné, plus déterminé, qui préfigure la nouvelle humanité qui naîtra du socialisme réalisé. Un rêve de régénération révolutionnaire de soi, du parti et de la société qui est bien loin de se traduire intégralement en termes léninistes : un idéal donc, qui n'est pas un projet, ni un programme, mais une aspiration profonde, intime et réelle, née de la conviction de vivre des temps révolutionnaires, nourrie de bribes de bolchevisme, que la scission salutaire permettrait de réaliser. Tours, dans l'esprit de nombreux socialistes, est le début d'un recommencement, l'effacement laborieux, au prix d'une scission déchirante, de la souillure de l'Union sacrée. Cette régénération miraculeuse, obtenue du seul fait de la rupture, étrangère absolument à l'idéal et à la pratique bolcheviques, voisine avec une conviction plus authentiquement bolchevique, selon laquelle Tours n'est en réalité que la fin du commencement, les débuts de l'application d'un programme de *formation* du militant révolutionnaire : voisinage improbable dont l'installation est nourrit de ce *léninisme à la française* dont nous compléterons finalement le tableau par le tracé d'un itinéraire météorique, celui de Raymond Lefebvre, l'exalté combattant, incarnation du pacifisme né dans les tranchées de la guerre, et dont l'ombre du souvenir pèsera durablement sur tous les jeunes intellectuels du Parti.

" Le léninisme, à maints égards, peut être considéré comme un art politique de la scission et de l'action minoritaire : voilà qu'un parti socialiste lui offre une majorité. Majorité, donc nécessairement suspecte, qu'il faudra bien un jour bolcheviser. "

Le léninisme et la figure de l'homme nouveau, des origines à la Révolution d'Octobre (1902-1917)

La figure de l'homme nouveau aux origines du léninisme

Pour dégager les caractéristiques de l'homme nouveau léniniste, il est nécessaire de remonter aux sources auxquelles s'abreuve le bolchevisme. Cet exercice n'est pas aisé, tant Lénine est avare de confidences sur les filiations qui le guident. Celles-ci ont nourri des débats infinis, en particulier en France, où elles ne sont pas indifférentes aux conditions dans lesquelles le communisme français a vu le jour : l'antécédence problématique du jacobinisme, sur lequel les bolcheviks tiennent, en particulier après la fondation de la IIIe Internationale en mars 1919, un discours très subtil, a pu recouvrir d'autres influences qu'il faut restituer pour rendre au bolchevisme son étoffe à la fois russe, marxiste et internationaliste. Pour l'essen-

tiel, le léninisme est une adaptation du marxisme à une pratique révolutionnaire nouvelle élaborée à l'aune de la tradition révolutionnaire russe et des bouleversements du socialisme européen au début du XXe siècle.

Le terme d'" homme nouveau " occupe une place centrale dans la littérature puis dans la tradition révolutionnaire russe, à partir du milieu du XIXe siècle. D'abord figure littéraire, puis catégorie sociale, qui désignait les fils de popes, de fonctionnaires et de gens du peuple dont les pères ont connu, par leur travail et leur culture, une mobilité sociale ascendante, il étend bientôt son sens pour devenir synonyme d'éducation et de carrière. Or cette carrière, un nombre croissant des étudiants sortis des plus grandes universités russes la refusent, à partir des années 1850, et même bien avant, quand croît contre le tsarisme l'esprit de rébellion. Tous ces jeunes gens font alors l'expérience d'un déclassement social non pas subi mais volontaire au nom d'un idéal révolutionnaire de justice et de liberté, qui étend la signification du concept littéraire d'homme nouveau au-delà des frontières étroites de leur condition sociale, pour désigner l'effort d'une génération pour se conformer, par une ascèse et un dévouement personnels, à un modèle révolutionnaire – l'agitateur terroriste et juste.

Cette génération révolutionnaire s'est incarnée en héros littéraires que le romancier russe Tchernychevski a fixé en figures fortes. Sous-titré précisément " Les hommes nouveaux ", son roman *Que faire ?*, publié en 1863, inspira profondément Lénine, qui en reprit le titre pour intituler son œuvre fondamentale, parue en 1902. Voici ce qu'en 1879 écrivait le russe Katkov du succès de ces personnages exemplaires : " L'auteur de *Que faire* est un prophète en son genre. Beaucoup de ce qui lui apparut comme un rêve est devenu une réalité tangible. Les hommes nouveaux se sont propagés soit par eux-mêmes, soit ont été envoyés aux frais de l'Etat dans les villes et les villages où ils s'efforcent de mettre en pratique les leçons du maître, dépassant en cela les espoirs de ce dernier. […] Ce type d'homme s'est terriblement multiplié et les Manilov du nihilisme forment naturellement la plus grande partie de notre intelligentsia. Partout où le regard se porte, on ne trouve que des Lopuchov, des Kirsanov et des Vera Pavlovna "[3].

L'intelligentsia, ce creuset d'" hommes nouveaux ", est un autre " paradigme " autour duquel les traditions révolutionnaires russes s'organisent et s'affrontent, et qui influence en profondeur le léninisme. Habitée par cette dynamique révolutionnaire du déclassement social, unie par une idéologie de justice et de liberté aux accents et aux pratiques d'une violence croissante, elle se pense comme le modèle d'un corps social volontairement placé en retrait de la société – s'exprime en elle un profond désir de sécession sociale volontaire et définitive. L'intelligentsia, selon Alain Besançon, a pour fonction essentielle de " protéger " ses membres de " la société civile ", en " assimilant l'entrée dans la vie normale à une trahison, une vilenie, un déshonneur ". Pour elle, la paysannerie et le prolétariat sont " plus que des alliés ", car c'est à eux que " l'initiative historique appartient " : " c'est l'intelligentsia qui, abdiquant toute consistance, toute réalité ontologique, se fait leur alliée ". Mais si l'on se place " du point de vue de la société civile ", l'intelligentsia " existe comme un noyau typé, socialement reconnaissable " : " elle est une partie détachée de la société civile, dont l'idéologie assure la cohérence interne, qui se retranche de l'Etat par le combat politique qu'elle s'impose, se retranche de la société politique, par les fins ultimes qu'elle se propose, et s'aliène des deux côtés par vocation à l'exclusion volontaire et à la réclusion permanente ". On conçoit aisément l'intérêt que le modèle " intelligentsiste " d'organisation de la lutte sociale exerça sur le jeune Lénine ; mais c'est manquer de voir que, comme le souligne Alain Besançon, " le principe de cohésion de l'intelligentsia est purement intellectuel ". Or ce principe est à la fois insuffisant et méprisable pour Lénine. Mais ce qui à ses yeux condamne irrémédiablement l'intelligentsia comme forme d'organisation révolutionnaire, c'est le tableau qu'elle dresse elle-même de son rôle, c'est sa légende : " conscience de la Russie, conscience […] comme partie du corps social capable de penser le

“ Aux yeux de Lenine, cette morale du bien et ce sens de la justice condamnent ces révolutionnaires bourgeois à imaginer un prolétariat révolutionnaire, ce que dès 1902 il dément – le prolétariat est spontanément trade-unioniste –, et à cultiver un “ gauchisme ” dont il réprouve le “ romantisme ” violent et échevelé. ”

réel, et de se penser soi-même. Conscience morale, puisque, ce faisant, elle luttait pour le bien et contre une injustice de fond ”[4]. Très vite, de conscience morale, le sens du terme s'étend lui aussi, pour désigner l'organisation de tous ceux qui se regroupent pour la répandre en actes : “ dispersée dans toutes les classes, l'intelligentsia semble composer une classe particulière, liée par une unité spirituelle et morale, l'unité de sa mission historique. Dans toutes les classes, l'intelligentsia joue le rôle d'une sorte de ferment qui, dans le milieu où il se trouve, fait naître l'esprit critique, les aspirations à la science, à la justice ”[5]. Mais de cet idéalisme, Lénine ne veut pas. Cette morale du bien et ce sens de la justice, à ses yeux, condamnent ces révolutionnaires bourgeois à imaginer un prolétariat révolutionnaire, ce que dès 1902 il dément – le prolétariat est spontanément trade-unioniste –, et à cultiver un “ gauchisme ” dont il réprouve le “ romantisme ” violent et échevelé.

Dans cette préhistoire révolutionnaire russe, un personnage fait exception, qui pousse à leur extrémité les tendances conspiratives de l'intelligentsia, et les caractéristiques de l'homme nouveau de Tchernychevski : Netchaïev. C'est sur son exemple, universellement connu du mouvement révolutionnaire russe, que la conception léniniste de l'organisation révolutionnaire évolue. Dans son *Staline*, Boris Souvarine écrivait : “ Aucun résumé ne peut rendre l'accent de haine froide, de cynisme explicite du fameux *Catéchisme* [*du révolutionnaire*] anonyme que nulle étude sur le bolchevisme ne peut passer sous silence ”[6]. Netchaïev, auteur vraisemblable, en concurrence avec Bakounine, de ce *Catéchisme* justement célèbre, “ s'est révélé en Russie comme le premier véritable praticien de l'organisation subversive et le premier révolutionnaire professionnel pour qui la fin avouée justifie les moyens inavouables ”[7].

Ses relations rocambolesques avec Bakounine[8] permettent de cerner le personnage et son importance dans la tradition révolutionnaire russe. Netchaïev, qui entretint d'étroites relations avec lui entre mars 1869 et juillet 1870, exerça sur Bakounine une véritable fascination. “ Netchaïev avait tous les défauts de Bakounine, moins ses qualités : l'intelligence, l'instruction, l'éducation, la largesse de vues, la sensibilité et la générosité. C'est grâce à cette complexion qu'il avait adopté des positions jusqu'au-boutistes et banni “l'amour et l'amitié” (de même que l'honnêteté, la vérité et la dignité humaine) des éléments déterminants de l'action révolutionnaire ”. Bakounine, révolutionnaire endurci, avide des nouvelles de Russie à laquelle il rêvait avec nostalgie mais qu'il ne reverrait plus, s'illusionna sur la possibilité de manipuler Netchaïev : “ Bakounine […] prit le manque d'instruction pour un gage de fidélité, et le manque d'éducation et de manières pour une garantie de dévouement ”. Le vieux révolutionnaire revint douloureusement de ses illusions, pour formuler des jugements prophétiques sur la nature de cet homme nouveau abstrait dont il avait rencontré le premier représentant. Ainsi, dans une lettre à A. Tallandier, datée du 24 juillet 1870, il écrivait : “ [Netchaïev] est arrivé peu à peu à se convaincre que, pour fonder une société sérieuse et indestructible, il faut prendre pour base la politique de Machiavel et adopter pleinement le système des Jésuites : pour corps la seule violence, pour âme le mensonge […]. Il est un terrible ambitieux sans le savoir, parce qu'il a fini par identifier complètement la cause de la révolution avec sa propre personne ; mais ce n'est pas un égoïste au sens banal de ce mot, parce qu'il risque horriblement sa personne et qu'il mène une vie de martyr, de privations et de travail inouï ”. Les similitudes entre la personnalité de Lénine et celle de Netchaïev sont plus que de simples coïncidences. En 1869, Netchaïev avait participé à la formation d'un Comité du Parti révolutionnaire russe, qu'il dota (peut-être avec Tkatchev) d'un programme intitulé “ Programme des actions révolutionnaires ”, dans lequel il invoquait la nécessité de “ créer un nombre aussi grand que possible de types révolutionnaires ”, c'est-à-dire, selon Michael Confino, “ d'hommes d'une trempe exceptionnelle par leur caractère, notions morales, attitudes et conceptions ”, des hommes “ qui

“ Le révolutionnaire, dans l'esprit de Netchaïev, est un homme froid, déterminé, dévoué corps et âme à la révolution. ”

devaient renoncer à toute possession, occupation professionnelle et liens de famille, parce que la famille et les occupations détournent les membres de l'activité [révolutionnaire] ”.

Netchaïev met en effet sur pied, au moyen de son *Catéchisme du révolutionnaire*, un programme révolutionnaire de simplification de soi-même. Le *Catéchisme* est divisé en trois parties précédées d'un court préambule : il se fixe pour objectif de définir les relations que le révolutionnaire doit entretenir “ envers soi-même ”, “ envers ses camarades ” et “ envers la société ”. Le révolutionnaire, dans l'esprit de Netchaïev, est un homme froid, déterminé, dévoué corps et âme à la révolution. Si telles sont ses caractéristiques, c'est qu'il faut épargner au mouvement révolutionnaire les échecs que l'inconséquence politique du terrorisme lui a coûté : “ [ces révolutionnaires imaginés par Netchaïev] ont eu des prédécesseurs, mais qui se sentaient solitaires et impuissants, s'abandonnant soit à l'abattement, soit à l'exaltation, aux envolées romantiques de l'imagination, ce qui les privait du trait essentiel de ce genre d'hommes, à savoir le sang-froid et l'esprit pratique, l'activité lucide et passionnée ”[9]. Pour prévenir les conséquences des élans du cœur, le révolutionnaire doit être un spécialiste de l'action révolutionnaire. Lénine, plus tard, en explique toute la nécessité : “ cette spécialisation est difficile, car elle exige le maximum de fermeté et d'abnégation, elle exige que l'on consacre toutes ses forces à un travail exigeant, monotone, sans contact avec les camarades, qui subordonne la vie toute entière du révolutionnaire à une discipline sèche et rigide. Mais ce n'est qu'à ces conditions que les maîtres de la pratique révolutionnaire en Russie ont pu mener à bien les entreprises les plus grandioses ”[10]. En toutes choses, le révolutionnaire doit faire preuve d'un rigorisme intransigeant, d'une dévotion sans limites à la cause révolutionnaire, d'un pragmatisme à toute épreuve : “ pareille spécialisation exige beaucoup d'endurance, d'aptitude à se concentrer sur un travail modeste, anonyme, obscur, beaucoup plus d'héroïsme authentique que le travail effectué habituellement dans les cercles ”[11]. Chez Netchaïev cependant, il faut bien constater avec Michaël Confino que “ plusieurs de ses rationalisations “ théoriques ” […] n'étaient en fait que des rationalisations de ses propres limitations, de son incapacité à communiquer avec autrui et d'une haine accumulée durant son enfance et son adolescence et qui imprégnait désormais toute son activité révolutionnaire ”. Le jugement que Vera Zassoulitch émet dans ses *Souvenirs* semble d'ailleurs confirmer la conviction de Confino : “ son caractère infiniment outrecuidant et despotique ”, ainsi que “ sa volonté de fer ”, ne sont que le fruit “ des quantités d'obstacles ” que Netchaïev dut surmonter en raison de sa position sociale, “ pour se frayer une voie, et cette lutte l'a probablement aigri et endurci ”[12]. En fait, ses propres penchants poussèrent Netchaïev à outrepasser les prescriptions du programme qu'il avait élaboré, pourtant lui-même très avancé dans le projet de “ simplification ” de la personnalité du révolutionnaire, en précipitant par le meurtre absolument prémédité de l'un de ses compagnons, la destruction de son organisation groupusculaire.

Netchaïev semblait donc apporter une solution satisfaisante, bien que risquée, au “ tourment et à la division de l'âme ” du révolutionnaire contraint par la résistance de la société à recourir à la violence. Son apport essentiel, pourtant, est encore ailleurs : il réside dans la systématisation d'une sociabilité révolutionnaire inédite, qui rompt avec la structure de l'intelligentsia : « dès qu'il entreprit [de créer une organisation conspirative], Netchaïev se rendit compte que la jeunesse n'avait pas la passion révolutionnaire, qu'elle manquait de caractère et de volonté […], qu'elle formait un “troupeau de doctrinaires et de bavards corrompus”»[13]. C'est pour cela qu'il faut former des révolutionnaires d'un type nouveau, regroupés dans une organisation qui, puisqu'elle est indispensable et “ que nos jeunes ne sont pas capables et ne veulent pas s'unir librement ”, doit “ les unir *à leur insu* et malgré leur volonté ; et, afin que cette organisation, fondée en partie sur la contrainte et la supercherie, ne s'effondre pas, *il faut les entortiller et les compromettre de telle manière que tout retour en arrière leur soit rendu impossible* ”[14]. C'était, avec le langage frustre et les moyens grossiers du premier révolu-

tionnaire professionnel, tenter de réaliser la synthèse entre la nécessité d'une organisation révolutionnaire et conspiratrice, et celle de former de nouveaux révolutionnaires.

Jacobinisme, marxisme et léninisme

Cette sociabilité révolutionnaire nouvelle est un fil commode sur lequel tirer pour dérouler la filiation jacobine dont le bolchevisme est tributaire. Elle permet de comprendre ce qui dans cette sociabilité est nouveau et fondamental pour la compréhension du phénomène bolchevique, et d'autre part, pour saisir ce qui précisément dans le bolchevisme a pu séduire des socialistes français parmi lesquels un certain jacobinisme n'était pas mort.

Du jacobinisme, le bolchevisme retient cette ferveur qui s'incarne en un " parti " de la vertu révolutionnaire, en un groupement d'affinités radicales. Ainsi que le souligne François Furet, " la conviction jacobine est fondée sur la réalisation immanente des valeurs [de la révolution] dans et par l'action ; ce qui explique qu'elles soient l'objet d'un conflit entre les personnes, repérables, connaissables au même titre que la vérité ". De ce fait, les révolutionnaires sont la manifestation vivante de l'esprit du Parti : ils en *incarnent* la volonté là où ils se trouvent et là où ils luttent : " il existe une sorte d'équivalence spontanée entre les valeurs de la conscience révolutionnaire […] et les individus chargés de défendre ou de réaliser ces valeurs. Et même, c'est cette équivalence qui transforme les individus isolés en un être collectif [érigé en] légitimité suprême et en acteur imaginaire unique de la révolution. D'où la nécessité de sa présence constante à l'intérieur de l'action, qui, sans lui, se *dénature* […] ". Cet être collectif, ce " parti " révolutionnaire ne tient ensemble que parce qu'entre ses membres existent des liens puissants d'une nature toute autre que ceux qui assemblent communément les hommes entre eux : ce que nous appelons une sociabilité politique révolutionnaire. François Furet la définit comme " un mode organisé de relations entre les sujets et le pouvoir, aussi bien qu'entre les sujets eux-mêmes à propos du pouvoir "[15]. Double condition que remplissent, conjugués, la tentation intelligentsiste de la sécession d'une part, le netchaïevisme comme mode de relations des révolutionnaires entre eux, et des révolutionnaires avec la société d'autre part. En Russie, cependant, cette sociabilité nouvelle s'élabore en contrepoint de la sociabilité traditionnelle, concentrique et hiérarchique, qui caractérise les sociétés d'Ancien Régime : la conception jacobine de l'unité révolutionnaire croise le modèle intelligentsiste pour constituer le parti révolutionnaire en une sorte de " contre-sociabilité ". S'enclenche ainsi le processus qui sédimente en son cœur la conviction d'incarner la révolution, d'en posséder les clefs : " plus les sociétaires resserrent leur cohésion, et forment un corps particulier vis-à-vis de l'Etat, plus est ressenti le besoin d'affirmer l'identité de ce corps avec la volonté générale "[16]. Le parti léniniste puise dans le jacobinisme cette prétention à l'autofondation révolutionnaire, nourrie de la conscience d'appartenir à un même groupement de combat et d'idées ; mais, à l'orée du XXe siècle, il passe cette sociabilité sous les fourches caudines de l'organisation. Étranger à toute tradition démocratique, le léninisme réinvente, dans les conditions techniques modernes, la conception pré-démocratique du corps social, au sens littéral du terme. C'est ainsi du moins qu'il prétendait échapper à l'angoisse du fondement qui, selon Claude Lefort, habite en profondeur les temps démocratiques.

" Du jacobinisme, le bolchevisme retient cette ferveur qui s'incarne en un « parti » de la vertu révolutionnaire, en un groupement d'affinités radicales. "

" Le parti léniniste puise dans le jacobinisme cette prétention à l'autofondation révolutionnaire, nourrie de la conscience d'appartenir à un même groupement de combat et d'idées ; mais, à l'orée du XXe siècle, il passe cette sociabilité sous les fourches caudines de l'organisation. "

Cette conception était cependant très différente du spontanéisme, *credo* de la prestigieuse tendance d'extrême gauche allemande menée par Rosa Luxemburg. Cet ouvriérisme de prophètes était en effet le fruit de la révision du marxisme opérée par Lénine, qui, bien qu'il fut tôt parti en exil et très au fait de l'histoire du mou-

vement socialiste international, avait hérité d'un marxisme revu par le populisme russe, et ébranlé par la crise révisionniste.

En Russie, le marxisme s'était greffé sur le drame d'une prolétarisation que le XIXe siècle impérial échoua à réduire, quand il ne s'y refusait pas. Il appartint au marxisme, en tant qu'art de prendre et d'occuper le pouvoir, de se poser en art d'aggraver une scission de fait qui s'était produite au cœur de la société russe. De ce point de vue d'ailleurs, il n'apportait rien de neuf. Cette façon que les révoltés ont de porter les tensions sociales à leur incandescence pour renverser l'ordre établi est une donnée fondamentale de la politique de la Cité : nul n'ignorait avant Marx, l'art de la guerre civile. Ce qui dans le marxisme apporte au socialisme russe un surcroît de force, provient du fait qu'il donne au ressentiment historique d'une classe durablement maintenue dans un état de servitude qui avait disparu du reste de l'Europe, une rigueur scientifique inégalée et un modèle de dépassement, l'ouvriérisme. Ainsi, le marxisme permit aux bolcheviks de " soumettre leur projet d'unification totale et forcée de la personnalité humaine, à une constellation passionnée fixe "[17]. Au cœur même de cette constellation passionnée, repose à son tour un idéal de régénération de l'homme par le socialisme, qui par ses caractéristiques, put sans trop de difficultés se lover dans les traditions révolutionnaires russes.

L'homme régénéré du marxisme, c'est l'homme d'outre-révolution ; le marxisme, en effet, se pose d'abord comme une science du devenir nécessaire des sociétés, dont il s'agit d'éclairer les mécanismes – il est en cela conforme aux aspirations de la plupart des philosophies sociales dont le XIXe vit la naissance. Marx décrit les étapes de ce devenir au gré de trois périodes : l'attente de la révolution, la période de rénovation révolutionnaire, et l'avènement de la société nouvelle. L'attente de la révolution réclame de l'homme une reconquête ontologique de son humanité : l'homme, dépossédé par l'aliénation capitaliste, doit recouvrer ses dons, retrouver sa complétude par l'effort d'une reconquête intérieure de soi, au terme de laquelle lui sont rendues son universalité (c'est-à-dire la disparition de ses particularités) et sa totalité (c'est-à-dire l'absence de mutilations par la division du travail). Dans les *Manuscrits* de 1844, Karl Marx note : " en tant que suppression positive de la propriété privée, donc de l'auto-aliénation humaine, le communisme est la réappropriation réelle de l'essence humaine par l'homme et pour l'homme. C'est le retour complet de l'homme à lui-même en tant qu'être pour soi, c'est-à-dire en tant qu'être social, humain, retour conscient et qui s'accomplit en conservant toute richesse de développement antérieur ". Ainsi, le moderne réactualise, par l'homme nouveau, le passé profond mais n'efface pas l'acquis historique, par quoi Marx rejoint l'idée de régénération comme retour utopique aux origines, mais s'en éloigne en conservant à l'historicité une place déterminante. La seconde phase, celle de la rénovation révolutionnaire, est caractérisée par l'abolition du travail : " l'autochangement de l'homme culminera dans la mutation du travail en tant qu'expression de l'humanité dans l'homme ". L'avènement de la société nouvelle, enfin, est marqué par la radicalisation des antagonismes et par l'autodestruction du capitalisme. La succession de ces étapes est chez Marx historiquement démontrée et nécessaire : déterminée. À une fin absolue, révolutionnaire, succède par nécessité un nouveau commencement. Lui revient finalement la mission d'accomplir le dépérissement progressif de l'Etat, puis de la propriété privée, au nom de la marche de l'humanité vers elle-même et de l'unification de la culture.

" Par cette insistance léniniste sur l'état d'exception imposé à une société frappée d'hébétude, l'idée d'une succession nécessaire du socialisme au capitalisme disparaît au profit du dogme de son renversement fatalement violent. "

Ce marxisme, tel qu'il est reçu en héritage par Lénine, n'est pas encore celui de la " dictature du prolétariat ", notion qui, alors que Marx n'y recourut que de façon tardive et circonspecte, est outrageusement utilisée par Lénine. Or, par cette insistance léniniste sur l'état d'exception imposé à une société frappée d'hébétude, l'idée d'une *succession* nécessaire du socialisme au capitalisme disparaît au profit du dogme de son *renversement* fatalement violent ; mieux : comme le note André Reszler, le prolétariat, dans sa marche triomphante, déroge à l'attitude que Marx a lui-même décrite dans le *Manifeste* et qu'il juge propre à toute classe dominante : " le com-

portement du prolétariat n'est pas conforme à l'ontologie sociale des classes montantes qui ont toujours oeuvré pour imposer leur hégémonie "[18]. Alors que chez Marx, cette domination devait en quelque sorte se dissoudre d'elle-même, elle est chez Lénine figée dans les contraintes du temps révolutionnaire, et comme précisée dans son œuvre appliquée de destruction de l'ancien au nom de l'à-venir. Le marxisme, en son cœur, recelait sans doute, à en croire André Rezsler, un noyau affectif, utopique et dogmatique, qu'il n'était pas parvenu à fonder tout à fait en raison – et c'est à ce noyau que le léninisme s'appliqua à le réduire, pour l'y figer. Ainsi mutilé, le marxisme, d'essence matérialiste, sort de ses bornes théoriques, inspire des partis qui réclament de l'homme des sacrifices et des créations incommensurables aux intérêts qui sont censés les déclencher, et s'inflige un démenti libérateur, qui lui insuffle un pouvoir inédit de fascination.

De la guerre à Octobre : le révolutionnaire professionnel et la révolution universelle

Le léninisme, pourtant, ne serait pas ce qu'il est effectivement devenu, s'il était simplement demeuré cette synthèse, certes féconde, mais complexe. La fascination que suscita le léninisme, et plus encore Lénine, n'est pas due aux quarante tomes accumulés de ses œuvres ; elle n'est pas due à la diffusion confidentielle de ses brochures et de ses thèses. Elle est due, toute entière, à la guerre, puis à la victoire d'Octobre.

La guerre, on le sait, fut accueillie sans crainte, presque avec faveur par Lénine. La tâche qui incombait désormais aux véritables révolutionnaires était de transformer " la guerre impérialiste " en " guerre civile " pour abattre les gouvernements fauteurs de guerre. Cette thèse – d'ailleurs à éclipse chez Lénine, au gré des considérations tactiques – n'était pas radicalement nouvelle. Cependant, ce choix tactique, à la fois profondément juste – au regard des événements à venir – et splendidement isolé, n'était pas que le fruit de l'intelligence et de l'audace tactiques de Lénine. Pour le révolutionnaire professionnel dont il prêche l'exemple, la guerre n'est qu'une preuve supplémentaire des avantages de la nouvelle morale révolutionnaire qui doit l'animer. Elle ne fait que renforcer sa conviction dans la nécessité de " transposer les méthodes militaires dans l'aménagement de la vie, à pratiquer la contrainte méthodique – [à créer] un type humain féru de pouvoir et respectueux de la force "[19]. La guerre est la confirmation fatale de la justesse de ses vues : " c'est justement la guerre qui a le plus ouvert les yeux aux travailleurs, a arraché les fleurs artificielles qui enjolivaient la démocratie bourgeoise, a montré au peuple tout l'abîme de la spéculation et du lucre durant la guerre ". Ce trait propre à la tactique léniniste lui permet de répudier comme attitudes prétendument révolutionnaires les idéologies petites-bourgeoises que sont à ses yeux le tolstoïsme et le pacifisme, dont il faut pourtant exploiter les potentialités de révolte : " l'état d'esprit des masses en faveur de la paix exprime souvent le début d'une protestation, d'une révolte et d'une prise de conscience du caractère réactionnaire de la guerre. Tirer profit de cet état d'esprit est le devoir de tous les sociaux-démocrates "[20]. Lénine cependant affronte de fortes oppositions dans le Parti pour imposer ses vues. De fait, l'attitude de Trotsky est une illustration intéressante des évolutions que la succession de la guerre puis de la révolution suscite chez un militant socialiste russe qui, comme le rappelle Annie Kriegel, n'est pas bolchevik en 1914[21]. À ce moment, Trotsky, dans ses notes quotidiennes, écrit : " cet espoir de changer subitement et définitivement de vie, l'espoir que la guerre vous libérera du pesant fardeau, porté de l'aube au crépuscule sans répit et sans joie, cet espoir relève en partie d'une mentalité infantile. La guerre a souvent provoqué la révolution parce qu'elle n'a pas acquitté les traites tirées sur l'espérance "[22]. Il pressent donc la force de cet espoir de régénération tapi au fond de la guerre juste, mais l'envisage avec circonspection. Or, en 1920, dans son *Terrorisme et communisme* écrit contre Kautsky, il voit dans la politique répressive menée en Russie le pur produit de la guerre, " affreuse école de réalisme social, créatrice d'un type humain nouveau ". C'est

" La guerre fut accueillie sans crainte, presque avec faveur par Lénine. "

“ Au sein du zimmerwaldisme français, et ce jusqu'à la fin de la guerre, on serait bien en peine de trouver un militant socialiste qui soit un authentique défaitiste révolutionnaire. ”

elle qui “ a habitué à la violence ”, apprenant à la bourgeoisie à “ ne s'embarrasser nullement de l'extermination des masses ”[23]. Lénine, par le choix du défaitisme révolutionnaire, est donc conscient d'adopter une thèse aux antipodes de l'attitude générale du socialisme européen du temps de guerre, et tout particulièrement du socialisme français, au sein duquel, à ses yeux, la naissance d'une minorité n'a pas suscité l'apparition consécutive de véritables révolutionnaires. De fait, au sein du zimmerwaldisme français, et ce jusqu'à la fin de la guerre, on serait bien en peine de trouver un militant socialiste qui soit un authentique défaitiste révolutionnaire. La conférence de Zimmerwald, réunie du 5 au 8 septembre 1915, offrit l'occasion à Lénine d'occuper un rôle international qu'aucune instance de la Deuxième Internationale ne lui avait encore offert. Il y représentait alors, en compagnie de huit délégués, tous bolcheviks, la “ gauche ” du socialisme international minoritaire. Pourtant, sa motion rejetée, son avis ne fut pas retenu par les socialistes zimmerwaldiens français. Aussi Lénine dépêcha-t-il en France Inessa Armand pour y diffuser ses thèses, précisément au moment où la minorité, née timidement au cours l'année de 1915 prend son premier envol : elle révèle pour la première fois sa nouvelle puissance au Conseil National du 9 avril 1916. Tout au long de l'année 1916, le Comité pour la Reprise des Relations Internationales (CRRI), créé par les délégués de Zimmerwald Alphonse Merrheim et Albert Bourderon, bientôt rejoints par Alfred Rosmer et Fernand Loriot, entretint donc des relations ténues avec la gauche zimmerwaldienne. Mais, connu, “ le point de vue de Lénine ne retint pas l'attention ”. Annie Kriegel évoque pour soutenir cette affirmation, une note d'Alexandre Zévaès qui, en 1917, écrivait dans *La Faillite de l'Internationale* que “ la propagande de M. Lénine est de nul effet ou à peu près ; que son journal n'est guère lu que par quelques initiés du parti social-démocrate russe ”[24].

De plus, les minoritaires, peu nombreux et divisés entre longuettisme et zimmerwaldisme, sont loin d'adopter des thèses, qui non sans être parfois radicales, ne sont pas défaitistes, mais pacifistes. Longuet et ses amis, qui se regroupent autour du *Populaire*, se méfient de la surenchère dont font preuve les zimmerwaldiens qui, après la conférence de Kienthal, où se sont rendus en avril 1916 trois députés socialistes “ à titre personnel ”, Alexandre Blanc, Pierre Brizon et Jean-Pierre Raffin-Dugens, sont auréolés d'un nouveau prestige parmi l'opinion socialiste combattante grâce au courageux refus des crédits de guerre que Brizon réclame à la Chambre des députés lors de la séance du 24 juin 1916[25]. Dans la troupe, au front, son intervention est bien vite connue, et les lettres qu'il reçoit entre juin et novembre 1916 évoquent les angoisses des combattants et les espoirs suscités par ce court instant de gloire de l'esprit de Zimmerwald. L'échantillon de ces lettres, peut-être, n'est pas représentatif de l'ensemble de l'opinion socialiste, dont on sait qu'une partie n'est pas au front. Elles évoquent pourtant d'une façon à la fois authentique et touchante les sentiments de ces socialistes dont peu sans doute ont survécu, mais qui, après la guerre, ont été considérés comme la *sanior pars* des différentes tendances du parti. L'homogénéité des propos qui y sont tenus s'impose d'ailleurs à la lecture : lassitude et dégoût de la guerre, inutilité du sang versé, reconnaissance pour celui qui de la Chambre a rompu le silence imposé aux “ gars ” du front, ressentiment immense contre les traîtres et les profiteurs. Parmi ces lettres, une seule pourtant réclame la création d'un nouveau Parti. Mais toutes témoignent de ce ressentiment profond pour les “ traîtres ” au socialisme.

Tout pourtant n'est pas né de la guerre, dans ces vieilles sensibilités socialistes, retravaillées par les événements : “ les structures anciennes [du mouvement ouvrier français] s'enrichissent de significations politiques nouvelles ”[26]. Sont-elles pour autant léninistes et défaitistes révolutionnaires ? Un éditorial péremptoire d'Henri Guilbeaux, exilé en Suisse depuis la mobilisation à laquelle il s'est soustrait par l'exil, pacifiste, mais proche des positions de Lénine, futur membre du Groupe communiste en Russie, en dit long sur l'étrangeté du léninisme pour la plus visible partie du zimmerwaldisme français. Ce texte publié quelques semaines avant la prise du

pouvoir par les bolcheviks, est une attaque en règle contre Brizon, dans un style dont Guilbeaux est coutumier :

> " La révolution russe a révélé le bolschewisme que certains socialistes tenaient pour une secte, sans plus. On considérait communément les Bolschewikis comme des émigrés politiques qui, ayant vécu loin de leur patrie pendant des années, occupaient leur temps à discuter interminablement sur des théories et avaient perdu entièrement le sens des réalités. Je me rappellerai toujours le mépris que témoignait le député Brizon non seulement aux bolschewikis Lénine, Zinoview et Radek, mais même aux menschevikis Martoff et Lapinsky. "Vous ne savez rien ! Vous êtes des savantasses" se plaisait à dire et à répéter Brizon, que l'on considère un peu trop comme le représentant du zimmerwaldisme français [en note de bas de page, il lui oppose le courage, la radicalité et l'intelligence de Loriot]. La force du bolschewisme est que ses représentants et ses hérauts ont une connaissance parfaite de la situation internationale, possèdent à fond l'histoire du développement de l'impérialisme et du capitalisme mondial, et qu'ils ont élaboré un programme, magnifique de radicalité et de précision. Le bolschewisme est l'essence du zimmerwaldisme et il faut espérer qu'il exercera une influence salutaire sur les zimmerwaldiens de tous les pays "[27].

À suivre Guilbeaux, le bolchevisme ne prend un visage qu'après la révolution russe de mars 1917, quand l'attention générale se tourne vers le front de l'Est dont de nombreux socialistes espèrent un sursaut imité de la Révolution française.

De fait, les sensibilités socialistes s'opposent violemment dès les premiers meetings organisés pour exprimer leur soutien à la révolution russe, au travers de deux registres rivaux de discours. Le 1er avril 1917, la Ligue des Droits de l'Homme organise au Gymnase Jean-Jaurès à Paris un grand meeting, dans le but " d'honorer en la révolution russe, les idées de la grande Révolution française, les principes des Droits de l'Homme et du citoyen, dont la chute du tsarisme annonce le triomphe définitif dans le monde " ; sont présents Alphonse Aulard, Victor Basch, Marius Moutet, Pierre Renaudel et Léon Jouhaux. Cette réunion n'est manifestement pas du goût du CRRI : réduit à son aile gauche depuis que la perspective de la réunion d'une conférence internationale en a éloigné l'aile droite, il se radicalise en réaction au rapprochement de la minorité et de la majorité unies dans une nouvelle orientation centriste. Dès le 27 mars, les membres du CRRI avaient annoncé qu'ils se réuniraient à leur tour à la Grange-Aux-Belles, sous la présidence de Fernand Loriot, Charles Rappoport, Merrheim et Lozovsky, pour fêter " la victoire [en Russie] du prolétariat conscient de sa force ". Mais ils n'hésitent pas à désigner Lepetit, Vergeat et Lozovsky pour porter la contradiction chez leurs concurrents du jour. Les trois hommes, accompagnés de quelques militants, infiltrés dans les quelque 6 000 personnes rassemblées, sifflent *La Marseillaise* et font preuve d'une violente hostilité envers Jouhaux, que Petelot, des Jeunesses syndicalistes, voudrait " assommer et tuer "[28]. L'historiographie en général porte moins d'attention aux réactions des socialistes à l'égard des événements russes de mars-avril 1917, alors que c'est à ce moment que se prépare le basculement décisif des opinions et des attitudes : au fil de cette crise révolutionnaire qui réintroduit le mouvement et l'inattendu dans un conflit figé dans son horreur depuis trois ans, le léninisme rassemble lentement les éléments qui lui ont ensuite permis de briser la poupée russe dans laquelle ses origines l'avaient enfermé.

" C'est à la prise victorieuse du pouvoir que le bolchevisme doit d'être parvenu à allier une technique de conquête ouvrière du pouvoir à une maïeutique de l'avenir. Ces deux éléments constitutifs de son aura s'incarnent en deux types humains : le révolutionnaire professionnel et le jeune bâtisseur communiste. "

C'est avec Octobre en effet que sont posés les deux axiomes qui ont gouverné les perceptions du bolchevisme en Europe : le bolchevisme, c'est la paix ; le bolchevisme, c'est le nouveau. Dans l'attraction qu'ils exercent dès ce moment, ces deux sentiments, pacifiste et révolutionnaire, ont en France complété leurs effets. C'est en effet à la prise victorieuse du pouvoir que le bolchevisme doit d'être parvenu à allier une technique de conquête ouvrière du pouvoir à une maïeutique de l'avenir. Ces deux éléments constitutifs de son

aura s'incarnent en deux *types* humains, pour employer le terme en usage à l'époque : le révolutionnaire professionnel et le jeune bâtisseur communiste. Dans l'esprit de Lénine, les deux personnages sont dialectiquement unis dans leur devenir. Le révolutionnaire professionnel, inventé pour détruire, est un mauvais bâtisseur, et ce n'est qu'avec une génération de communistes jeunes et purs, élevés en communisme, qu'il sera possible de construire le socialisme. Mais le triomphe de la révolution, constamment remis à l'ordre du jour, exige des révolutionnaires professionnels qu'ils se multiplient et qu'ils usent des moyens et des hommes que dans sa débâcle, le capitalisme a bien voulu leur laisser. Ce lien théorique est plus difficile à mettre en évidence dans la chronologie : en réalité, le discours sur l'usinage du jeune communiste prométhéen n'est pas né du reflux de la vague révolutionnaire, entériné par la direction bolchevique à l'été 1921. Il est inscrit dès l'origine dans les espoirs nés de la révolution et de son entrée brutale dans le cours de la guerre, qui oscillent sans cesse, comme l'a si bien montré Mona Ozouf, entre l'espérance de la *création* miraculeuse du neuf, et l'exigence de la *formation* patiente du nouveau : " qui dit "formation" parie sur un façonnement évolutif, remet le nouveau dans le continuum de la durée, fait de l'homme nouveau une tâche, et rencontre donc le problème du temps. [Or] il n'est pas sûr que la réflexion sur le temps soit la vocation de la Révolution […] : volonté haletante qui peut, c'est selon, dégénérer ou s'exalter, mais qui souligne une sortie du temps de l'Histoire, antinomique des lenteurs, des précautions, des anticipations et des lenteurs de la *formation* d'un homme nouveau "[29].

Par son goût immodéré de la discipline et sa méfiance à l'égard des mouvements spontanés de la foule comme du romantisme terroriste, le léninisme était bien armé pour trouver une solution à cette aporie. Le socialisme français, pour sa part, ne l'est assurément pas. Plus encore que de révolution, il rêve de se régénérer, de laver la souillure d'avoir prêté main forte au grand massacre. Mais il n'a pas perdu confiance dans ses traditions, et c'est bien cette confiance qui se cache derrière les " réserves " qu'il n'a pas cessé, en fait, de formuler jusqu'en 1924, quand la chape de plomb de la bolchevisation recouvre ce premier communisme français. Cet orgueil socialiste, cette fierté *malgré tout*, permettent peut-être de comprendre la résistance à ce projet de *formation* léniniste d'un Parti, d'un militant et d'un homme nouveau communistes. Ces traditions pourtant recèlent en leur cœur des éléments qui, portés par cet espoir persistant de régénération du socialisme, remués par une guerre sans fin et une révolution lointaine, sont les fondements inaperçus d'un léninisme à la française dont il s'agit maintenant d'étudier la naissance.

" Le socialisme français rêve de se régénérer, de laver la souillure d'avoir prêté main forte au grand massacre. "

La naissance d'un léninisme français

C'est à l'intérieur du socialisme français que s'élaborent, au fil d'un processus excessivement complexe, les fondements d'un léninisme à la française qui, au moins jusqu'à la veille du congrès de Tours, n'a qu'une parenté bien éloignée avec le léninisme authentique. L'expression de léninisme français, dans ce qu'elle comporte d'approximatif et de provocateur, peut sembler mal appropriée. Elle n'a d'autre ambition que de souligner quelques évidences nécessaires à la juste restitution des enjeux et de l'état d'esprit qui président au déroulement de cette époque troublée. Et d'abord, l'extrême confusion des sentiments et des représentations à l'égard de la révolution russe, dont les socialistes français ne savent à vrai dire que bien peu de choses. Aussi opère-t-on par grandes enjambées et vastes équivalences, au mépris d'une réalité souvent tragique, mais ignorée de Paris par force, par choix ou par aveuglement. La révolution n'est plus un vaste mouvement incontrôlé de décomposition et de recomposition secrète d'une société : elle devient le fruit d'une volonté délibérée de renverser le pouvoir, qui anime une minorité agissante, les bolcheviks. De cette mino-

" Pour les socialistes la révolution n'est plus un vaste mouvement incontrôlé de décomposition et de recomposition secrète d'une société : elle devient le fruit d'une volonté délibérée de renverser le pouvoir, qui anime une minorité agissante, les bolcheviks. "

rité, Lénine et Trotsky, qui étaient connus d'ailleurs des militants socialistes parisiens, se distinguent sans peine et incarnent la volonté en action, le socialisme en marche, l'héroïsme révolutionnaire. L'ignorance laisse le champ libre aux interprétations, aux cultures et aux sentiments, qui investissent ces notions et ces figures. Ce sont précisément ces investissements qui forment, dans leur ensemble irréductible à leur simple addition, ce léninisme à la française dont nous ébauchons ici la genèse et l'histoire.

Lointain Octobre

C'est avec une lenteur et des difficultés extrêmes que le Parti socialiste français entame, dès avant la fin des hostilités, la lourde tâche de sa reconstruction. La guerre a contribué à éclater puis isoler les différentes tendances qui se reconstituent lentement en son sein. Sous l'effet de la mobilisation et du tribut payé à la guerre, le socialisme français est rendu presque par la force à sa division originelle dont l'unité de 1905 avait commencé la lente réduction. C'était là sans doute la principale fonction que ses partisans avaient prêtée à l'unité : contraindre au bon voisinage des groupements et des partis aux structures, aux cultures et aux programmes parfois inconciliables, pour en retirer un surcroît de force et de cohésion nécessaires à l'exercice, voire à la conquête du pouvoir. La représentation proportionnelle (RP) était de cette douce contrainte le rouage essentiel : respectueuse de l'indépendance et de l'individualisme du militant, elle permettait aux différentes tendances de se compter autour de quelques individualités, et d'entrer à mesure de leur force dans les instances dirigeantes du Parti, la Commission Administrative Permanente (CAP) et *L'Humanité*. Elle était le prolongement naturel de l'insociable sociabilité socialiste, qui n'était pas une camaraderie, mais bien un groupement révolutionnaire de citoyens raisonnables, vertueux, socialistes, capables de discuter dans les bornes étroites de la bienséance, autant que de s'imposer une discipline de vote au nom d'un programme politique révolutionnaire. Elle n'interdisait pas la persistance en son sein des querelles d'idées et de personnes, mais celles-ci étaient pour ainsi dire canalisées par ce mécanisme subtil qui les condamnait à se traduire en tendance au fil des congrès et des conférences nationales, ou à se taire et disparaître.

La montée en puissance du groupe parlementaire, consécutive aux succès électoraux du début du siècle, avait introduit un élément perturbateur dans cette construction, sans la remettre en cause. Il avait ravivé en particulier une méfiance, voire une haine, pour l'intellectuel, le bourgeois socialiste parlementaire, profondément ancrées, dans la partie la plus avancée du mouvement syndicaliste révolutionnaire, qui se maintenait de ce fait à distance respective du socialisme organisé. Mais au sein du parti, la puissance nouvelle de ce troisième pôle, qui tirait sa légitimité d'une autre représentativité, n'avait pas rompu les équilibres : il pouvait sans peine, en force d'appoint, s'intégrer dans leurs jeux, redistribuer les influences, les poids respectifs des hommes et des tendances.

La guerre, la mort, le ressentiment, ont patiemment éreinté le modèle. Tout en lui pourtant n'est pas mort, et dans le processus de reconstruction que le Parti entame dès avant la fin des hostilités, l'espoir d'un retour au même n'est pas encore éteint, mais s'accompagne déjà d'évolutions lourdes de sens. La constitution de groupes d'Amis du " Populaire " figure bien cette situation nouvelle. *Le Populaire de Paris*, fondé par Jean Longuet le 1er mai 1916, est l'organe officiel de la tendance minoritaire qui s'est groupée sous son nom. Devenu quotidien le 1er avril 1918, le journal organise pour favoriser sa diffusion des groupes d'Amis du *Populaire*. C'est en effet par sa base, par l'initiative des sections locales du Parti, que la SFIO tente de rebâtir ses structures. Par le jeu des délégations au centre, elles doivent reconstituer les réseaux nationaux du parti, tandis que dans l'usine, dans la section, dans le village, ces groupes doivent retremper la fraternité socialiste ébranlée par le départ aux armées, la dispersion, la disparition d'un ancien militant. Un article de Longuet nous indique dans quel esprit ces nouveaux groupes sont formés :

> " Nous serions indignes des concours déjà venus à nous et de ceux plus nombreux que nous sentons venir, si nous ne donnions pas

aux travailleurs des gages d'avenir, si nous ne leur offrions pas le moyen de conserver bien à eux l'arme qu'ensemble nous sommes en train de forger, le moyen d'avoir sur nous, notre conduite politique, notre administration elle-même, la possibilité d'un *contrôle effectif de tous les instants*. Là encore les Amis du "Populaire" doivent jouer un rôle essentiel. *Contrôle politique et moral* pour aujourd'hui : chaque membre désigne un ou deux camarades pour faire partie du comité central, qui se réunit dans nos bureaux et s'entretient avec nous de la vie du journal sous tous ses aspects, de son rôle, de son esprit et de sa politique. Contrôle plus *total* pour demain : chaque groupe peut prendre une ou plusieurs actions au nom de camarades inspirant le plus confiance, offrant des *garanties de fidélité au socialisme*, et faire ainsi du *Populaire* la propriété morale et matérielle des éléments socialistes de la Classe ouvrière *organisée*. C'est avec les travailleurs et par eux que nous voulons vivre et prospérer "[30].

Apparaît bien ce qui rattache le longuettisme à des traditions dont de nouvelles nécessités nées en réaction à la guerre, et plus précisément au socialisme de guerre, l'éloignent pourtant imperceptiblement. Contrôle, fidélité, organisation ouvrière sont les fondements d'une régénération du Parti par lui-même, par ses sections réconciliées avec leur direction, par le contrôle nouveau qu'elles exercent sur elle, alors même que le bolchevisme n'a pas encore formulé ses doléances sur le sort qu'il convient de réserver au socialisme européen empêtré dans la guerre. Le souvenir des défaites de l'internationalisme ouvrier infligées par le reniement de 1914 et la participation gouvernementale est gravé au cœur de ce programme. On conçoit pourtant sans peine tout l'écart qui s'ouvre entre le programme longuettiste tel qu'il s'exprime à ce moment précis, inspiré par l'espoir d'une restauration *morale* du socialisme qui accompagne sa réorganisation pratique, et les conceptions léninistes du Parti et de la révolution. Aussi Tony Judt a-t-il raison de souligner qu'en 1920, face à l'intransigeance insultante de Moscou à son égard, Longuet avait le sentiment que " c'est Moscou qui le repoussait, et non le contraire "[31]. Mais s'il faut chercher dans les prémices de cette reconstruction manquée les raisons des mécomptes qui se dénouent pour partie à Tours, il est difficile de savoir ce qui à ce moment, de l'expérience russe, a pénétré en France et influencé le socialisme français.

" Le discours sur la révolution russe n'est jamais chimiquement pur : il apparaît toujours redoublé du langage des tendances. "

Le Populaire, comme d'autres journaux et revues socialistes, était alors favorable à la Révolution russe et hostile à l'intervention française en Russie. Mais jusqu'en 1919 au moins, lorsque l'information connaît sous l'effet de la création de la IIIe Internationale un " premier bond qualitatif "[32], le mouvement socialiste se détermine à l'égard de l'expérience révolutionnaire russe dans la plus complète incertitude. " Les informations sérieuses manquent et il est tout à fait impossible de faire la part du vrai et du faux ", écrit Paul Faure dans *Le Populaire* du 17 juillet 1918. En fait, l'argument n'a pas qu'une valeur de constat et peut s'avérer pour l'historien un aiguillage trompeur. Dans cette ignorance feinte ou réelle, la politique trouve aisément son compte : elle se coule sans peine dans des interprétations déterminées en fonction d'enjeux nationaux qui font bon marché de la véracité. Le discours sur la révolution russe n'est donc jamais chimiquement pur : il apparaît toujours redoublé du langage des tendances. De fait, le 30 juillet 1918, les minoritaires autour de Longuet ont conquis la majorité. Le temps est donc bien loin où les minoritaires condamnaient ouvertement la révolution russe, quand Jean Longuet lui-même déplorait " l'intransigeance sectaire " et " l'impossibilisme de nos camarades maximalistes "[33], et émettait des " réserves formelles sur la méthode mi-blanquiste, mi-bakouniniste que Lénine considère comme le dernier mot du marxisme "[34]. Ces silences contraints pèseront lourd sur l'avenir.

C'est dans ce contexte d'incertitude que parviennent à Albert Thomas les fameuses lettres de Jacques Sadoul, écrites de Russie entre octobre 1917 et janvier 1919. Elles sont bien connues des historiens puisqu'elles ont fait l'objet dès octobre 1919 d'une publication de propagande où elles furent toutes rassemblées. Mais il est difficile d'en évaluer l'impact avant qu'elles fassent l'objet d'une édition complète. Dans sa réponse à une lettre de Sadoul en date du 18 janvier 1918, Thomas rassure son interlocuteur : " Je n'ai pas

besoin de vous dire que je m'inspire de toutes vos lettres pour mener ici la campagne indispensable en faveur d'un rapprochement de fait et de relation avec le gouvernement maximaliste "[35]. En fait, sa démission du gouvernement, le 11 septembre 1917, avait marqué la fin de la situation privilégiée du Parti socialiste français dans les relations avec la Russie révolutionnaire[36]. Aussi Thomas est-il bien incapable de tenir son excessive promesse. En fait, il est lui-même hostile au pouvoir bolchevique, hostilité qu'il rend publique dans *L'Humanité* en novembre 1918[37]. Cependant, Thomas n'est pas l'unique destinataire des lettres de Sadoul : ce dernier écrit également à Jean Longuet et à Henri Barbusse, tandis que sa femme, Yvonne Sadoul, les copie en une dizaine d'exemplaires qu'elle apporte régulièrement aux rédactions de *L'Humanité*, du *Populaire* et de *La Vie Ouvrière*[38]. Les lettres de Sadoul sont donc connues des cercles de militants minoritaires qui font et défont alors la politique du Parti. Mais elles n'acquièrent une véritable audience que lorsqu'elles sont publiées en volume et en brochure à la fin de l'année 1919[39]. C'est sans doute sous cette forme que Marcel Ollivier[40] en prend connaissance avant de partir en Russie comme délégué au Second Congrès mondial de l'Internationale Communiste, à l'été 1920. Avec l'honnêteté attentive et précise qui caractérisent ses Mémoires et les rendent par là précieuses, Ollivier tente de restituer ce qu'il savait de Sadoul avant d'arriver en Russie, où il le rencontre : " Je savais, comme tout le monde à l'époque, que c'était un ancien socialiste de droite, avocat de profession, qu'il avait fait partie, avec le grade de capitaine, de la mission militaire française en Russie, et qu'au lieu de rentrer en France, comme la plupart de ses collègues, il s'était rallié à Lénine dès l'arrivée au pouvoir de ce dernier. Ses lettres à Albert Thomas, publiées quelques mois auparavant, avaient dissipé bien des légendes qui couraient sur le compte des bolcheviks "[41].

Dissiper les légendes est bien l'objectif que s'est fixé Sadoul, ainsi qu'il le confie dans une lettre du 26 août 1918 : " Jamais je n'ai regretté aussi profondément de ne pas être en France, près de nos camarades et de tous les braves gens que n'aveugle pas cette haine imbécile du socialisme. Comme il serait facile de leur ouvrir les yeux, d'accumuler fait sur fait, chiffre sur chiffre, de dissiper les mensonges par lesquels on les berce, de les mener à comprendre la révolution russe, à soutenir son effort sublime et à crier avec moi : 'Vive la République des soviets !' ". À ce moment, et contrairement à ce qu'il prétend, Sadoul a perdu toute indépendance de jugement et se conforme aux ordres des Bolcheviks. Il est en effet possible, à partir de ces lettres seules, de distinguer deux périodes du ralliement de Sadoul au bolchevisme, dont la charnière se situe en mars 1918, au cœur de la tension extrême que provoque la préparation de la paix de Brest-Litovsk et les conflits de doctrine qui se déroulent au sein du Parti. Le pacifiste Sadoul en effet, s'est enthousiasmé pour la décision de paix unilatérale que Trotsky, dont la thèse a momentanément triomphé parmi les bolcheviks, impose follement à l'Etat-major allemand le 11 février 1918 : " Je n'y croyais pas ; je n'y crois pas encore. Planer si haut dans l'idéal, dépasser les sommets les plus vertigineux du socialisme, tenter d'un coup hardi et brusque l'application intégrale de la doctrine tolstoïenne de non-résistance au mal, espérer enfin que les Hoffmann, les Kuhlmann et les Hindenburg vont être subitement touchés par la grâce et caresseront paternellement la grosse joue du moujik que leur présentent avec une confiance ingénue les bolcheviks, quelle folie et combien dangereuse ! [...] Dans ce geste unique, [...] j'aperçois une manifestation nouvelle de cette foi extraordinaire dans la puissance de l'idée, de l'idée-forme, dans une certitude d'une moralité supérieure à laquelle doit aboutir prochainement l'humanité "[42]. Sadoul cependant, est favorable à la ligne de la " guerre des partisans " de Boukharine et des communistes de gauche. Les événements dramatiques qui suivent permettent finalement à la ligne de Lénine de s'imposer, et de signer le 30 mars 1918 le traité de Brest-Litvosk[43]. L'effet sur Sadoul est inverse. Pour Trotsky, le tour que prennent les événements prépare incontestablement une défaite personnelle. Il impose dès lors au Français le traitement qu'avec une grande maîtrise, les bolcheviks assènent aux militants dont on attend qu'ils fassent leur autocritique. Dans sa lettre du 17 mars 1918, Sadoul se plaint, en même temps qu'il rapporte l'arrestation de Dybenko, époux d'Alexandra Kollontaï, d'avoir essuyé de la part de Trotsky " un accueil glacial ",

alors que " depuis quatre mois, il me traitait en ami ". La veille encore, Sadoul réprouvait l'attitude de Lénine au cours de la réunion du Congrès des Soviets chargé de la ratification du traité de paix : " les débats ont manqué d'allure. Les deux discours de Lénine, plats et vides, émaillés d'attaques violentes et de saillies déplacées contre les adversaires de la ratification, m'ont été très pénibles ". Il fait alors personnellement les frais de ce style bolchevique qu'il avait solidement admiré, style qui constitue, mais nous aurons pour le démontrer l'occasion d'y revenir, la méthode par laquelle les bolcheviks fabriquent la discipline du Parti et forment des révolutionnaires professionnels.

Sa fidélité retrempée est éprouvée à la faveur de la répression contre les anarchistes, dont ses lettres se font un impitoyable écho. C'est alors qu'il se désolidarise d'une opposition avec laquelle il n'était pas en accord, mais dont il admirait les leaders, et tout particulièrement Alexandra Kollontaï : " une répression sévère commence. Mais la tache s'étend toujours : pour la faire disparaître rapidement, il faudra que les bolcheviks se montrent impitoyables ". Avec cette lettre, son insistance sur la nécessaire discipline se fait plus pesante. Le 27 mars, il relève que " les bolcheviks répriment très sévèrement les actes de brigandage commis par certains anarchistes. Ils fusillent discrètement mais sans pitié ". Après le " nettoyage des " nids " anarchistes " dans la nuit du 11 au 12 avril 1918, il commente : " Les bolcheviks font, en effet, la politique la plus despotique […]. Certes, les reproches de l'opposition sont fondés. Mais en quoi les Alliés peuvent-ils être gênés par ces tendances dictatoriales ? ".

L'attraction du bolchevisme, on le voit, est puissante, et ses lettres, jusqu'en mars 1918, en décrivent les ressorts. Parmi eux, la fascination qu'il éprouve pour Lénine et Trotsky est sans doute le facteur déterminant de son engagement à leurs côtés. Il rencontre pour la première fois les deux hommes le 25/8 novembre 1917 (calendrier julien/calendrier grégorien). De son entretien personnel avec Trotsky, il sort persuadé que " la seconde révolution russe est une révolution sociale et que, par tous les moyens, elle s'efforcera de placer en situation révolutionnaire tous les pays européens ". Sadoul d'ailleurs ne doute pas un instant que cette révolution soit le fruit de la guerre : " le bolchevisme, dans sa forme actuelle, n'est pas sorti tout entier du cerveau de Lénine et de Trotsky, mais il est une conséquence, un produit de la guerre ". Il réaffirme la nécessité de " collaborer sans retard avec les Bolcheviks, violents et idéologues, mais présentant sur leurs prédécesseurs, et sans doute sur leurs successeurs éventuels, l'avantage rare en Russie d'être des hommes de volonté farouche, sachant bien ce qu'ils veulent, *capables de réaliser* ". À ses yeux, les bolcheviks prolongent la guerre par d'autres moyens, ils en imitent les méthodes et en tirent les leçons nécessaires : leur style est habité par l'esprit combattant, renforcé encore par la " simplicité lacédémonienne " dont ils font montre[44]. Ce dépouillement au service de l'action lui paraît la principale caractéristique de ce qu'il ne nomme pas des révolutionnaires professionnels, mais dont il dresse un portrait qui rappelle en tous points la définition qu'en donnait Lénine, selon lequel la révolution avait besoin d'" hommes qui ne consacrent pas seulement à la révolution leurs soirées libres, mais toute leur vie "[45]. La fréquentation des deux chefs bolcheviks ne fait que confirmer cette impression de force en marche et de volonté qui paraît à Sadoul caractériser ces hommes neufs nés de la guerre :

> " Depuis quinze jours, je vis une partie de mes journées avec [Lénine et Trotsky]. Je connais toutes leurs inquiétudes, tous leurs espoirs, tous leurs projets. Il y a des émotions qu'on ne feint pas et je crois pouvoir affirmer plus que jamais la profondeur des convictions des chefs bolcheviks. Plus que jamais ils m'apparaissent comme des illuminés, si ce qualificatif convient à des cérébraux comme ceux-là qui marchent inexorablement dans la voie qu'ils s'étaient tracés à l'avance, soutenus et enveloppés par l'enthousiasme de leurs troupes. Ce sont des hommes remarquables par l'intelligence et la volonté " (13/26 novembre 1917).

Sadoul pourtant est sensible à cette difficulté propre au temps

" Sadoul fait alors personnellement les frais de ce style bolchevique qu'il avait solidement admiré, style qui constitue la méthode par laquelle les bolcheviks fabriquent la discipline du Parti et forment des révolutionnaires professionnels. "

révolutionnaire, prisonnier de son cours, entre formation et création, destruction et construction nécessaire. En une rare formule, claire et tranchée, il exprime ses interrogations sur les vertus de ce modèle de révolutionnaire que les bolcheviks incarnent : " spécialistes incomparables de la destruction en général et de l'antimilitarisme en particulier, [Lénine et Trotsky] semblent avoir moins d'aptitudes naturelles, ils ont en tout cas moins d'expérience, en matière de reconstruction ".

De ces " démolisseurs nés ", il admire néanmoins le programme soviétique, qui rompt avec les imperfections et les mensonges supposés d'un régime parlementaire que Sadoul tient dans le plus profond mépris. C'est là en effet, la troisième source à laquelle s'alimentent les logiques de son ralliement. Dans sa longue lettre du 6/18 janvier 1918, consécutive à la dissolution de la nouvelle Douma par Lénine, Sadoul expose les raisons de son approbation pour ce geste qui met un terme à l'expérience démocratique russe :

> " L'Assemblée Constituante s'est condamnée elle-même à disparaître. Le pouvoir des soviets doit être en effet absolu. Les soviets, la plus importante des créations de la Révolution, se sont développés rapidement depuis 1917. Limitant d'abord leur action au contrôle du pouvoir, ils ont montré en octobre qu'ils étaient capables de saisir eux-mêmes le pouvoir. Ils ont assuré depuis le véritable gouvernement du peuple. C'est en effet le seul système politique qui permette la surveillance, la collaboration incessante des électeurs avec les élus. La thèse, je la connais bien, est développée avec beaucoup de force par Lénine. J'y retrouve de plus en plus quelques-unes des idées essentielles défendues depuis de longues années par quelques syndicalistes français. Les droits politiques et économiques du travailleur ont leur origine moins dans sa qualité de citoyen que dans sa qualité de producteur. Ils doivent en conséquence être accordés non pas à l'homme en tant qu'homme, mais à l'homme doué d'une utilité sociale et à lui seul. […] Notre système centrifuge est évidemment moins absolument démocratique. Le régime soviétiste est plus vrai, plus profondément populaire, plus apte à satisfaire les aspirations des masses, plus vivant et plus souple. Mais tous ces avantages ont leur contrepartie. Le régime présuppose, me semble-t-il, une éducation politique et sociale relativement développée chez les ouvriers et paysans. À défaut de cette préparation indispensable, il risque de déterminer plus facilement que le régime parlementaire bourgeois, soit l'anarchie, soit la tyrannie d'une poignée d'hommes […]. Des hommes d'acier comme Lénine et Trotsky peuvent-ils suffire à l'accablante tâche ? ".

La conviction de la supériorité du soviétisme appuyée sur un solide antiparlementarisme, la fascination pour la force et la volonté bolcheviques, le pacifisme enfin ont donc secrètement travaillé au ralliement de Sadoul à la révolution russe. Ce n'est pourtant que tardivement, après la douche écossaise que lui ont fait subir les bolcheviks, que le thème de la vie nouvelle soviétique prend une place significative dans ses lettres. Le moment est mal ou bien choisi, selon que l'on attribue aux motivations de Sadoul un profond aveuglement ou un diabolique cynisme : il les adresse en effet alors que s'installe en Russie le communisme de guerre, qui redouble les effets de la guerre civile, ouverte depuis mai 1918. Jusqu'alors, cet espoir était resté intime, secret, bien que sa présence se manifestât imperceptiblement au lecteur. En juillet et août 1918, son insistance se fait plus bruyante, à rebours de la réalité tragique du moment : " le monde a changé autour de moi, et je m'en suis rendu compte. Il faut que tous s'en rendent compte ". Cet enthousiasme de commande réclame qu'il revienne sur la sincérité de ses convictions : " J'ai toujours admiré très vivement l'étonnante force révolutionnaire des maximalistes et pensé que leur mouvement, même s'il avortait, constituerait un exemple sans précédent, une expérience féconde dont le socialisme international tirerait largement profit […]. Sur les ruines effroyables, accumulées par dix mois de destruction systématique des formes sociales bourgeoises, commencent à apparaître

" La conviction de la supériorité du soviétisme appuyée sur un solide antiparlementarisme, la fascination pour la force et la volonté bolcheviques, le pacifisme enfin ont secrètement travaillé au ralliement de Sadoul à la révolution russe. "

vraiment les germes puissants d'une organisation nouvelle qui doit mettre des années encore avant de produire tous ses fruits ". Tout certes n'est pas artificiel dans cette insistance. Le sentiment de la nécessité de défendre la patrie du socialisme, le culte de la force prolétarienne y ont joué leur part sans doute. Ainsi Sadoul, qui avait abordé les événements d'Octobre à l'aune du souvenir de la Commune française, semblait convaincu que la Commune, certes " héroïque insurrection ", " ne saurait être comparée au mouvement immense et si prodigieusement fécond en conséquences déclenché par les maximalistes "[46].

Au même moment pourtant, Henri Guilbeaux n'écrit pas autre chose. Arrêté en juillet 1918 par la Sûreté genevoise, puis relâché, il radicalise encore son discours. En août 1918, il publie un éditorial violemment hostile aux intellectuels, et évoque comme en contrepoint la renaissance de la Russie ouvrière : " Sur une mer constamment agitée, luttant contre des courants formidables, le vaisseau de la République des Soviets, sous la conduite intelligente, tenace et glorieuse de Lénine et de ses commissaires du Peuple, vogue magnifique, et voilà douze mois que son armature de fer résiste : *fluctuat nec mergitur*. Une race nouvelle, une race de travailleurs musclés et volontaires, une race athlétique – celle que saluait Walt Whitman [*sic*] – apparaît qui sauvera les peuples d'Occident. Son âme vibre et propage ses ondes "[47]. Dans ce lyrisme biologique et ouvriériste qui trouve soudain une place dans les discours des militants socialistes français ralliés au bolchevisme, naît sans doute ce discours constitutif de la réalité du pouvoir soviétique qu'est la défense de la fiction d'un monde nouveau en train de se bâtir dans la lointaine Russie. En cette fin d'été 1918, il recouvre déjà, et malgré lui peut-être, les horreurs de la guerre civile et les réalités de la domination bolchevique.

Régénération et internationalisme

La situation du socialisme français à l'armistice est excessivement complexe, mais elle est bien loin des surenchères des premiers bolcheviks français et de l'aile gauche zimmerwaldienne de la minorité. Passée la panique des dernières offensives allemandes dont l'échec scelle le sort de la guerre, mais qui avaient ramené l'immense majorité des socialistes aux plus belles heures de l'Union sacrée, le socialisme français s'installe dans l'attente de la révolution, tandis qu'il cultive un pacifisme qui se donne désormais des airs d'intransigeance. Alphonse Merrheim, minoritaire précoce, n'avait pas pour sa part à en rougir, lui qui s'opposa à la guerre dès l'ouverture des hostilités, aux côtés du noyau de militants groupés autour de la *Vie Ouvrière* de Monatte. " Tout, dans la politique minoritaire, portait [pourtant] Merrheim à l'inquiétude ", et tout spécialement cette espèce de léninisme qui se sédimente sous ses yeux. Merrheim, au fond, est sans doute l'homme qui figure le mieux, à ce moment, cette soudaine conscience que les temps de la révolte sont passés, que l'époque n'est plus à la révolution, au prix d'une nouvelle catastrophe, mais à la reconstruction prudente et raisonnée de la société française. Attentif à " l'immédiat concret "[48], il incarne à son insu les progrès de cette lente conversion d'une partie du syndicalisme français à un idéal gestionnaire, marquée par le discours de Jouhaux en août 1914 et scellée par l'échec des grèves de 1920. Le zimmerwaldien Merrheim n'avait aucune admiration pour Lénine, qu'il avait rencontré en septembre 1915 :

> " Dans son petit bureau de la Grange-aux-Belles, où se faisait la cuisine du journal de l'Union des Métaux, Merrheim nous parla de Lénine avec une sorte d'effroi, comme un doctrinaire étranger aux contingences politiques, capable d'avancer les théories les plus extrêmes sans égard aux réalités les plus pressantes, intransigeant, lunaire "[49].

Pour des raisons presque identiques, il se méfie de la politique minoritaire au sortir de la guerre. Sa défection met un terme brutal, mais momentané, à " la stratégie d'investissement confédéral par la minorité dont [Bourderon et lui] avaient été les leaders "[50]. Il se méfie tout autant des mirages de l'internationalisme dont l'époque est emplie, après ce long repli forcé sur soi du socialisme français.

La guerre, qui avait brisé la cohérence intérieure du parti, entraî-

ne pour l'Internationale des conséquences plus délétères encore : non seulement elle en a détruit les cadres, mais, aux yeux de nombre de militants, elle en a corrompu l'esprit. L'internationalisme, au sortir de la guerre, est un sentiment puissant dans la masse militante, qui déverse en lui les déceptions qu'elle éprouve à l'égard de la trahison d'un socialisme étroitement national. Cette ferveur renouvelée s'alimente aux sources contradictoires de la guerre et du pacifisme. Tous ont le sentiment en effet que le socialisme, comme la guerre, est désormais une affaire mondiale. Henri Barbusse l'écrit quand il préface en 1919 l'édition des lettres de Sadoul : " Il s'agit – il faut y habituer notre esprit – d'une lutte mondiale des idées, des hommes et des choses "[51]. Cet internationalisme de combat, qui prend sa source au souvenir pour partie mythique des fraternisations de guerre, est nourri par le sentiment de décadence du socialisme. Pour les " nés de la guerre ", c'est bien l'internationalisme qui doit régénérer un parti déconsidéré par ses chefs et par son attitude pendant la guerre. Pénétré du vocabulaire et de l'esprit combattant, il se pense pourtant profondément pacifiste. C'est lui qui dans ses contradictions lourdes de sens, habite le premier mouvement *Clarté*, accompagne les premiers pas de l'Association Républicaine des Anciens Combattants (ARAC), prépare l'entrée en communisme de la poignée d'intellectuels combattants français qui illuminent par leur parcours, au point de l'aveugler parfois, l'historiographie du premier communisme français. Tous les socialistes n'ont pas en effet la même foi dans les vertus de l'Internationale, avant même que retentisse le coup de tonnerre du Premier Congrès de l'Internationale Communiste, en mars 1919. Non qu'ils renient leur internationalisme, comme d'ailleurs leurs adversaires de tendances les en accusent. Mais ils ont la conviction que ce n'est pas hors de lui-même, mais bien en lui-même que le socialisme français peut trouver l'ardeur et la force nécessaires à sa refondation problématique ; le rêve internationaliste, aussi constitutif soit-il de l'identité socialiste, ne mérite pas qu'on sacrifie le Parti à ses chimères.

" L'internationalisme, au sortir de la guerre, est un sentiment puissant dans la masse militante, qui déverse en lui les déceptions qu'elle éprouve à l'égard de la trahison d'un socialisme étroitement national. "

L'année 1919 est pourtant le moment décisif où le pacifisme révolutionnaire français arme définitivement sa conception. Il commence à s'éloigner des rives du rollandisme, pour se rapprocher en paroles et en actes, de l'activisme communiste. Pour comprendre cet éloignement, l'itinéraire d'Henri Barbusse (1873-1935) attire doublement l'attention. L'homme, en effet, est l'incarnation même de l'intellectuel combattant converti au communisme : il sort de l'anonymat en 1916 par la publication du *Feu : journal d'une escouade*, qui immortalise son nom. Et lorsqu'il meurt à Moscou le 30 août 1935, le long cortège qui, quelques jours plus tard, l'accompagne au Père-Lachaise dans son dernier voyage peut être considéré comme la première manifestation de Front Populaire.

" Barbusse eut deux vies : celle, douce et bourgeoise, de la Belle Epoque, et celle, furieuse et neuve, des années folles et noires. Entre elles, l'abîme d'une guerre sans nom qui les rend inconciliables. "

L'existence d'Henri Barbusse a basculé sous le choc de la guerre de 1914-1918 : itinéraire commun de l'immense troupeau des hommes bouleversés par un événement qui les dépasse et les marque du fer rouge de sa violence, mais qui acquiert force d'exemple dès lors que l'on prend conscience de la radicale différence des vies d'Henri Barbusse. Car cet homme eut deux vies : celle, douce et bourgeoise, de la Belle Epoque, et celle, furieuse et neuve, des années folles et noires. Entre elles, l'abîme d'une guerre sans nom qui les rend inconciliables, rejette l'une dans le gouffre de la mauvaise conscience européenne, et voue l'autre à l'annonce d'une ère nouvelle accouchée dans la douleur. Quand Henri Barbusse s'engage volontairement en 1914, ce n'est plus un homme jeune. De l'écriture, il a connu les succès et les déconvenues : homme de salon, écrivain connu à Paris et célèbre nulle part, il est parnassien indifférent au décadentisme, puis revient à un naturalisme sans excès bien qu'admiratif de Zola. De la politique, il ne connaît que les idées : ni dreyfusard, ni fervent adepte du socialisme, pour lequel il n'a qu'une " sympathie verbale ", il est à gauche parce que son cœur l'y pousse timidement. De l'argent, il ne connaît que l'odeur de celui qu'il gagne, non de sa plus belle plume, mais des revenus irréguliers que

lui fournissent ses articles. De la guerre enfin, il ne connaît rien encore : c'est par patriotisme qu'il s'engage. Rien donc qui ne puisse sauver cet homme de l'oubli du plus grand nombre, destin commun des écrivains ni médiocres ni célèbres.

— « *Ah ! le veinard, il va couper à l'attaque.* »
(*Lucien Laforge* : le Film 1914.)

La guerre ne se résume pas pour Barbusse à la prise de conscience de la fin d'une époque : aussi traumatisante que fut cette expérience, elle lève les hypothèques qui pesaient sur sa sensibilité. Les prédispositions de son caractère deviennent exclusives, ses préférences passions, ses doutes certitudes. La guerre le rend célèbre, presque malgré lui. Avant guerre, son style épousait les méandres des goûts du moment : désormais, à la fois lyrique et réaliste, enfant hybride du Parnasse et du naturalisme, il devance l'époque. Barbusse donne à la génération du *Feu* son répertoire. Jamais jusqu'à sa mort la personnalité de Barbusse ne fut dissociée de l'image du soldat Barbusse, consacrée par son œuvre.

Quand s'ouvre 1919, Barbusse est encore longuettiste et wilsonien. Ce n'est qu'en septembre 1919 qu'il publie dans *Le Populaire* son premier article favorable au bolchevisme[52]. Ses conceptions entrent alors en porte-à-faux avec celles que

" Quand s'ouvre 1919, Barbusse est encore longuettiste et wilsonien. "

continue à défendre le journal dont il est le directeur littéraire, bien que son nom ne disparaisse pas de la manchette avant janvier 1921. De cette période charnière de la vie de Barbusse, il reste peu de traces. Pour en saisir les logiques et le sens, une plongée dans " l'avant communisme "[53] de Barbusse est nécessaire. Il se nourrit en profondeur à une unique source : la guerre. Mais elle donne en lui naissance à des passions contradictoires, qui en 1919 précisément s'ordonnent sous la pression des circonstances, pour se rapprocher du bolchevisme.

" Cette apocalyptique nudité de l'humanité est pour Barbusse le ferment d'un recommencement, d'une révolution conçue à l'aune de l'esprit et des principes de 1789. "

La guerre de Barbusse, c'est celle du *Feu : journal d'une Escouade*. Paru en feuilleton dans *L'Œuvre*, à partir d'août 1916, l'ouvrage, qui soulève de violentes polémiques, se termine sur un chapitre significativement intitulé " L'aube ". Chapitre surprenant, car il clôt le roman vrai de la guerre qu'a conçu Barbusse par une envolée à la fois lyrique et réaliste : " tous ces hommes à face cadavérique, qui sont devant nous et derrière nous, au bout de leurs forces, vides de paroles comme de volonté, tous ces hommes chargés de terre et qui portent, pourrait-on dire, leur ensevelissement, se ressemblent comme s'ils étaient nus. De cette nuit épouvantable il sort d'un côté ou d'un autre quelques revenants, vêtus exactement du même uniforme de misère et de boue. C'est la fin de tout. C'est, pendant un moment, la cessation épique de la guerre ". Cette apocalyptique nudité de l'humanité est pour Barbusse le ferment d'un recommencement, d'une révolution conçue à l'aune de l'esprit et des principes de 1789 – seule issue concevable d'une guerre dont il sait qu'elle ne peut trouver son sens que dans une révolution authentiquement libératrice : " les hommes du peuple qui sont là, entrevoyant ils ne savent encore quelle Révolution plus grande que l'autre, et dont ils sont la source, et qui déjà monte, monte à leur gorge, répètent : l'égalité ! ". Ce peuple qu'évoque Barbusse n'est pas ouvrier. C'est le peuple livide et boueux courbé sous l'uniforme, peuple sans classes, restauré dans son unité par l'universelle servitude de la guerre. La trinité révolutionnaire, inscrite sur le fronton des mairies, est rédui-

te par l'évidence du combat, à la seule égalité, " grande formule des hommes ", quand la fraternité n'est plus qu'un " rêve, un sentiment nuageux, inconsistant ", et que la liberté " est trop relative dans une société où toutes les présences se morcellent forcément l'une l'autre ". Cette guerre égalitaire, qui enterre le vieil internationalisme fraternitaire socialiste, trouve son prolongement naturel dans la guerre du peuple massacré contre ses parasites, " les monstrueux intéressés, les guerriers et les prêtres ", qui " de la grandeur et de la richesse d'un pays, font comme une maladie dévoratrice. Du patriotisme, qui est respectable, à condition de rester dans le domaine sentimental et artistique, exactement comme les sentiments de la famille et de la province, tout aussi sacrés, ils font une conception utopique et non viable, en déséquilibre dans le monde, une espèce de cancer qui absorbe toutes les forces vives, prend toute la place et écrase la vie et qui, contagieux, aboutit, soit aux crises de la guerre, soit à l'épuisement et à l'asphyxie de la paix armée ". Ensemble, ces passions trouvent dans un pacifisme internationaliste leur aboutissement naturel : " l'entente des démocraties, l'entente des immensités, la levée du peuple du monde, la foi brutalement simple… Tout le reste, tout le reste, dans le passé, le présent et l'avenir, est absolument indifférent "[54].

C'est sur ce mode que Barbusse vit jusqu'en 1919 son engagement d'intellectuel. Quand en janvier 1918, Wilson rend publics ses quatorze points, Barbusse n'a aucune peine à y lover ses convictions de minoritaire. C'est encore en leur nom qu'il participe à la fondation de l'Association Républicaine des Anciens Combattants (ARAC) en novembre 1917, puis du premier mouvement *Clarté* en mai 1919. Ces initiatives combattantes sont déterminantes pour l'avenir du mouvement intellectuel du premier communisme français. Barbusse, " cet impressionnable de génie qui subit immédiatement toutes les influences ", y joue un rôle à la fois important et ambigu, que soulignent les échecs et les difficultés de ces expériences. Dès juin 1919, la rupture des rollandistes plonge le premier mouvement *Clarté* dans la léthargie, pour n'en sortir qu'en septembre 1919, quand l'afflux de jeunes intellectuels anciens combattants lui redonne vigueur. *Clarté* de ce point de vue amène de jeunes anciens combattants, tels Emile Chauvelon, qui écrit dans *L'Ecole Emancipée*, ou Albert Treint, par ailleurs membre de l'ARAC, à abandonner leur radicalisme pacifiste et républicain, pour franchir le seuil du communisme. Le conflit d'ailleurs éclate également avec Raymond Lefebvre, qui lui reproche de vouloir faire de Clarté " une machine communiste "[55]. Barbusse aime se draper dans une intransigeance littéraire et une indépendance d'artiste qui servent bien souvent à déguiser les manœuvres d'une intelligence très politique. Le mouvement Clarté en effet, tel qu'il est imaginé par Lefebvre, doit décrire " la guerre européenne vue par l'intelligence européenne ", selon le titre que reçoit, sans doute à la fin de 1916, l'appel lancé à Romain Rolland, Wilhelm Herzog, Wilhelm Foerster et Herbert G. Wells : " il serait juste que par ces confessions [d'écrivains] l'intelligence européenne manifestât sa résurrection. Il est nécessaire qu'elle se lave ainsi des outrages dont les plus grands de ses pontifes ont attristé la période de la guerre ". Or, contre Lefebvre qui refuse au nouveau mouvement toute implication politique, Barbusse affirme nettement sa conviction :

> " Il faut présenter, je crois, au contraire, un programme politique aussi net que peut l'être un ensemble de desiderata que la nécessité d'une réalisation simultanée dans tous les pays rend parfois si timides et si tâtonnants. Quoi qu'il en soit, ce programme a cet avantage d'être facile à exprimer dans ses tendances : rapprochement et *libération* des masses populaires, guerre à l'autocratie, à l'exagération du nationalisme et du traditionalisme, à l'ignorance, à l'alcoolisme et au cléricalisme. Ce dernier point est très important dans mon esprit. Il m'incite à vous dire : ne laissez pas pénétrer chez vous des éléments *suspects* qui peuvent être *superficiellement d'accord* avec les grandes lignes du programme ci-dessus indiqué – grandes lignes qui se confondent d'ailleurs avec celles de la morale et de la justice – mais qui, en réalité, seront *toujours* contre notre œuvre. En disant cela, je pense aux partis religieux. La religion, tout en proclamant bien haut… ce qu'elle ne peut décemment s'empêcher de proclamer sur l'horreur des massacres, défendra toujours, pour des intérêts personnels, les traditions barbares qui rendent la guerre inévitable " [56].

“ Il est un sentiment chez Barbusse qui, de façon surprenante, l'a amené au communisme : sa passion de l'ordre, qui l'immunise contre l'anarchisme. ”

Pour Barbusse, il n'est pas de résurrection sans programme politique. Aussi radicalement républicain qu'il soit, on aperçoit déjà combien ce programme recèle un pouvoir d'exclusion, l'obstination de la pureté, une méfiance envers les perversions rampantes de la morale et de l'intelligence combattantes. L'anticléricalisme intransigeant dont il fait preuve renferme cette crainte obsidionale de la dégénérescence qui trouve dans l'esprit du premier communisme français son prolongement naturel.

Il est par ailleurs un sentiment chez Barbusse qui, de façon surprenante, l'a amené au communisme : sa passion de l'ordre, qui l'immunise contre l'anarchisme. L'expérience soviétique représente à ses yeux une remise en ordre du monde bouleversé par la guerre, et le socialisme “ une construction idéaliste et rationnelle ”[57], ainsi susceptible de tous les investissements affectifs et symboliques, autant que de la soumission à la logique. Barbusse, revenant sur les raisons de son engagement communiste, écrivait encore en 1923 :

> “ J'ai adhéré à l'Internationale Communiste parce qu'à mes yeux, il n'y a que deux groupements d'hommes malgré l'innombrable collection d'étiquettes diverses : ceux qui, d'une façon ou d'une autre s'attachent à maintenir le vieux régime abusif et néfaste en ne modifiant que les appellations et les détails, et ceux qui, profondément, longuement, veulent le reconstruire selon la logique et la moralité. Ceux-là sont incarnés, à mon sens, dans les créateurs de cette vaste organisation de la vraie masse humaine qui dessine déjà dans le monde, sous le nom de l'Internationale Communiste, une image de l'ordre nouveau ”[58].

Cette moralité logique doit être mise au service du projet rationnel de refonte des esprits que réclament les événements nés de la guerre : “ La véritable tâche des gens qui savent conduire leurs pensées et celles des autres, c'est de préparer les esprits aux grands changements indispensables au salut même de l'humanité. […] C'est cette révolution intellectuelle et morale qui est le commencement logique des modifications fatales qui frémissent et fermentent partout ”[59]. L'ordre, l'organisation, la logique seuls peuvent préparer l'avènement nécessaire du changement rationnel du monde, dont le communisme est l'expression la plus nette et la plus prometteuse.

C'est cette passion de l'ordre qui permet chez Barbusse la lente substitution du thème socialiste de la justice, par le thème communiste de la jeunesse, sans que rien ne soit heurté par cette révolution intellectuelle : “ alors que c'est le thème de la *justice* qui est au cœur de la pensée socialiste classique, le thème de la *jeunesse* est au cœur de la pensée communiste : mais la jeunesse dont il est ici question, ce n'est pas celle des individus considérés séparément, et en fonction de leur état civil, c'est celle de l'homme, de la société, du jour après que la révolution, introduisant comme la nuit une césure radicale, aura créé un ordre neuf ”[60]. Mariée à son contraire, l'internationalisme destructeur des vieilleries bourgeoises, cette passion barbussienne de l'ordre donne à son communisme un tour logique et froid, qui exacerbe encore son goût de la sentence et sa promptitude à s'instituer en “ tribunal de la société ”[61]. De l'événement révolutionnaire russe, il retient la promesse d'un avenir à la mesure des destructions qui ouvrent le siècle : affinités encore électives avec un modèle dont l'éloignement autorise toutes les audaces et tous les espoirs, que l'appareil communiste international, qui se structure rapidement, n'a pas encore étouffés de tout son poids. La synthèse qu'il opère alors entre internationalisme, destruction révolutionnaire et reconstruction utopique du monde, dont il offre alors peut-être les expressions les plus claires, amplifie les progrès dans la rhétorique nouvelle des partisans les plus fermes du bolchevisme. Dans son *Eloge des Bolcheviks*, Boris Souvarine magnifie “ l'effort humain des héroïques pionniers de la Révolution sociale ”, glorifie “ les courageux et intelligents novateurs qui se sont sacrifiés pour le socialisme et l'émancipation des peuples, en attendant de nous montrer dignes d'eux ”[62]. Il prononce, dans le plus pur style de l'époque, apocalyptique et biologisant, l'agonie du capitalisme sur les ruines duquel s'édifie déjà la nouvelle société, et dont chacun peut éprouver sur lui-même les effets :

> “ Les contradictions du régime capitaliste se révèlent à l'humanité à la suite de la guerre, sous forme de souffrances physiques : la faim, le froid, les maladies épidémiques et une recrudescence de barbarie […]. Maintenant, ce n'est pas seulement la paupérisation sociale, mais un appauvrissement physiologique, biologique, qui se présente à nous dans toute sa réalité hideuse. […] La dictature du prolétariat […] décrète pour tout le monde l'obligation du travail, institue le régime de la discipline ouvrière, afin de ne pas seulement guérir, en quelques années, les plaies béantes faites par la guerre, mais encore d'en élever l'humanité à une hauteur nouvelle et insoupçonnable ”[63]

Dans cette tension des forces humaines vers l'organisation du nouveau, c'est un Lénine conforme aux traits du révolutionnaire professionnel qui apparaît comme le héros mythique de cette lutte historique : “ Rien n'a pu écarter Lénine de la voie qu'il s'était tracée, rien n'a pu l'arracher à son existence ascétique et entièrement vouée au salut des travailleurs ”[64]. En cette année 1919 se sont soudés, dans l'esprit militant favorable à la IIIe Internationale, l'espoir du renouveau et la fascination de l'ascète révolutionnaire bolchevique.

1920 : L'année décisive

Le IIe congrès de l'Internationale Communiste, réuni en Russie du 19 juillet au 9 août 1920, est une nouvelle étape dans la construction du léninisme français. La confrontation presque physique du socialisme français et du bolchevisme dont il est l'occasion dévoile dramatiquement les “ conditions ” dans lesquelles la majorité socialiste croit trouver la formule très exacte de la régénération “ miraculeuse ” qui doit refonder le Parti par la rupture salutaire de l'unité. La confusion est alors extrême et c'est sur un Parti hébété que ces conditions s'abattent en cascade : d'abord neuf au retour de Russie de Cachin et Frossard, elles sont 18 dans le texte que publie le *Bulletin Communiste* le 26 août, et bientôt 21 quand le 18 septembre 1920, *L'Humanité* en publie la liste en principe définitive. Les bolcheviks et leurs partisans en Europe ont d'ailleurs contribué

La délégation de la SFIO en Russie en juin 1920.
Cachin, entre Frossard et Zinoviev, est salué par un officiel bolchevique.

à répandre la confusion dans le Parti français. Zinoviev souffle le chaud et le froid, accepte des réserves avant de foudroyer d'un “ coup de revolver ” le Parti soumis aux exigences de Moscou.

Nombreux sont en effet les socialistes à s'être ralliés à la thèse de l'adhésion, animés par la conviction sincère que les “ réserves ” seraient pleinement respectées et que l'Internationale ferait au socialisme français un sort particulier. Les leaders du Comité de la IIIe Internationale, déterminés à mener le Parti à adhérer sans réserves à l'IC, ont consciencieusement mené auprès d'eux, grâce au *Bulletin Communiste* que Souvarine fonde en février 1920, un lent travail de “ pédagogie révolutionnaire ” où la réfor-

“ Nombreux sont les socialistes à s'être ralliés à la thèse de l'adhésion, animés par la conviction sincère que les “ réserves ” seraient pleinement respectées et que l'Internationale ferait au socialisme français un sort particulier. ”

me révolutionnaire de soi, la patiente conversion de soi-même en révolutionnaire authentique occupent une place fondamentale :

> " Trop de camarades […] sous-estiment la valeur de leur effort individuel préparant l'action des masses, et se bornent à 'libérer leur conscience' à l'occasion de chaque assemblée du Parti ; nous les convierons à s'adonner de toutes leurs forces à la tâche pré-révolutionnaire, en leur montrant que, demain, pour accomplir une Révolution sociale, il ne suffira pas que les conditions historiques et économiques soient d'ordre révolutionnaire, il faudra encore que les hommes soient révolutionnaires "[65].

Aussi le " serment d'indestructible solidarité qui unit [tous les communistes] dans un parti mondial "[66] implique-t-il que chaque communiste observe les commandements communistes et se soumette à une rigoureuse discipline personnelle pour s'y conformer et être digne de se ranger derrière la bannière communiste. La lutte n'est pas le combat que se livreraient stérilement deux tendances opportunistes : elle annonce le commencement de la fin d'une époque historique. L'historiographie a insisté à l'envie sur le ressentiment entretenu à l'égard des élus et des élites du Parti, qui fournit en effet un argumentaire commode à l'effort de purification qu'implique tout projet régénérateur, comme le fait par exemple Jacques Sadoul dans un article du *Bulletin Communiste* : " l'exercice trop prolongé de leur mandat, en les plaçant dans une situation matérielle et morale privilégiée au dessus de leurs mandants et en dehors de leur contrôle permanent […] a diminué la combativité [des parlementaires socialistes], les a accoutumés à considérer avec une amertume de moins en moins vive, puis avec une douce indulgence, un statut social qui leur assure tant d'avantages personnels. […] Que les révolutionnaires français rompent les liens de camaraderie et d'amitié [avec eux], soucieux seulement d'assurer l'émancipation des masses "[67]. Mais il n'est pas possible de le réduire à cette seule dimension. Par ressentiment, il ne faut pas entendre uniquement cette haine durable de l'élu et du dignitaire du Parti, au sein duquel elle n'est pas universelle. Les rapports de police qui dépeignent l'esprit public et les discussions d'innombrables réunions de propagande qui précèdent Tours montrent aisément qu'il est inextricablement mêlé aux conséquences de la vie chère et au désintérêt réel ou supposé des patrons pour la condition ouvrière, à la persistance des désordres sexuels et sentimentaux consécutifs à la Grande Guerre, à la haine de la bourgeoisie, des profiteurs et des " mercantis " dont la guerre aurait, tel un cancer, peuplé la France.

" Ce parti nouveau doit exister comme isolat : mieux, il doit s'isoler lui-même, à l'insu de la plupart de ses militants, par l'exacerbation des luttes personnelles. "

Ce ressentiment est surtout un instrument idéal au service du projet bolchevique de rupture brutale, fondatrice et irréversible, préliminaire nécessaire à la création d'un parti " de type nouveau ". Ce projet, auquel les bolcheviks travaillent plus activement que jamais à partir du Congrès de Strasbourg de février 1920, remplit un objectif politique déterminé, mais exprime aussi une caractéristique fondamentale du style politique bolchevique. Dans l'immédiat, il est un moyen utilisé par l'Internationale pour installer partout et à toute force en Europe des partis communistes qu'il s'agira ensuite de maintenir et de développer. Mais ce parti nouveau doit exister comme isolat : mieux, il doit s'isoler lui-même, à l'insu de la plupart de ses militants, par l'exacerbation des luttes personnelles et la rupture des équilibres précaires des partis au sein desquels des partisans de l'Internationale, quel que soit leur nombre, se sont manifestés. La force d'attraction de ce " style politique ", qui applique aux partis politiques les principes léninistes qui valent aussi pour les sociétés toutes entières, provient du fait qu'il se nourrit de lui-même : surgi à un moment dramatique de l'histoire du socialisme français pour se couler dans les querelles et les ressentiments nés de la guerre, il dissimule en eux son étrangeté et apparaît ainsi naturel à des militants sincèrement dégoûtés et déçus par la politique partisane. Dans la confusion dont il profite et qu'il crée, il se ménage une place dont la largeur est fonction de la profondeur des dissentiments sur lesquels il s'appuie, et de sa capacité à en tirer un profit politique.

Tout au long de l'année 1920, ce discours se développe pour cul-

miner à la veille du Congrès de Tours, quand le moment tant désiré de " l'expulsion des princes " approche : c'est en effet sous ce titre que Jacques Sadoul publie dans le numéro du 23 décembre 1920 du *Bulletin Communiste* un article qui ramasse dans toute leur netteté, à travers une virulente attaque contre Ernest Lafont, les principes de cette régénération communiste :

> " S'il était possible d'éprouver la sincérité des candidats à la IIIe Internationale, comme on éprouve la sincérité des nouveaux membres du Parti communiste russe en les envoyant se battre, sacrifier leur vie au Parti, le problème serait simple. Il serait également simple s'il était possible de sonder la conscience de chacun en l'amenant au contact direct des faits révolutionnaires […]. Les meilleures méthodes d'organisation et d'action qu'ils préconisent ont été éprouvées par les Bolcheviks. Elles n'ont pas toutes été créées par eux et devraient être familières aux militants français plus qu'à tous autres. Perfectionnées, modernisées, plus savantes et plus souples, elles n'en sont pas moins les filles, aisément reconnaissables, des vieilles méthodes jacobines qui, avant d'être retrouvées par Blanqui, permirent jadis à la pénible Révolution française de résister assez longtemps aux trahisons conscientes et inconscientes des Girondins, les mencheviks du Tiers-Etat, pour lui permettre de tracer un sillon démocratique ineffaçable. C'est ce jacobinisme régénéré, fait d'intransigeance doctrinale, non exclusive d'une tactique mouvante comme la vie, d'une richesse inouïe de moyens, fait encore d'une énergie impitoyable, de ténacité froide, de dévouement illimité à la cause populaire qui a galvanisé les forces des révolutionnaires russes et frappé de stupeur leurs ennemis. Lui seul a pu donner au bolchevisme l'incroyable vitalité nécessaire pour résister pendant trois années aux assauts inlassablement répétés de la réaction mondiale, pour détruire le régime capitaliste dans le pays le plus vaste et le plus peuplé du monde civilisé, pour déblayer les ruines et préparer les fondations sur lesquelles une génération nouvelle saura édifier la société communiste. Le premier acte de la nouvelle majorité doit consister à chasser avec éclat les chefs irréductibles de la minorité. Leur présence rendrait impossible la régénération du Parti. L'effort sera suffisamment rude déjà pour les centristes de la veille, touchés sincèrement par la grâce communiste, qui auront à se vaincre eux-mêmes, à redresser leurs déviations opportunistes, à veiller aux retours sournois du vieil homme qui, en toute occasion, et malgré eux, s'efforcera de renaître, qui cherchera à percer et qui percera parfois dans les actes, dans les gestes, dans les mots. Je connais les luttes difficiles contre le passé pour les avoir vécues. Soutenus et aussi sermonnés par les vieux communistes qui – débordés par cette miraculeuse propagation de la foi – feront bien de redoubler de vigilance et de sévérité, ces nouveaux adeptes pourront bien, avec le temps, devenir d'excellents révolutionnaires. Mais durant cette phase de réformation, les anciens guides spirituels doivent être écartés. N'en doutons point, les chefs dépossédés, ralliés par force, demeureront, au fond, hostiles à un mouvement qu'ils ne comprennent pas. […] De gré ou de force, les princes déchus doivent être éloignés, expulsés, comme furent expulsés jadis de la République naissante les grands féodaux, les princes du sang "[68].

Tout n'est pas à prendre à la lettre dans cette entreprise de séduction qui convoque le jacobinisme et le blanquisme pour mieux figurer la France en fille naturelle de la Révolution d'Octobre. Sans doute le recours à un vocabulaire empreint de religiosité n'est-il chez Sadoul, que la conséquence d'une accoutumance langagière, l'usage subtil d'une clé de compréhension introduite à dessein pour activer chez ses lecteurs des référents et des réflexes susceptibles de renforcer l'atmosphère de solennité qui prévaut à l'enterrement de l'unité – pour donner à cette refondation communiste le *sérieux* qui constitue à notre sens le fond même du *style de vie* communiste. L'historien, confronté à ces évocations, hésite toujours entre analogie et métaphore. Il n'est pas impossible qu'ici Sadoul use d'une métaphore pour cultiver chez les militants une analogie apte à entretenir la confiance dans les vertus régénératrices de la refondation du Parti et de l'ascèse militante. Il ne semble cependant pas aper-

“ Là où Sadoul voit le commencement d'une purification ascétique de soi au service de la révolution et du Parti, les partisans réservés de l'adhésion y voient un terme, la fin du processus enclenché par la guerre sur lequel ils ont hâte de tourner la page, pour se consacrer à la sage reconstruction du Parti. ”

cevoir la contradiction majeure qui ôte à son discours une efficacité autre qu'immédiate : car là où Sadoul voit le commencement d'une purification ascétique de soi au service de la révolution et du Parti, les partisans réservés de l'adhésion auxquels ils s'adressent y voient un terme, la fin du processus enclenché par la guerre sur lequel ils ont hâte de tourner la page, pour se consacrer à la sage reconstruction du Parti.

Ce discours sur la régénération nécessaire du Parti n'est pas isolé. Il s'intègre dans un programme plus large destiné à rendre irréversible une scission qui demeure dans l'esprit de certains centristes, temporaire et non irrémédiable. Il surgit au moment où les symboles et les discours tentent de se structurer autour de quelques môles solides : le drapeau rouge, la faucille et le marteau, le culte des morts et des disparus. Ce culte des morts est une dimension essentielle des mouvements totalitaires naissants[69]. Dans le mouvement communiste international, il doit cultiver chez les militants étrangers le respect des révolutionnaires russes et entretenir le climat révolutionnaire dans les esprits. Défense de la patrie du socialisme, exacerbation des luttes révolutionnaires et martyrologie communiste nourrissent donc la même ambition, renforcer la croyance nouvelle : “ Le sang des martyrs n'a pas été versé vainement. La Révolution sociale, née en Russie, se révèle invincible et l'irrésistible croissance de ses forces est une menace mortelle pour la barbarie capitaliste ”[70]. Dans le *Bulletin Communiste*, les mythes autour de quelques figures sont élaborés dans une rubrique intitulée “ Héros et martyrs de la Révolution ”, qui fait son apparition en avril 1920. Le principe en est simple : un article d'éloge d'un grand disparu est rédigé par une personnalité de premier plan du mouvement communiste. Au travers du discours édifiant qu'il dispense, apparaissent très nettement les caractéristiques idéales du révolutionnaire professionnel tel que Lénine l'avait imaginé. Le premier article de la série, rédigé par Boukharine, est consacré à Tybor Samuelli : “ un trait curieux et qui est propre au révolutionnaire, Samuelli n'a jamais dédaigné aucune tâche, fût-ce la plus difficile et la plus désagréable, la plus pénible et la moins en vue. […] Samuelli ne dormait que quatre ou cinq heures par jour : le reste du temps, il vivait pour la révolution ”. Dans le n°7 du 29 avril 1920, c'est Rosa Luxemburg qui devient l'hôte de cette rubrique. “ Sévère envers elle-même, elle avait pour ses amis une indulgence intuitive […]. En amitié, elle était l'incarnation même de la fidélité et du dévouement, de l'abnégation et d'une tendre sollicitude. […] Elle avait envers elle-même des exigences de travail impitoyables ” mais parvenait à conserver sa “ liberté intérieure ”. Dans le n°8 du 6 mai 1920, le nouvel *opus* est consacré à Léon Tychko, “ homme de bronze ”, “ homme de fer ”, “ main de fer ” du Parti allemand, dont “ l'opiniâtreté, l'obstination, une volonté de fer, […] étaient les traits dominants de son caractère ”. Dans le n°13 du 8 mai 1920, c'est Ouritsky qui est gratifié d'une notice mortuaire : lors de la révolution, le 24 octobre, “ il ne dormait ni jour ni nuit ” ; “ il était entouré d'un groupe d'hommes d'une grande force et d'une grande endurance mais qui se fatiguaient, se remplaçaient, ne prenaient sur eux qu'une partie du travail. Ouritsky les yeux rougis par l'insomnie, restait à son poste ”. L'exercice, parfois, prend des accents étonnants, quand les morts illustres ne conviennent pas au modèle : ainsi, dans le n°17 du 8 juillet 1920, Angelica Balabanova consacre un article à Eugène Münch : “ voûté, de santé débile, la poitrine étroite, il était l'exemple vivant de ce que le capitalisme fait de l'enfant prolétarien. […] L'atmosphère antihygiénique qui l'entourait, la lutte précoce qu'il dut mener pour l'existence, un travail au-dessus de ses forces et de lourds soucis, mirent toutes sortes d'obstacles à son développement. Mais c'est précisément ici que se révèle la nature suisse et la force de son auto-éducation ainsi que la discipline intérieure et l'élan vers la lumière qui caractérisent le prolétariat conscient ”.

De tous ces articles, il est pourtant difficile de connaître l'impact. Marcel Ollivier, dans ses mémoires, souligne l'ignorance dans

laquelle les militants communistes d'alors étaient plongés quant au passé de ces personnalités et des divergences éventuelles dont ils pouvaient faire preuve à l'égard du bolchevisme :

> " [De Rosa Luxemburg], nous ne connaissions que sa lutte contre la guerre et sa participation, aux côtés de Karl Liebknecht, à l'insurrection spartakiste de janvier 1919 (qu'elle avait d'abord désapprouvée), mais rien de ce qui concernait son activité d'écrivain et de journaliste [ni ses désaccords avec Lénine] "[71].

De façon étonnante, Lénine ne fit pas l'objet d'autant d'attention dans le *Bulletin* que d'autres personnages moins connus. Le seul portrait véritable qui soit offert de lui, est dressé par Maxime Gorki, qu'il décline au moyen des mêmes thèmes :

> " Il possède cette heureuse clarté de pensée que l'on n'atteint que grâce à un travail intensif et ininterrompu. […] Je comparerais le travail de sa pensée aux coups du marteau qui, doué de la vue, écrase et détruit précisément, ce qui, depuis longtemps, doit disparaître. […] Le but fondamental de toute la vie de Lénine, c'est le bonheur de l'humanité et c'est pourquoi il doit fatalement entrevoir dans le lointain des siècles à venir le terme de ce processus magnifique, à l'origine duquel s'est consacrée toute sa volonté avec le courage d'un ascète "[72].

La raison en est sans doute que ces articles n'ont pour but que de manifester l'apparition d'une mythique " cohorte de fer " à l'image de Lénine, dont les événements suffisent à nimber la personne d'une aura particulière.

Dans l'admiration autant que dans la haine que portent de nombreux militants socialistes français envers Lénine et Trotsky, les sentiments sont mêlés à des tendances plus lourdes, dont il est difficile de dégager la part respective. Dans ses Mémoires, dont nous avons évoqué déjà l'intérêt, Marcel Ollivier souligne combien fort était le respect dans lequel les militants socialistes français partisans du ralliement à l'Internationale tenaient les leaders bolcheviks Lénine et Trotsky :

> " Nous admettions comme allant de soi cette supériorité affichée par les Russes en matière de révolution […]. Si parfois sur tel ou tel point nous manifestions notre désaccord, nous étions néanmoins disposés à leur laisser, en raison de leur compétence spéciale, la direction du mouvement ".

Cette supériorité était la conséquence naturelle, certes de la réussite du soulèvement révolutionnaire dont ils étaient les auteurs, mais aussi de leur capacité à se perpétuer au pouvoir, à résister aux assauts de l'Entente. L'expérience révolutionnaire russe dépassait en quelque sorte la Commune, puisqu'elle l'emportait sur elle en durée. L'expérience elle-même suffisait à justifier le soutien des socialistes, peu préoccupés, par discipline internationaliste, par méfiance ou par désintérêt, du déroulement concret des événements et des tragédies qui les accompagnaient.

> " Certes, des informations sur les violences et les exactions commises par les Bolcheviks dans les premières années du régime, nous en avions déjà reçues, mais, sans les rejeter entièrement, nous ne leur accordions qu'un crédit limité, comme entachées d'exagération et de mauvaise foi ".

Cette ignorance feinte ou réelle n'était pas le seul handicap qui pesait sur l'objectivité des engagements français auprès des leaders de la nouvelle Internationale. Plus grave en effet, était la méconnaissance des objectifs et des méthodes bolcheviques dont certains délégués, à l'instar de Marcel Ollivier, faisaient montre :

> " […] À cette époque, jamais les théories [de Lénine] ne nous furent présentées sous [une] forme [claire] tout au moins. On parlait bien de "discipline du fer", mais pourquoi pas, si les décisions étaient prises à la base et non imposées d'en haut, de "révolution-

naires professionnels", mais si on n'était pas obligé d'en faire partie ; en tout cas, jamais il ne fut question de "cercle de dirigeants clandestins" chargés de donner des ordres à l'essentiel du mouvement. […] Si finalement la thèse affirmant la nécessité d'une "organisation centrale pour diriger la révolution" l'emporta, elle passa complètement sous silence les voies et les moyens par lesquels elle devait agir sur les masses pour les entraîner à la conquête du pouvoir ".

Cette ignorance n'explique qu'en partie la légèreté avec laquelle finalement le socialisme français marcha droit à la scission. En son sein, de nombreux militants chez qui l'écho de la révolution et la fin de la guerre avait ravivé un vieux fond jacobin et blanquiste, avaient investi les figures des leaders bolcheviques de symboles, de représentations, d'idées qui dépassaient largement le strict cadre de la vraisemblance. Marcel Ollivier lui-même a dépeint avec une louable honnêteté cette fascination facile :

" Considéré par une partie de l'opinion, autant et plus que Lénine, comme le génie de la révolution et l'organisateur de la victoire, [Trotsky], le chef de l'Armée rouge, […] pouvait-il apparaître comme un homme ordinaire ? "[73].

Il est important en effet de noter que Trotsky jouissait au sein du mouvement socialiste puis communiste français d'une admiration particulière. L'homme était bien connu à Paris, puisqu'il avait animé pendant les deux premières années de la guerre les cercles de la minorité socialiste, dont il avait fréquenté assidûment quelques personnalités de premier plan. Ainsi, dans sa préface de 1920 à *L'Éponge de Vinaigre*, Raymond Lefebvre écrivait :

" Rosmer, le poète [Marcel] Martinet, Trotsky, Guilbeaux, et deux ou trois autres dont j'ignore les noms, nous avons su, en plein Paris, être à la fois parmi les derniers Européens de la belle Europe intelligente que le monde venait de perdre à jamais, et les premiers hommes d'une Internationale future, dont nous gardions la certitude. Nous formions la chaîne entre les deux siècles "[74].

" Fait décisif pour cette histoire du premier communisme français, le militarisme rouge trouva en Trotsky sa première grande figure. "

Lorsque Trotsky débarqua à Paris à la mi-novembre 1914, il n'était pas bolchevik. Ainsi eut-il auprès des Français qui le connurent le privilège d'incarner un bolchevisme non pas d'origine, mais bien d'élection, qui pouvait être aussi brillant et prometteur que les réalisations de l'intransigeante pureté de Lénine. Trotsky personnifiait, grâce à son prestige de chef de l'Armée Rouge, un bolchevisme de combat auquel s'attachèrent indistinctement en France l'image de l'armée révolutionnaire libératrice et les leçons plus ou moins inavouables tirées de l'expérience de guerre. Ainsi entend-on le 16 juin 1920, lors d'une réunion syndicale tenue à Angoulême, un assistant demeuré anonyme, regretter l'échec de la grève de mai, et exprimer l'espoir de " voir les bolchevistes traverser la Pologne, passer sur le dos de l'Allemagne et venir secouer nos gros capitalistes "[75]. Aussi, fait décisif pour cette histoire du premier communisme français, le militarisme rouge trouva en Trotsky sa première grande figure. À ce titre, ce qui devint plus tard le trotskysme et qui s'est toujours présenté sous le visage d'une théorie alternative de la révolution, fut et demeure d'abord un déni de parti tel qu'il était, un attachement à un militarisme révolutionnaire constitutif d'une puissante identité révolutionnaire qui devait voir le jour avec le premier communisme français.

(Raymond Lefebvre d'après un dessin de Mela Muter).

Une entrée en communisme : Raymond Lefebvre, le combattant pénitent

Parmi les quelques figures qui ont jusqu'ici peuplé nos analyses, il est possible d'y distinguer un personnage qui incarne presque à lui seul l'ardeur violente de cet idéal de régénération révolutionnaire en action : Raymond Lefebvre. Ce parcours, brutalement interrompu par la disparition de Lefebvre en Mer Blanche en octobre 1920, permet de restituer dans leur complexité irréductible les logiques et les soubresauts qui animent ces années inaugurales de l'" abominable enchaînement de désastres "[76] que demeure le premier XX[e] siècle.

Raymond Lefebvre (1891-1920) n'est pourtant pas dans sa jeunesse un homme de gauche. Il en est même tout le contraire. Fils unique issu d'une famille de vieille souche protestante[77], ses premières passions politiques s'ancrent à l'extrême droite. De complexion fragile[78], très pieux et d'une nature solitaire, il est très sensible à l'idéal de régénération qui, dans son catholicisme d'élection, se manifeste dans les années 1900. Cette sensibilité particulière s'appuie sur le sentiment contraire qui naturellement le nourrit, le sentiment de décadence, qui le saisit très jeune et sur lequel il revint plus tard :

" Raymond Lefebvre n'est pourtant pas dans sa jeunesse un homme de gauche. Il en est même tout le contraire. "

" J'ai eu, tout enfant, la terreur de la décadence et cela m'a quitté très tard. L'idée qu'on m'avait infligé de vivre dans la fétide débâcle d'une civilisation, la fatigue aussi de quatre siècles sur mes épaules et que "tout fût dit" hormis les aberrations, voilà quelques-uns des soucis d'un gamin qui ne pouvait pas jouer. Ce fut, je m'en souviens, par une pluvieuse soirée de dimanche que, sagement vautré sur le parquet, j'ai pour la première fois réfléchi qu'il y avait une histoire contemporaine "[79].

Cette sainte peur était chez cet enfant précoce augmentée encore par sa faiblesse physique, qui le contraignit à vivre une jeunesse en sursis, sans bonheur ni gaieté, rigoureuse et studieuse. Très jeune, il s'était de son propre chef éloigné de la religion de ses parents pour embrasser un catholicisme à ses yeux plus rigoureux et plus ardent : " Déçu par un protestantisme instinctif et divisé, il fut attiré par l'église catholique, qui manifestait un esprit beaucoup plus combatif et discipliné et en outre répondait mieux à ses attentes œcuménistes "[80]. Lefebvre rejoue-t-il dans son adhésion au communisme cette conversion catholique qui satisfaisait mieux chez lui cette ambition d'achèvement complet de soi ? Plus tard, Drieu La Rochelle, qui dressa de lui un portrait dans *Clarté*, le laisse penser[81]. Le saut est, sinon périlleux, prématuré. Mais cette quête de la totalité de soi-même confère au personnage une force d'attraction exceptionnelle sur ses jeunes amis intellectuels combattants qui dans l'après-guerre, perpétuèrent sa mémoire et son modèle dans le second mouvement *Clarté*, dont il inspire en profondeur le style originel. C'est encore en vertu de cette passion que les historiens malgré eux parfois en ont fait tantôt l'incontournable exemple de l'intellectuel combattant communiste pur et fiévreux, tantôt l'archétype de " l'intellectuel chétif " que précisément le parti ouvrier nouveau était censé rejeter.

Cette adolescence fit sans doute de Lefebvre un maillon important dans l'élaboration du discours régénérateur qui gagna la gauche dans l'immédiat après-guerre. Le nationalisme militant du maurrassisme et de l'Action française était imprégné de ce discours qu'il avait érigé en système, en programme politique. Le militantisme juvénile de Lefebvre, fait d'antilibéralisme, d'antiparlementarisme,

de rejet du radicalisme anticlérical, constituait le prolongement politique de l'expérience catholique de la régénération. Aussi l'attirance maurrassienne et l'expérience mystique de la régénération par la religion furent-elles chez lui contemporaines, imprégnant son verbe d'un style dont il ne s'est jamais départi. L'ouvriérisme lui fut presque toujours étranger, même lorsque sa conversion communiste le porta à essayer d'en épouser les contours. C'est plutôt par pacifisme, c'est-à-dire par tolstoïsme, qu'il rallia en 1913 l'extrême gauche, par son flanc syndicaliste révolutionnaire, dont il apprit le langage par la lecture de la *Vie Ouvrière* dont il était sans doute le plus inclassable des abonnés.

Les locaux de la *Vie Ouvrière*, Quai de Jemmapes à Paris, abritaient alors Monatte, Rosmer, Guilbeaux et Martinet, en compagnie desquels Lefebvre digéra le choc de la guerre[82], dont il voit d'abord les légions de blessés échouer à l'hôpital Saint-Martin, où il est infirmier. Mais désespéré, lassé d'inaction, Lefebvre s'engage comme volontaire.

De l'hôpital Saint-Pol, où il est affecté en mai 1915, avant de monter au front en Artois quelques mois plus tard, il écrit à Romain Rolland :

> " Chaque jour donne des hommes nouveaux à la foi de l'Internationale… Aujourd'hui, pas un homme n'ose se dire patriote sans s'exposer aux risées… J'écoute avec une émotion joyeuse grandir l'indignation révolutionnaire et j'attends, impatient, l'armistice ou le vague commencement de paix que seul on attend pour commencer la vraie campagne "[83].

Il n'est donc pas si éloigné des accents mystiques de Barbusse qui rédige au même moment, dans une autre tranchée et sur un autre front, son *Journal d'une escouade*. La guerre appelle déjà une autre régénération que celle dont, dans ses premiers mois, elle s'était elle-même investie. Après Zimmerwald, Lefebvre décide d'adhérer au Parti socialiste, et se prononce naturellement pour les minoritaires. Dès ce moment, et plus tôt encore que Barbusse, il radicalise non pas ses positions mais tout au moins les méthodes par lesquels il convient d'écarter les indésirables : il réclame en effet un " scindement complet " du Parti pour en évincer les hervéistes, dont il ne peut supporter la verve patriote, mais il juge sectaire la constitution par les zimmerwaldiens du Comité pour la Reprise des Relations Internationales, qui brise la cohérence de la minorité. Mal servi par un engagement socialiste trop frais encore et bouleversé par la guerre, fragilement attaché à l'unité du Parti, Lefebvre éprouve alors bien des difficultés pour se situer.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de ne pas trouver en lui un défaitiste léniniste convaincu. Au moment de Kienthal, il est favorable à Brizon, à qui il écrivait alors :

> " Vous avez su briser avec la discipline d'un parti qui avait brisé, lui, avec son idéal et sa raison d'être. […] Vous devez avoir eu conscience de l'immense désespoir que nous étouffons dans notre boue. Tenir jusqu'au bout : c'est entendu. Mais tenir – sans plus "[84].

Aussi est-ce presque naturellement qu'il devient wilsonien. Cet éloignement du défaitisme léniniste se manifeste encore dans la condition qu'il impose à la réalisation des objectifs qu'il assigne à l'Internationale des intellectuels combattants qu'il désire créer. Alors qu'il en élabore le projet dès la fin de 1916, avec Barbusse et Paul Vaillant-Couturier, ami de toujours qu'il avait rencontré au lycée, il en subordonne la réalisation à la fin de la guerre.

Ce souci ne résiste pas à sa libération. Blessé en 1916, il est réformé en mai 1917. Son retour à la vie civile offre à son activisme un champ plus large que jamais. En septembre 1917, après une âpre lutte menée tout au long de la seconde session du congrès socialiste, il obtient l'exclusion du Parti de Gustave Hervé. Le 2 novembre 1917 enfin, il participe à la constitution de l'Association Républicaine des Anciens Combattants (ARAC), qui sombre vite cependant dans l'immobilisme, du fait de ses querelles intestines. L'idée de l'ARAC, née de ses conversations avec Vaillant-Couturier et Georges Bruyère, reposait sur le constat tiré par ce dernier que " les vieux

outils ne valent plus rien "[85]. Armé de cette conviction, il se définit face à Octobre comme un " wilsonien de gauche ", et rédige en mai 1918 un " Manifeste pour le réveil révolutionnaire ".

Wilsonien, combattant, républicain et socialiste, Lefebvre adhère en février 1918 à la Ligue d'Action Républicaine, de la commission de laquelle il est membre, puis en avril 1918, au Comité Directeur de la Coalition Républicaine, à laquelle il appartient jusqu'en juin 1919, et au sein de laquelle il milita au moins jusqu'en octobre 1918. Cet activisme militant, qui figure bien cette intarissable soif d'action qui le saisit au sortir de la guerre, reçoit un coup d'arrêt brutal quand en avril 1919, la tuberculose le contraint à se retirer en province pour reconstituer, jusqu'en octobre 1919, ses forces affaiblies.

La guerre – car cette tuberculose, c'est encore la guerre qui continue – impose à certains militants socialistes, qu'ils soient jeunes ou éprouvés, des éloignements forcés dont les conséquences sur l'influence militante sont souvent catastrophiques. On imagine mal de quel poids ces retraites forcées pesaient alors sur les ardeurs de militants pour qui la politique et le socialisme étaient plus qu'un choix : un véritable sacerdoce. Mais propices sans doute à la réflexion, elles préparent ou achèvent des évolutions décisives.

Lefebvre est contraint à la cure alors que, dans les milieux qui l'avaient embrassé le plus résolument, le wilsonisme s'essouffle. Avec Vaillant-Couturier, il a depuis janvier repris en main l'ARAC. L'acquittement de Raoul Villain, assassin de Jaurès, le 30 mars 1919, puis la signature de la paix de Versailles le 28 juin 1919 achèvent de dissiper les illusions sur le wilsonisme et font craindre aux amis de Lefebvre un contre-feu réactionnaire qu'ils se doivent de combattre à tout prix. Transporté en province, Lefebvre se rapproche alors du bolchevisme, tandis qu'il renoue ses relations avec *La Vie Ouvrière* et brûle ses vaisseaux républicains : le 26 juin 1919, il démissionne de la Coalition Républicaine :

> " Votre coalition entre révolution et soutien de l'ordre est un pur anachronisme […]. Il y a un glissement parallèle vers la violence […]. C'est partout que le choix entre réaction et révolution s'impose "[86].

" Le bolchevisme qui à l'été 1919 attire Lefebvre, est dans son esprit un mélange de démocratie soviétiste et d'esthétisation de la technique, plutôt qu'un léninisme authentique. "

Pourtant, le bolchevisme qui à ce moment attire Lefebvre, est dans son esprit un mélange de démocratie soviétiste et d'esthétisation de la technique, plutôt qu'un léninisme authentique. Cette évolution vers un bolchevisme futuriste et plébéien, portée par les nouvelles des mutineries de la Mer Noire et les grèves qui dans le pays montent en puissance tout au long de juin, Lefebvre l'achève en juin 1919, dans son sanatorium savoyard. Un mois plus tôt, il écrivait : " Le communisme instaurerait en France une société hautement mécanisée au sein de laquelle les progrès de la science permettraient le développement d'une vie d'art, d'intelligence, des cœurs, de l'âme "[87]. Ce communisme productiviste est allié à une sincère confiance dans l'idéal de la démocratie des soviets :

> " Le soviet est élu au suffrage de classe nécessaire en guerre de classe. Il offre des qualités de compétence technique, de sobriété dans la dispute, de promptitude, de clarté dans le mandat que, même perfectionné par le référendum, le parlementarisme ne nous accorde pas. Une démocratie, c'est l'incertain règne d'une volonté populaire surprise tous les quatre ans dans son sommeil, secouée brusquement en sursaut de son ignorance normale, et à qui des rhéteurs, criant tout à la fois, cornent des sons sollicitant son attention ahurie sur des centaines de problèmes énormes qu'on lui entonne pêle-mêle au milieu des chahuts, des rixes, des fusées de grasses blagues, des alcools prodigués. Une démocratie, c'est la dictature de la finance masquée derrière la basoche, c'est l'hypocrisie combinée de la liberté de la presse et du suffrage universel en un régime social où la presse n'appartient qu'aux riches et où le suffrage universel, privé d'informations, mal éduqué, jamais consulté en temps opportun, n'émet qu'un vote global qui décide de trop de choses à la fois pour en pouvoir décider sérieusement une seule "[88].

Alors que dès la fin de 1919, il s'éloigne du syndicalisme révolutionnaire, Lefebvre conserve de cet idéal la fascination du technique, ainsi qu'on le perçoit encore dans *L'Ancien soldat en 1920* : il s'y prononce pour une " discipline de fer ", annonce l'avènement d'" une dictature du labeur technique régie par un gouvernement autoritaire ", d'" une dictature fanatique de la bonté et de la justice humaine " nécessaire à la destruction du vieux monde. Ainsi, au seuil fantasmé d'une révolution, Lefebvre teinte de futurisme les positions qui au même moment attirent les anarchistes groupés autour de Péricat vers l'expérience soviétique. Aussi est-ce par internationalisme, et animé de l'espoir de l'éclatement imminent d'une révolution sociale, que Lefebvre abandonne toute idée d'éducation révolutionnaire pour s'en remettre à la force de minorités agissantes : " Que veut le socialisme ? Révolution ou éducation ? On ne peut pas viser les deux objectifs à la fois qui ne sont pas dans la même direction "[89].

L'ARAC est alors l'objet de toutes les inquiétudes de Lefebvre, dont la convalescence est fiévreuse de haine rentrée et d'ardeur combative. Les grèves de juin et l'annonce de la grève générale par la CGT pour le 21 juillet 1919 entretiennent chez le malade des espoirs démesurés, que l'attitude de la CGT se charge de dissiper. L'ARAC, elle aussi, hésite et louvoie, mais sous l'influence des plus radicaux des Anciens combattants, de la répression clémenciste et des appels de Lefebvre, Vidal démissionne de l'ARAC avec le gros des socialistes non révolutionnaires, tandis que la grève organisée par les hommes qui y demeurent est brutalement dispersée. Dans cette ultime crise dont l'ARAC sort affaiblie mais plus cohérente et disciplinée, Lefebvre s'est doté d'une expérience politique qui dans sa génération est plutôt l'exception que la règle, ce qui rend inopérants pour lui tout au moins, les arguments selon lesquels la jeunesse et la légèreté déterminèrent nombre d'engagements communistes. Lefebvre est surtout l'incarnation d'un style politique nouveau qui à travers *Clarté* et surtout l'ARAC, inspire des pratiques et des discours qui se structurent et se dotent de leurs symboles, de leurs références et de leur programme. Georges Pioch, en février 1920, décrit ainsi l'état d'esprit de cette nouvelle génération, à travers le portrait anonyme d'un ancien combattant âgé de 29 ans : il " aimait et admirait [dans le socialisme], non seulement une économie meilleure et nouvelle, mais une nouvelle et une meilleure morale, une nouvelle et une meilleure religion, au sens précis et, partant, non divinisé de ce mot ", et " doit à son ingénuité socialiste d'être généralement insensible à ce que les anciens adhérents appellent [...] la tactique. Sans doute il s'est obligé, en adhérant au Parti, de faire de la politique comme tout le monde. Mais il est impatient surtout de faire l'humanité ou, pour mieux dire, de tâcher de refaire notre humanité "[90].

" Voici le temps venu en effet de la rupture des vieilles connivences, des amitiés politiques nouées par le militantisme socialiste des années de guerre et de paix. "

L'échec du 21 juillet comporte une autre conséquence, aussi déterminante pour Lefebvre. Voici le temps venu en effet de la rupture des vieilles connivences, des amitiés politiques nouées par le militantisme socialiste des années de guerre et de paix. Désemparé par la défection de la CGT et l'échec du mouvement de grève, Lefebvre prépare fiévreusement sa brochure sur *L'internationale des Soviets*, dont il craint qu'elle provoque d'irrémédiables ruptures par la violence de son ton. Mais, s'il redoute ces déchirements, il n'en change pas un mot. Le 6 août 1919, *La Vie Ouvrière* rend publique l'adhésion de Lefebvre à la IIIe Internationale. C'est ainsi par un divorce inaugural, que Lefebvre rallie définitivement le bolchevisme.

Il ne faut pas cependant donner aux convictions de Lefebvre un tour trop systématique. Maintes fois, la lecture de ses articles, de ses lettres et de ses textes montre la permanence de son intelligence critique que n'étouffe pas le poids des circonstances. Ainsi de la révolution et de l'éducation, qu'il hésite parfois à opposer aussi vivement qu'il peut par ailleurs le faire. Cependant, ses doutes et ses hésitations se font moins manifestes à mesure que la faveur qu'il accorde au bolchevisme se fait plus sûre, plus profonde, plus nette. Après sa défaite électorale de septembre 1919 à Paris, qui l'épuise, il ne retourne pleinement à la vie politique qu'en janvier 1920, désormais largement gagné à Lénine, pour lequel il semble animé de la plus soli-

de admiration : “ il considère maintenant Lénine […] comme l'exécuteur testamentaire de Marx et de Tolstoï qui s'efforce de greffer la mystique de l'amour de l'homme sur la révolte sociale ”[91]. Dans une réunion de l'ARAC à Marseille, le 27 juin 1920, cette fascination pour la figure de Lénine se fait plus manifeste encore : il y affirme que “ la révolution est à notre porte, elle a triomphé en Russie et peut triompher et triomphera sûrement en France ”, nie l'existence de “ prétendues scènes sanglantes en Russie ”, puis s'écrie : “ il faut vous réveiller, vous laver la boue et les poux, en un mot se débarrasser de tous les parasites du prolétariat et prendre en main le pouvoir, il est à vous, si vous le voulez ”. Lénine est “ l'homme universel ”, qu'il admire plus que Poincaré, “ Poincaré-qui-rit-des-morts ”, Poincaré “ la fripouille ensanglantée ”[92]. Pourtant, jusqu'à la grève de mai 1920, il refuse de suivre Souvarine, ne se prononce pas pour la formation d'un parti révolutionnaire, critique la formation du Comité de la IIIe Internationale par Loriot et reste hostile à Longuet, dont il constate l'égale incapacité à faire la révolution. Isolé, Lefebvre a toujours investi dans l'ARAC ses espoirs et ses énergies. Elle est alors le modèle de la structure révolutionnaire dont il convient de se doter pour renverser le pouvoir. De fait, quand Lefebvre s'est prononcé en faveur de Lénine, ce ne sont pas les questions d'organisation révolutionnaire qui ont emporté son adhésion, mais plutôt la quête inlassable d'un internationalisme authentique et conséquent indissolublement lié à un pacifisme révolutionnaire. Cet esprit est en profondeur ancré dans l'ARAC, dont une réunion du 8 août 1920 offre encore un bel exemple :

> “ Si vous voulez devenir libres, […] vous saboterez les engins qui sont destinés à détruire les mouvements de liberté, et vous mineurs, vous refuserez de travailler pour fournir le charbon qui servira à faire des engins… Nous voulons une Patrie, où chacun aura sa part de bien-être… Nous prendrons les palais des bourgeois pour loger les familles nombreuses des ouvriers et les châteaux pour en faire des sanatoria qui serviront ceux qui sont revenus privés de la santé ou de membres de la grande boucherie, où nous ont précipités les capitalistes. La révolution n'est plus un mythe, elle existera et pour cela il faut que tous vous vous groupiez autour de notre drapeau rouge, le seul drapeau de la liberté ”[93].

“Avec Lefebvre, l'historien touche à un phénomène complexe, qui plonge ses racines dans l'intime de la souffrance des anciens combattants amenés au communisme. ”

Avec Lefebvre, l'historien touche à un phénomène complexe, qui plonge ses racines dans l'intime de la souffrance des anciens combattants amenés au communisme. À les lire, à les entendre parfois dans ce que les agents de la Sûreté Générale ont sauvé de leurs paroles, il existe un lien indicible, tacitement reconnu, entre les souffrances physiques qu'ils éprouvent dans leur chair, blessures, maladies, fièvres et toux tuberculeuses, mutilations de la guerre, et la dégénérescence supposée du régime capitaliste qu'ils condamnent. Les stigmates de la guerre sont autant de blessures infligées par le capitalisme non plus seulement à des individus, mais à l'Homme, au Corps lui-même. Propagande facile, dira-t-on peut-être, évidence sans conséquences. Mais comment dès lors expliquer les mascarades communistes autour des Monuments aux Morts ? Comment interpréter la place des Mutilés Anciens Combattants dans les manifestations communistes ? Sans cet amalgame, il est impossible de comprendre la force de l'espoir de régénération qui habite le premier communisme français – d'apercevoir pourquoi il fut aussi culte de la jeunesse, vénération de la beauté ouvrière et virile, culte du sport. Lefebvre, arrêté le 4 mars 1920, témoigne de la sédimentation qui se produit alors de cette assimilation féconde d'arbitraire : inculpé, il proclame sa volonté de transformer son jugement en “ tribunal révolutionnaire ”, veut donner “ une publicité à ses souffrances ”, redoublée par la précarité dans laquelle son emprisonnement le confine, et prétend “ décrire la grande épopée des héros révolutionnaires, grévistes révoqués, soldats révoltés, révolutionnaires assassinés ”. La mort domine l'époque toute entière. Lefebvre, plus qu'aucun autre,

“ La mort domine l'époque toute entière. Lefebvre, plus qu'aucun autre, est prédisposé à en ressentir le poids : son ressentiment n'en est que plus grand, et plus puissamment créateur. ”

est prédisposé à en ressentir le poids : son ressentiment n'en est que plus grand, et plus puissamment créateur.

Face à l'échec de la grève de mai 1920, Lefebvre est plus sensible que jamais au thème du militarisme rouge, dans lequel il aperçoit peut-être – rien ne le confirme – l'épanouissement logique de son Association combattante, dont il voulait faire une " confédération générale révolutionnaire "[94]. Le 14 mai, il écrit : " les Français doivent comprendre qu'ils vaincront ou mourront avec l'armée rouge et que de leur courage ou de leur lâcheté dépend la vie ou la mort de la civilisation "[95]. Malgré l'échec de la grève[96], il est persuadé que les masses sont mûres et qu'il manque au communisme français naissant un outil efficace pour épauler et guider son effort. Il est décidé à " faire de chaque syndicaliste un révolutionnaire, et de chaque révolutionnaire un communiste "[97]. Le style de Lefebvre accentue encore son goût pour l'excès et son exaltation révolutionnaire, par bravade comme par souci propagandiste :

> " Je m'obstinerai dans ma mauvaise action [de critique virulente] parce que je me sens de cœur avec cette légion d'hommes splendides dont la foi éclaire seule aujourd'hui la France prérévolutionnaire, ces provinciaux, ces jeunes, ces propagandistes pour lesquels rien ne compte, ni révocation, ni poursuites, ni famine, ni avanies, mais seulement la prise du pouvoir par la classe ouvrière "[98]

Sans doute est-ce là ce qu'il imagine être des révolutionnaires professionnels, dont il dresse un portrait qui se révèle effectivement proche dans ses caractéristiques, ascétique et flagellaire, du révolutionnaire léniniste. Cet échec lève aussi les hésitations qui retenaient encore sa volonté de rompre nettement avec les socialistes de droite. Il se fait alors l'avocat farouche de la scission salutaire, de la rupture purifiante :

> " Nous ne ferons rien de bon, rien de général tant que nos chefs actuels seront au foyer même de notre action pour jeter sur notre brasier de l'eau réformiste. Tant qu'ils ne seront pas destitués, il n'y aura pas d'éducation de masse, pas de gouvernement d'élite, pas de comité actif "[99].

La tournée de propagande qu'il effectue dans le Nord avant son départ pour la Russie est l'occasion de constater que son discours porte : " l'effet a été énorme. Un groupement va naître. Des jeunes hommes, jusqu'alors timorés, vont se détacher de l'ombre "[100]. A son retour, il milite ouvertement dans le Comité de la IIIe internationale, et rompt définitivement avec le " social-pacifisme ". Lefebvre est alors le partisan le plus farouche du rejet des " droitiers " dans le Comité, alors que se prépare la scission de Tours. C'est Verfeuil qui en fait les frais : " Il faut qu'entre les derniers [les droitiers] et nous il n'y ait plus rien de commun et que nos amis de Moscou sachent que nous suivons leurs directives "[101]. Par cette épuration nécessaire, il s'agit d'acquérir " le sens réfléchi de la violence " et le " souci tactique de l'action ". L'Internationale Communiste en effet, est le fruit " non pas [d']un débordement d'hystérie révolutionnaire donnant tête baissée dans le premier panneau mais [d']une sage et prudente méthode, minutieuse, qui ne néglige aucun détail dans la préparation à la prise du pouvoir [...] "[102].

C'est animé de cette conviction que Lefebvre quitte clandestinement la France pour Moscou en compagnie de Vergeat et de Lepetit, le 7 ou le 8 juillet 1920. Les trois hommes, on le sait, ne devaient pas en revenir : ils disparurent lors de leur retour par Mourmansk et la Mer Blanche, un jour d'octobre 1920. Les informations manquent pour juger de l'état d'esprit et des jugements de Lefebvre en Russie des Soviets. Dans les lettres qu'il adresse au *Bulletin Communiste*, il semble avoir trouvé dans la doctrine bolchevique le prolongement naturel des convictions dont il était parti chargé de France :

> " Le voyage en Russie, seul, peut faire entrevoir à un révolutionnaire de chez nous, l'énormité de son insuffisance actuelle et l'obligation où nous sommes de laisser là sans délai une tradition

de phraséologie sonore et biaiseuse, pour inaugurer une ère d'action et de préparation à l'action "[103].

Dans la dernière lettre qui parvint au *Bulletin Communiste*, il écrivait encore, critiquant " le funeste virus d'impuissance et de verbalisme byzantin " :

" Même avec la meilleure volonté du monde, on n'arrache pas de soi-même un opportunisme de vieille date, et avec quelque sincérité qu'on vote telles motions […] malgré soi on conserve une habitude réformiste de juger, de sentir, de combiner "[104].

Dans ses Mémoires, Henri Guilbeaux rapporte également combien Lefebvre était enthousiaste à l'égard de l'œuvre scolaire de Lounatcharsky[105]. Dans ses *Carnets* cependant, Cachin rapportait les désillusions de Vergeat et Lepetit, les compagnons de voyage de Lefebvre : " ils ont le sentiment que le caporalisme, la bureaucratie, la discipline militaire sont ici bien étouffants et ils rappellent leurs principes libertaires "[106]. Mais il n'évoque nullement Raymond Lefebvre : sont-ils alors séparés ? Rien ne permet de le dire. Lefebvre trouva-t-il en Russie la confirmation de ses espoirs ? Devint-il " communiste jusqu'au tréfonds " comme permet d'en douter Sadoul, dans son excessive évocation du dernier voyage de Lefebvre ? Le témoignage de Victor Serge paraît plus digne de confiance. Le lecteur y retrouve le Lefebvre qu'il connaît. Or Serge dépeint un Lefebvre largement acquis aux idées bolcheviques, ainsi qu'il le rapporte dans un article de 1921 : " [Pour expliquer] la nécessité de la dictature du prolétariat qui doit supprimer les libertés, […] Lefebvre s'était servi d'une comparaison saisissante : l'Europe malade, débilitée, saignée, dévastée par la folie de la guerre, devait devenir un vaste sanatorium où les gestes de tous seraient mesurés de façon à économiser les dernières énergies humaines. […] Dans un sanatorium, pas de place pour la liberté de la nature opulente qui peut créer dans tous les sens parfois sans ordre ni méthode intelligible – et c'est bien. […] Mais aujourd'hui, l'humanité est trop pauvre. Elle doit se soigner comme un grand blessé "[107]. Image lugubre d'une humanité en cure qui sonne le glas de cette vie renversée. Régénération insane d'une Europe suicidée par la guerre dont le phtisique Lefebvre, jusque dans ses crachats, rejetait le souvenir et l'horreur. ❀

Raymond Lefebvre en 1919, d'après un dessin de Mela Muter

La salle du Congrès de Tours. Les orateurs se succèdent tout à tour pour défendre l'urgente nécessité de la scission ou condamner les illusions d'une rénovation radicale du Parti.

DEUXIÈME PARTIE

Régénération et organisation du Parti communiste français, de Tours au tournant de la bolchevisation

Sous l'effet de la guerre et des événements révolutionnaires, les socialistes français ont été contraints à un épuisant examen de conscience, qui ébranle en profondeur les certitudes et les pratiques qui maintenaient encore l'illusion de l'unité. Le congrès de Tours devient alors le dénouement tant attendu des vives tensions qui minent la SFIO et démantèlent consciencieusement les anciennes solidarités de tendance. Jusqu'au dernier moment, les négociations sont intenses pour garder à soi les hésitants et les indécis, dès lors que chacun est renvoyé en son for intérieur pour déterminer son vote.

Dans ces luttes d'arrière-garde, les partisans de l'adhésion à la IIIe Internationale remportent une très nette victoire. Cela ne tient pas simplement au fait qu'ils font masse depuis le ralliement de la majorité des Reconstructeurs derrière les deux pèlerins de Russie Frossard et Cachin, en septembre 1920 ; ils ont aussi sur leurs adversaires une supériorité morale qui tient à la certitude de leur victoi-

“ Le premier communisme français donne l'image d'un jeu de tendances comme retourné à l'état de nature, déréglé par l'abandon volontaire et brutal des pratiques socialistes d'avant-guerre. ”

re, et à la confiance dans leur programme. La fin de l'unité à leurs yeux n'est pas un drame ; la scission salutaire et “ l'expulsion des princes ” sont au contraire les piliers de la régénération du Parti délesté de son poids mort réformiste. Servie par les événements, cette certitude ascétique croit qu'il suffit de tendre la main pour saisir l'histoire au col et en dévier le cours ; mais elle s'abuse de sa force, quand les circonstances révolutionnaires manquent pour l'appuyer. Tel est le paradoxe dans lequel s'est enfermé le premier communisme français, qui s'est jeté en masse sur l'espoir d'une révolution qui décidément ne veut pas venir.

Le parti issu de Tours accueille une coalition elle-même hétéroclite, construite de tendances aux ambitions contradictoires mal accordées sur des principes fragiles. Elle tient par le commun rejet de la droite détestée du Parti socialiste, par la conscience claire des bénéfices mutuels que les contractants en retirent, et par l'espoir que tout pourrait être différent dans un Parti régénéré, rendu à la passion primale du socialisme, la révolution qu'on entend gronder en Europe. Dans ce qu'elle abandonne du socialisme traditionnel, cette coalition nouvelle se prive pourtant du moyen de parvenir à ses fins et de trouver entre ses composantes un équilibre clair et stable. La suppression progressive de la représentation proportionnelle interdit en effet à ces nouvelles alliances de s'exprimer, sinon par l'affrontement. Aussi le premier communisme français donne-t-il l'image d'un jeu de tendances comme retourné à l'état de nature, déréglé par l'abandon volontaire et brutal des pratiques socialistes d'avant-guerre.

À cette faiblesse, s'ajoute une réalité nouvelle : la soumission à Moscou. L'intrusion, dans le jeu partisan des tendances, des ordres et des émissaires de Moscou rend le nouveau Parti plus instable encore. Ce dérèglement durable est la conséquence de l'impossible exercice que constitue pour les fractions du Parti communiste l'alignement sur les décisions de l'IC, qui en ce début des années 1920 connaissent de singuliers revirements. C'est que ce qui déjà s'appelle à Moscou soumission, se nomme encore à Paris solidarité internationaliste. C'est par l'activisme internationaliste que les premiers communistes français imaginèrent rendre leur parti à lui-même. Mais, écrasé par le prestige des bolcheviks, cet internationalisme qui se rêvait égalitaire recèle pourtant les motifs de sa déception.

Au travers de ce désenchantement, l'historien peut pourtant apercevoir des tentatives réelles pour préparer la société à venir et l'accoucher ici et maintenant, dans le Parti, avant que la Révolution permette d'étendre l'expérience à toute la société. Sans portée ou au contraire destinés à durer et à marquer durablement le style de vie communiste, ces tâtonnements ont en commun d'espérer fabriquer une humanité nouvelle. Ils ne varient que sur la matière à partir de laquelle ils espèrent y parvenir : à partir de l'argile molle de l'enfance et de l'adolescence, ou de la dure pâte des hommes accomplis.

L'idée de régénération au cœur du congrès de Tours (25-30 décembre 1920)

Le 25 décembre 1920, les 285 délégués qui assistent à l'ouverture du XVIII[e] Congrès du Parti socialiste unifié sont répartis en trois forces distinctes, d'inégale cohérence : les partisans de l'adhésion, avec d'un côté le Comité de la III[e] Internationale et de l'autre, les partisans de Cachin et Frossard ; les adversaires résolus de l'adhésion, divisés entre ceux qui refusent de condamner le ralliement à l'Union Sacrée, autour de Thomas, de Renaudel et de la *Vie Socialiste*, et ceux qui rejettent les thèses du bolchevisme, membres d'un Comité de Résistance Socialiste derrière Léon Blum ; un vaste groupe de nuancés enfin, menés par Longuet, et ballottés entre leur admiration pour la révolution russe et les intransigeances de Moscou. Au faîte de sa puissance – la SFIO compte alors plus de 170 000 adhérents –, le Parti est donc composé, bien plus que de tendances, de groupements de circonstances qui n'ont pas dans la bataille qui vient

les mêmes velléités de combat. Les " résistants ", décidés à défendre leur orgueil socialiste insulté par Moscou, occupent dans les débats une place démesurée, sans rapport avec la sensibilité alors minoritaire qu'ils représentent. À l'inverse, les reconstructeurs et leurs alliés de l'extrême gauche, dont les principaux leaders, Loriot et Souvarine, sont alors emprisonnés, affirment dès l'ouverture du Congrès leur détermination : ils modifient d'entrée de jeu, par la voix d'Albert Treint, l'ordre du jour pour discuter immédiatement des questions internationales. Après cette démonstration de force, vivement combattue par Blum, Frossard propose que chaque délégué de fédération se succède à la tribune : pendant presque deux jours, les représentants des fédérations socialistes, porteurs des mandats confiés par les militants de la base, expriment ainsi avec ferveur les raisons de leur ralliement ou de leur refus signifié à l'Internationale Communiste. Ce n'est qu'une fois ce long défilé terminé que les principaux chefs de tendance prennent la parole pour s'affronter pendant trois épuisantes journées sur les thèmes qui sont autant de lignes de faille qui traversent l'ancien parti socialiste unifié : épuration et discipline, légalité et organisation illégale, propagande et transformation totale des formes du militantisme traditionnel.

Régénération et militantisme révolutionnaire

Le terme de régénération n'est jamais employé lors des débats de Tours. Cette absence ne doit pas surprendre : préféré par la droite pour ses connotations chrétiennes, il est relativement étranger à la rhétorique socialiste. Aussi est-il question de " réorganisation ", de " redressement ", voire de " résurrection " du Parti socialiste, afin de marquer la distance nécessaire à l'égard des Reconstructeurs, décidés à rebâtir une nouvelle Internationale, sans déchirements ni drames excessifs. L'argumentaire des partisans de l'adhésion est donc imprégné d'une rhétorique de l'effort, de la souffrance nécessaire et de l'abnégation révolutionnaire dans la préparation de la Révolution qui appelle de ses vœux la création d'un Parti sorti de la légalité républicaine :

> " L'expérience de l'Histoire et des révolutions en cours montre péremptoirement que la transformation sociale ne peut s'accomplir dans les cadres du régime actuel et dans la légalité établie par le régime pour sa sauvegarde. S'il est vrai que l'embryon d'un système social nouveau naît et commence son développement au sein du système qu'il doit remplacer et dans lequel il puise sa première substance, cette coexistence devient impossible dès que les formes sociales naissantes rencontrent dans le milieu une entrave à leur évolution. La lutte des classes se poursuit alors hors de la légalité condamnée et pour l'élaboration d'une légalité nouvelle "[108].

Cette sortie de la légalité, qui repose au cœur de l'attirance pour le modèle bolchevique de parti, est d'abord conçue comme une reconquête du Parti par lui-même et par ses militants obscurs et effacés :

> " Nous disons que les véritables apôtres du socialisme sont là-bas, au fond des campagnes parce qu'ils n'attendent rien du Parti, aucun mandat. Généralement, au contraire, ils voient leur situation brisée, ils voient autour d'eux une hostilité qui se produit dans leur village lorsqu'ils se déclarent socialistes. Nous disons que les camarades, actuellement, sont les véritables révolutionnaires, parce qu'ils sont anticapitalistes, antimilitaristes ; ils étaient hier anticléricaux ; ils le sont encore aujourd'hui ; ils sont aussi antiparlementaires "[109].

Par la voix de Jean Roumajon, délégué de la Corrèze rallié à la IIIe Internationale avec Cachin et Frossard, s'exprime donc une puissante aspiration d'un communisme paysan qui constitue dans le Parti communiste du début des années 1920, une force essentielle. Appuyée sur une détestation aiguë du socialisme parlementaire, cette aspiration se pense pourtant le plus souvent comme la continuation du socialisme par d'autres moyens, dès lors qu'il est rendu à sa vocation révolutionnaire.

La haine du parlementarisme est une donnée bien connue de l'historiographie, car elle est très répandue parmi les militants de

sensibilité d'extrême gauche. Elle peut cependant s'interpréter de façon absolument divergente, selon que l'on y voit une manifestation particulière de la haine de la bourgeoisie amplifiée par la guerre, ou que l'on y cherche le ressort d'un sursaut de dignité dont le stalinisme plus tard capitalisa l'attrait[110]. Ce ressentiment est omniprésent à Tours dans la bouche des différents délégués fédéraux acquis à l'adhésion. Il nourrit en profondeur leur volonté de rétablir dans le Parti une authentique discipline à laquelle les élus n'auraient cessé de déroger :

> " Les camarades sont écœurés de voir que dans le Parti socialiste, il n'existe aucune discipline. Ils sont écœurés surtout de voir les votes de nos camarades parlementaires. […] Il est nécessaire que le parti ne soit plus une coterie politique, comme jusqu'ici. Il nous faut une discipline. Nous sommes, quant à nous, en extase devant les camarades de la IIIe Internationale ".

Bergère qui parle ici au nom des militants de l'Ariège, suggère combien ce redressement disciplinaire réclamé par les militants de la base du parti peut reposer sur la fascination que suscite dans leurs rangs l'exemple bolchevik, dont chacun alors a compris la rigueur et la force. Marcel Delagrange, délégué de la Dordogne, poursuit sur un même ton :

> " Il faut à l'heure actuelle, comme pendant la guerre, quand il fallait se faire casser la figure, une unité de front, un chef unique, et ce chef, c'est Lénine [*Voix nombreuses : Vive Lénine ! Interruptions : Ni Dieu ni Maître !*] […]. Ce chef unique, c'est Lénine, qui poursuit avant tout la révolution mondiale. Je dis que je fais confiance à Lénine, et je suis certain, cependant, que le communisme n'est pas une chose unifiée à Moscou, de même que pendant la guerre, sous un chef unique, il y avait des secteurs différents, le communisme varie suivant les pays ".

Dans son discours, Charles Rappoport exprime avec talent un sentiment largement partagé par les militants favorables à la IIIe Internationale :

> " Les bolcheviks ont démontré, par quinze années d'action et d'organisation, qu'ils repoussaient toute démagogie. S'ils parlent de la possibilité de l'organisation après la conquête du pouvoir, ils disent aussi : "On ne peut pas faire du communisme sans mentalité vraiment communiste". Je voudrais voir chez nous des exemples héroïques semblables à ceux de la Russie où les hommes et les femmes sacrifient littéralement leur vie pour la propagande. Nous les voyons aller par milliers dans les campagnes faire une demi-heure de propagande socialiste au milieu des ouvriers ou des paysans, après avoir travaillé déjà quinze ou seize heures. Nous voyons ces hommes aller dans les bagnes, dans les prisons pour répandre des brochures socialistes […]. La Révolution russe nous a appris à apprécier à sa véritable valeur la discipline socialiste ".

La fascination pour le modèle ascétique de formation du révolutionnaire bolchevique alimente donc en profondeur l'espoir d'un parti régénéré par une rigueur nouvelle, " loyalement " acceptée par des militants rendus à eux-mêmes par l'exercice continu du sacerdoce propagandiste. Rappoport, en effet, poursuit :

> " La IIe Internationale a fait faillite pendant la guerre. Pourquoi ? Parce qu'elle comportait des éléments faibles, qui sont aujourd'hui précisément nos adversaires, et qui l'ont fait tomber en décomposition […]. Que dit la première condition ? Que dans notre propagande et dans notre action parlementaire, nous devons être surtout des communistes, agir en communistes. Ce qui a paralysé la IIe Internationale, c'est qu'on n'y a pas parlé assez de socialisme. On parlait de réformes, d'élections, on faisait des électeurs, mais on ne formait pas des socialistes. […] Croyez-vous qu'on peut faire une révolution sans préparer les esprits ? Croyez-vous qu'on prépare les esprits à la révolution si, comme Sembat, on vient vous rappeler à chaque instant que la révolution est en péril parce qu'il y a des

mitrailleuses qui sont dangereuses pour les révolutionnaires ? Camarades, elles sont dangereuses quand elles sont aux mains des capitalistes, mais elles deviennent bienfaisantes quand elles passent aux mains des révolutionnaires ".

De fait, tous les partisans déterminés de l'adhésion ont fait leur ce discours d'ascétisme et d'audace révolutionnaires qui imprègne les représentations de la Révolution russe et du bolchevisme : Frossard, par exemple, réclame des militants un " effort de transformation totale " dans " l'époque de guerre sociale " où le socialisme est plongé : " si je voulais exprimer toute ma pensée, je dirais que la situation est révolutionnaire, mais que les hommes ne le sont pas ! ". Au plus fort du drame, alors que viennent d'être lus la lettre de Loriot et Souvarine puis le brutal télégramme de Zinoviev, Clara Zetkin, qui fait une dramatique apparition, parle encore ce langage :

" Les prolétaires russes supportent le martyre, non pas apathiquement comme on vous le raconte – ce sont des légendes – mais d'une manière voulue. C'est une volonté arrêtée, révolutionnaire, qui est tout à fait internationale : la foi dans la solidarité de tous les exploités du monde, la foi dans la révolution mondiale, chez le peuple russe, est une nouvelle religion ".

Pourtant, peu nombreux sont les militants qui n'assaisonnent leur adhésion de réserves formelles ou allouent aux termes qu'ils emploient des sens solides et cohérents. Aussi les litiges soulevés à Tours ne se résolvent-ils entre les tièdes et les farouches partisans de l'adhésion qu'au prix d'imprécisions de langage qui devaient ensuite hâter l'effritement du nouveau parti. Le terme de discipline, qui engage à sa suite les questions des épurations et de la formation révolutionnaire des militants, en est lourdement chargé.

La discipline nouvelle que réclament les partisans de la IIIe Internationale, comme un prolongement naturel de la guerre, est à leurs yeux le complément nécessaire de la révolution des esprits et des pratiques de propagande du Parti ; elle est mise au service de l'authenticité révolutionnaire du Parti, au nom de la préparation des militants au surgissement révolutionnaire :

" La discipline nouvelle que réclament les partisans de la IIIe Internationale, comme un prolongement naturel de la guerre, est à leurs yeux le complément nécessaire de la révolution des esprits et des pratiques de propagande du Parti. "

" Nous pensons que l'heure est proche où le capitaliste ne pouvant plus nourrir son esclave, les bataillons de fer du prolétariat se lèveront. Nous voulons qu'à ce moment-là, il existe un parti communiste. On nous fait dire que nous sommes des émeutiers et des insurrectionnels. Non ! Nous ne ferons pas la Révolution sur je ne sais quel ordre venu de Moscou, ou par suite de je ne sais quelle décision prise par un Comité. C'est lorsque les masses révoltées se mettront en mouvement que nous voulons qu'il y ait une phalange de communistes pleins de bonne volonté, unis entre eux et animés d'une confiance réciproque qui prennent la direction du mouvement ".

La préparation aux événements révolutionnaires est alors la ligne officielle de l'Internationale Communiste : c'est sur ce principe, qui réveille au sein de la SFIO le débat autour du caractère blanquiste du Parti bolchevik, qu'elle entend largement rassembler les forces qui lui sont favorables. Parmi les militants français, cette injonction à la préparation adopte pourtant des accents presque enfantins, dans l'imprécision et la simplicité de son interprétation, même parmi les partisans d'une régénération ascétique du militant communiste. Ainsi Edmond Basilaire soutient-il qu'" il faut que nous ayons un plan précis à la fois d'action et de réalisation, et nous ne devons pas le garder jalousement dans notre poche pour le sortir au moment de la révolution ". Conception mécanique et bien fragile pour asseoir un projet de régénération révolutionnaire d'un parti qui doit abandonner son nom pour mieux souligner sa vocation nouvelle :

" Il faut que nous changions le titre du Parti et que nous nous appelions communistes […]. Nous voulons donner l'impression très nette qu'il y a quelque chose de changé dans notre tactique parce

qu'il y a quelque chose de changé dans les situations. […] Un communiste ne doit pas avoir une certaine attitude quand il est député et une autre quand il ne l'est pas. Il n'y a qu'une attitude possible, et c'est l'attitude communiste ".

Aussi le communiste se conçoit-il nécessairement comme un socialiste plus parfait, dévoué à tout moment, jour et nuit dirait Lénine, à l'activité révolutionnaire, qui doit emplir tout son être et habiter tous ses actes. Il aspire à devenir cet être unidimensionnel au sein duquel la pluralité des rôles sociaux est réduite à son existence de communiste : " N'est-ce pas le devoir de tous les militants, de tous les socialistes, affirme Ferdinand Faure, secrétaire et délégué de la Fédération de la Loire, de faire, à tout moment et en toutes circonstances, de la propagande […] ? Ont-ils le droit d'oublier qu'ils sont socialistes ? " [111].

Régénération et tradition révolutionnaire

Pour les chefs socialistes déterminés malgré leurs divergences à demeurer au sein de la " vieille maison ", Tours impose un effort doctrinal dont les futurs communistes ont pu faire l'économie, persuadés de l'imminente régénération révolutionnaire du socialisme qu'ils ont entamée. Paul Faure, Léon Blum, Jean Lebas formulent ainsi les principes d'un réformisme révolutionnaire qui inspira longtemps la pratique de la SFIO. À la faveur de la sécession communiste qui menaçait d'y mettre un brusque terme, cette évolution théorique, entamée à la fin du XIXe siècle sous l'effet de la " parlementarisation " d'une partie des élites du Parti, trouva dans le rejet de l'illusion d'une régénération miraculeuse du socialisme traditionnel et dans la critique nécessaire et rigoureuse des " erreurs " de la nouvelle doctrine communiste un terreau aussi riche qu'inattendu.

" Le communiste se conçoit nécessairement comme un socialiste plus parfait, dévoué à tout moment, jour et nuit dirait Lénine, à l'activité révolutionnaire, qui doit emplir tout son être et habiter tous ses actes. "

La France ne connaît pas de situation révolutionnaire : telle est la divergence fondamentale que ces socialistes entretiennent à l'égard des futurs communistes, qui les immunisent contre l'espoir d'un changement radical et instantané des pratiques et des doctrines du Parti. Marcel Sembat, qui le premier prend la parole à l'issue de la revue des fédérations, tranche la question d'une façon à la fois abrupte et habile : " Ce n'est pas la première fois qu'on prépare la révolution dans le Parti " [112]. Son discours, bâti sur cette conviction qui constitue le prolongement naturel de son activisme maçonnique à la faveur duquel il avait affirmé dès avant la guerre un souci de réformisme socialiste inspiré des Lumières[113], suscite la réaction passionnée de Paul Vaillant-Couturier, qui affirme le caractère historiquement dépassé du socialisme réformiste :

" Cette joute apéritive indique à l'historien le nœud de la querelle, entre un réalisme réformiste et pragmatique qui se défie de toute « mystique » révolutionnaire, et une logique révolutionnaire systématique qui méprise l'opportunisme révélé par la guerre. "

" Je crois qu'il y a une erreur dans votre esprit lorsque vous croyez que c'est uniquement à une vague d'enthousiasme, à je ne sais quelle mystique que nous nous livrons. Il s'agit actuellement de solutions politiques qui ont déjà reçu leur application en Russie, et qui, sans doute, recevront pour leur application en France certaines modifications que reconnaissent eux-mêmes nécessaires nos camarades russes […]. Entre 1914 et aujourd'hui, entre la conception parfaitement logique, parfaitement admissible de Jaurès en 1914 et la conception de Moscou d'aujourd'hui, il y a eu la guerre, il y a eu le socialisme de guerre ! ".

Cette joute apéritive indique à l'historien le nœud de la querelle, entre un réalisme réformiste et pragmatique qui se défie de toute " mystique " révolutionnaire, et une logique révolutionnaire systématique qui méprise l'opportunisme révélé par la guerre. Jean Lebas la rejoue quand dans son discours du 29 décembre il se prononce en faveur d'un réformisme socialiste assuré et conséquent :

> “ Si nous présentons un projet pour nationaliser les mines de potasse, les gisements de pétrole, les services publics, ce n'est pas pour le plaisir de montrer à la bourgeoisie que nous sommes capables de réalisations ; c'est surtout pour faire une excellente besogne de propagande dans le pays et montrer à la classe ouvrière française que la bourgeoisie, même républicaine – aujourd'hui qu'elle est au bord du gouffre – reste aveugle et ne sait que s'en remettre pour l'exploitation de richesses nationales à des intérêts privés, au lieu de les confier aux représentants qualifiés des intérêts généraux, et que seul le Parti socialiste, interprète non seulement des intérêts de la classe ouvrière mais encore des intérêts de la nation, apporte la véritable solution. Voilà comment nous sommes des réformistes impénitents. Nous avons toujours bien soin d'ajouter que le prolétariat ne se libérera du capitalisme que par son organisation, son intelligence, lorsqu'il sera parvenu à mettre la main sur le pouvoir. Vous vous contentez de dire dans votre propagande – c'est le reproche que je vous fais – que le prolétariat, maître du pouvoir, commence une vie nouvelle ; mais cette vie nouvelle, vous ne la définissez pas, vous n'essayez même pas de la faire comprendre aux masses [*Exclamations*] ” [114].

Le souci de la “ condition physique et morale des travailleurs ” est dès lors plus qu'une injonction morale inhérente au socialisme, mais bien un programme de gouvernement détaché de l'imminence révolutionnaire fauteuse de troubles dans le Parti.

Il est un point cependant sur lequel reconstructeurs comme résistants s'accordent au-delà de leurs divergences : le refus “ d'épurer automatiquement et périodiquement ses rangs d'éléments dont il serait extrêmement difficile d'établir s'ils sont ou non “petits-bourgeois”, la qualité de petit-bourgeois n'ayant pas été jusqu'ici définie ”[115]. Ce refus est la réponse signifiée au remplacement des cadres du Parti par des “ communistes éprouvés ” ainsi que le réclame la seconde condition de Moscou. C'est Paul Faure qui, dans un brillant discours, s'applique à démonter avec une mordante ironie ce qu'il conçoit comme une dangereuse utopie, arbitraire dans sa méthode et illusoire dans sa visée :

> “ De Moscou, on vous demande de remplacer, dans tous les organismes du parti, ceux que vous allez chasser, par des communistes éprouvés. Je me souviens d'un mot charmant d'Alessandri qui parlait pourtant d'un parti plein de communistes éprouvés, le Parti Italien. Alessandri disait : “Nous allons être obligés de placer dans les Municipalités, les Coopératives, les Syndicats, à la Chambre, partout, des communistes éprouvés. Si Lénine veut exiger cela du parti italien, il faut qu'il nous fabrique des communistes en série” [*Rires*]. Et vous, comment allez vous faire ? Où sont-ils vos communistes éprouvés ? ”.

Comme chez Sembat, le doute systématique au tamis duquel Faure fait passer les conditions de Moscou s'appuie sur une conception de la Révolution qui n'est pas mécanique et spontanéiste : “ Ainsi donc, la possibilité d'une révolution ne surgirait pas des conditions économiques et historiques, mais elle dépendrait artificiellement de la fantaisie et de la volonté de certains hommes. C'est là une grande et dangereuse erreur ”[116]. Aussi refuse-t-il de se soumettre au “ supplice de l'Espérance ”[117] qu'impose l'attente d'une révolution que l'extrémisme des formules interdit de simplement préparer.

Léon Blum, à son tour, refuse de croire aux vertus du modèle du révolutionnaire ascétique auquel les partisans de l'adhésion désirent se conformer :

> “ Ce que pense Lénine, c'est que tant que la domination de la classe capitaliste sur la classe ouvrière ne sera pas brisée par la violence, tout effort pour rassembler, éduquer et organiser cette classe ouvrière demeurera vain. […]. Si vous estimez que le but c'est la transformation, que c'est la transformation qui est la révolution, alors tout ce qui, même dans le cadre de la société bourgeoise, peut préparer cette transformation, devient travail révolutionnaire. Si là est la révolution, alors l'effort quotidien de propagande qu'accomplit le militant, c'est la révolution avançant un peu chaque jour […]. Nous pensons que [les masses entraînées par des avant-gardes] man-

queraient peut-être singulièrement de stoïciens révolutionnaires. Nous pensons qu'au premier jour où les difficultés matérielles apparaîtraient, le jour où la viande ou le lait arriveraient avec un peu de retard, vous ne trouveriez peut-être pas chez elles la volonté de sacrifice continu et stoïque qu'exigent, pour triompher jusqu'au bout, les mouvements que vous envisagez ".

De plus il fait preuve de la même défiance que Paul Faure à l'égard du fantasme de l'homogénéité partisane, dont il perçoit avec angoisse l'arbitraire latent :

" Vous, ce n'est plus l'homogénéité en ce sens que vous cherchez, c'est l'uniformité, l'homogénéité absolues. Vous ne voulez dans votre parti que des hommes disposés, non seulement à agir ensemble, mais encore prenant l'engagement de penser ensemble : votre doctrine est fixée une fois pour toutes ! *Ne varietur* ! Qui ne l'accepte pas n'entre pas dans votre parti, qui ne l'accepte plus devra en sortir. […] Dans votre conception d'homogénéité militaire et toujours avec cette arrière-pensée de la mobilisation aussi prompte que possible des forces d'attaque pour la destruction de la société capitaliste, il était indispensable que vous assujettissiez toutes les formations ouvrières quelles qu'elles soient, corporatives ou politiques, à cette même discipline, et c'est indéniablement l'esprit des thèses de Moscou. C'est en fin de compte [le] Comité Exécutif [de la IIIe Internationale] qui aura le droit d'exclure les groupements ou les individus, qui centralisera l'action politique. Il aura, dans chaque pays, un bureau à lui, qui lui sera exclusivement rattaché. Il se réservera le droit de constituer lui-même l'organisation occulte qui vous est imposée. Vous voyez, c'est là une espèce de société secrète, une espèce de vaste carbonarisme [*Rires*], quelque chose qui manifestement est conçu sur le type de ces sociétés secrètes qui, je le reconnais, ont fait en France des révolutions, et dont il ne faut pas médire… [*Interruption : Alors ?*] ".

C'est par cette allusion au carbonarisme que Blum porte le fer sur les traditions socialistes au fil desquels les uns et les autres rattachent leur adhésion nouvelle. Il décèle en effet dans les passions qui secouent le Parti la résurgence d'un blanquisme inavoué : " À cette théorie d'organisation que j'ai analysée, vous ajoutez la tactique des masses, par un souvenir de la vieille doctrine blanquiste, car la filiation est certaine ". Cette tactique, c'est-à-dire la " tactique des masses inconscientes, entraînées à leur insu par des avant-gardes, […] [dans] un coup de surprise en même temps que [dans] un coup de force ", est insurrectionnaliste. Elle est par là dangereuse, en ce que " tout mouvement de prise du pouvoir qui s'appuierait sur l'espèce de passion instinctive, sur la violence moutonnière des masses profondes et inorganiques, reposerait sur un fondement bien fragile et serait exposé à de bien dangereux retours ". L'historien, dans cette affaire, hésite à trancher. Le blanquisme, à tout prendre, est une protubérance du jacobinisme appuyé sur une théorie de la conspiration. Cette filiation fut revendiquée par éclipses par le Parti communiste ; à Tours, c'est Marcel Cachin qui s'en fait le meilleur défenseur.

" Blum décèle en effet dans les passions qui secouent le Parti la résurgence d'un blanquisme inavoué. "

Le sens du discours de Cachin, lui aussi, repose sur une conviction centrale : " Lorsque nous affirmons avec la Révolution russe que le prolétariat doit considérer la nécessité, pour lui urgente, d'en arriver à la préparation pratique de la révolution, j'entends que nous rentrons dans la plus pure tradition socialis-

Une harangue de Marcel Cachin à Tours.

“ Pour Cachin la vertu de l'engagement communiste est de ramener la tradition socialiste à ses origines authentiquement révolutionnaires, dégagée de la boue réformiste dont un quart de siècle de socialisme parlementaire puis gouvernemental l'ont maculée. ”

te de ce pays ”. La vertu de l'engagement communiste est de ramener cette tradition à ses origines authentiquement révolutionnaires, de la rendre à son identité profonde, dégagée de la boue réformiste dont un quart de siècle de socialisme parlementaire puis gouvernemental l'ont maculée. Aucune école socialiste, sinon le jauressisme détesté, n'échappe pour Cachin à cette règle d'or du recours nécessaire et salutaire à la violence révolutionnaire. C'est dans la filiation mythique de la révolution française qu'il s'agit de replacer l'expérience russe, qui la complète et la dépasse en force quand les Français eux-mêmes ont dérogé à leurs traditions révolutionnaires. Aussi l'accusation de blanquisme ne porte-t-elle plus, dès lors que la Révolution délivre la société, au prix d'une “ économie de violence ” (C. Rappoport), de sa bourgeoisie prédatrice et parasitaire, qu'elle réalise l'inavouable désir qui selon Cachin est tapi au cœur du socialisme :

> “ Sans émettre la prétention d'avoir fait, en quelques brèves semaines, une étude approfondie et décisive, nous avons cependant observé attentivement la Russie socialiste telle qu'elle est présentement. Nous avons vu vivre la grande nation. La Russie est en proie à la détresse, nous ne l'avons pas caché ; mais la foi, l'enthousiasme, l'espérance en l'avenir y restent admirables et poignants [*Applaudissements*]. Et nous avons assisté à un spectacle qui devait nous émouvoir jusque dans nos fibres les plus intimes de socialistes chevronnés. C'est celui d'un grand pays, du plus grand de l'Europe, radicalement débarrassé de toute bourgeoisie, de tout capitalisme, dirigé uniquement par les représentants de la classe ouvrière et de la classe paysanne. Ce fait-là, camarades, le premier dans l'histoire du monde, je vous demande à tous de faire effort pour le réaliser et pour en percevoir toutes les conséquences ” [118].

Aussi est-ce à l'aide de cette puissante image que Cachin emporte sur son passage les convictions rationnelles pour rallier les socialistes hésitants à la régénération du parti, rendu à sa vocation révolutionnaire par l'abandon des manières petites-bourgeoises et de la civilité parlementaire.

Régénération, violence et civilité

L'abandon de la civilité socialiste est au cœur des débats de Tours. Il recouvre en effet des enjeux essentiels que l'historiographie a négligé, alors qu'ils permettent de comprendre les raisons et le sens de la scission.

Cet abandon, aux yeux des bolcheviks, est une condition nécessaire à la création d'un parti communiste. Il occupe en effet plusieurs fonctions dans ce processus. Le rendre irréversible, tout d'abord, par la lente détérioration des anciennes solidarités partisanes et par l'isolement du Parti qui s'en suit. Contraindre ensuite chaque militant à se faire violence pour briser ces liens “ contraires à l'intérêt du Parti ” et le mettre ainsi plus étroitement dans sa dépendance. Les pratiques traditionnelles de la délibération doivent ainsi s'effacer devant l'usage de ce qui ne s'appelle pas encore autocritique, mais qui se dénomme déjà reconnaissance des erreurs et aveu des fautes. Partout où les bolcheviks soutiennent la création d'un parti communiste, ils vantent les vertus de ce style de parole nouveau, qui permettait de se débarrasser des compromissions du socialisme démocratique dans lequel l'idéal révolutionnaire s'était abîmé. La méthode est habile, car elle redouble les effets de la compétition politique traditionnelle. L'affrontement en effet, est un mode parmi d'autres de la pratique politique démocratique, qui bien que réglée en général sur le recours à la délibération raisonnée, peut produire des ressentiments et des haines irrémissibles. Aussi le style de parole bolchevique peut-il apparaître comme un procédé normal au regard de tensions poli-

“ Partout où les bolcheviks soutiennent la création d'un parti communiste, ils vantent les vertus de ce style de parole nouveau, qui permettait de se débarrasser des compromissions du socialisme démocratique. ”

tiques exceptionnelles, telles qu'en connaissent les partis socialistes à l'issue de la guerre, dont les équilibres plus ou moins fragiles ont été rompus par la Première Guerre mondiale. Dans l'esprit de la plupart des socialistes qui s'en font alors les défenseurs, il s'agit d'une sorte de moindre mal, qui permet de vider les différends par une méthode prompte et efficace sans peine lovée dans l'espoir d'une renaissance, d'une régénération du Parti abandonné à ses dissensions. La force de ce style politique nouveau, qui semble plus approprié à un ouvriérisme renaissant, esthétisé par la violence d'une guerre industrielle, c'est qu'il est investi à la faveur des circonstances d'une universalité dont il était à ses origines absolument dépourvu. De cette soudaine faveur, la guerre seule n'est pas responsable, bien qu'elle soit un signe bien visible de la " brutalisation " des pratiques politiques dont George L. Mosse s'est fait l'historien[119]. Ce style nouveau, il est vrai, fascine par sa force quelques individualités, tel un Sadoul. En réalité, à la veille du Congrès de Tours, nombreux sont ceux qui l'acceptent sans en imaginer bien souvent la violence et la radicalité, puisqu'ils n'en ont pas souffert : ils en conçoivent résignés la nécessité, comme le clystère d'une purge nécessaire. Mais ils ne sont pas disposés sans doute à s'y soumettre plus qu'il n'en faut pour rompre avec la droite honnie puis reconstruire un confortable entre-soi socialiste-communiste. C'est en cela que l'effort de régénération dont la plupart des socialistes de gauche et de centre-gauche ralliés à la IIIe Internationale est profondément illusoire, puisqu'il repose sur une absolue méconnaissance du bolchevisme ; c'est pourtant en son nom que les socialistes de gauche y recourent pour accoucher du nouveau parti, ainsi que s'en vante le manifeste final, voté par les membres du nouveau Parti après le départ des résistants : " S'il restaure parmi nous les conceptions traditionnelles de Marx et d'Engels, les doctrines jadis consacrées et trop souvent désertées dans la pratique, il adapte en même temps aux nécessités des temps nouveaux, aux obligations impérieuses que nous assigne la crise révolutionnaire mondiale, les méthodes de préparation et d'action qui doivent désormais prévaloir. […] Dans cette séparation d'avec des éléments anciens, nous regardons avec joie la puissance saine et majestueuse de notre grand Parti ".

" La ferveur des partisans de ce style nouveau est à la mesure de la résistance farouche que les reconstructeurs comme les résistants opposent à ce qu'ils estiment être une insulte au style de vie socialiste. "

La ferveur des partisans de ce style nouveau est à la mesure de la résistance farouche que les reconstructeurs comme les résistants opposent à ce qu'ils estiment être une insulte au style de vie socialiste. La controverse est vaste, irrigue tous les discours puisqu'elle engage à sa suite la question des exclusions dont Longuet est la principale cible, et la question de la représentation proportionnelle (RP), institution identitaire du Parti socialiste. André Bricau, délégué de la fédération socialiste des Deux-Sèvres ralliée à la IIIe Internationale, éclaire par son intervention le lien intime qui unit tous ces thèmes :

> " […] Si la Fédération a voté la motion Cachin-Frossard, c'est parce qu'elle y voit la révolution. Il faut être sincère et franc avec ses amis. La meilleure marque d'amitié, c'est de se dire entre soi ce que l'on pense. […]. Nous supplions le Congrès de faire attention aux quelques points que voici. D'abord, la RP […]. Dans nos sections, nous pouvons discuter avec tout l'acharnement possible, mais nous devons faire l'union à l'extérieur. Nous voudrions que l'on fît la même chose pour la RP, c'est-à-dire qu'on le fasse non dans l'espace, mais dans le temps. Nous admettons la RP dans notre Fédération, mais du jour où nous entrons dans l'action même de la révolution, il n'y a plus de RP mais une direction unique. Je suis également mandaté par mes camarades pour parler de la discussion entre nous. Nous regrettons beaucoup de voir, aussi bien d'un côté que de l'autre du Parti, dépenser notre temps à trop de verbiage entre les têtes de colonnes du Parti et entre les têtes de colonne de *L'Humanité*. Nous voudrions surtout que l'on évitât à l'avenir les questions de personnes et de prodiguer les injures. Le terme de socialiste n'a jamais exclu la politesse. Nous pensons que dans nos actes publics, dans nos journaux, dans nos réunions, nous pourrions éviter des froissements entre militants ".

Paul Laguesse, délégué pour la IIIe Internationale par la fédération de la Seine-et-Marne, ne dit pas autre chose, de façon plus succincte : " nous admettons qu'au sein des groupes des discussions puissent avoir lieu entre nous, d'une façon loyale et honnête […]. Au sein des groupes, discussion en toute franchise ; mais pour l'action en dehors des groupes, pour l'action en réunion publique, marchons côte à côte […]. Pas de discussion à coups de fusil ". Ces réserves à nouveau trahissent la porosité de la fracture qui s'est manifestée dans le Parti loin vers sa droite. Les personnalités de la nouvelle minorité socialiste, au-delà des courants qu'elles représentent et des traditions qu'elles incarnent, s'accordent pour refuser à cette violence ouverte et prétendument loyale tout droit de cité dans le Parti. Malgré sa ferme admiration pour la Révolution que rien ne peut décidément abattre, Jean Longuet est particulièrement sensible à cette thématique, puisque les bolcheviks en ont fait à son corps défendant le symbole de tout ce qu'ils prétendent rejeter. Dans une belle formule, il ramasse toute la difficulté de sa position, dans laquelle ses partisans se perdent à sa suite :

> " Notre camarade Cachin n'avait pas besoin de mettre tant d'ardeur pour défendre les actes de violence des révolutionnaires russes. Nous ne leur reprochons pas les actes de violence contre la bourgeoisie, nous leur reprochons seulement leurs actes de violence contre la conscience socialiste ".

" Paul Faure et Léon Blum, profondément attachés à ce qu'il convient d'appeler la démocratie de parti, décèlent dans cet ersatz bolchevique de la sympathie socialiste une menace sur les institutions traditionnelles qui en fondent le vertueux fonctionnement. "

Cette conscience, à sa droite, anime les féroces répliques de Paul Faure et les élaborations théoriques de Blum ; les deux hommes, profondément attachés à ce qu'il convient d'appeler la démocratie de parti, décèlent dans cet ersatz bolchevique de la sympathie socialiste une menace fondamentale sur les institutions traditionnelles qui en fondent le vertueux fonctionnement. Dans l'esprit d'un Paul Faure, cette démo-

cratie de parti, appuyée sur la RP, est la réponse à l'insociabilité que secrète naturellement l'activité politique et partisane :

> " J'ai connu, il n'y a pas très longtemps, l'époque des querelles de tendances très violentes entre hervéistes, blanquistes, jauressistes, guesdistes. On se disait des choses dures dans les congrès et dans la presse. Mais la pratique de la représentation proportionnelle assurait le droit à tous de se faire entendre dans tous les organismes du Parti ".

Aussi faut-il la préserver de la critique qui lui est adressée sur sa gauche, et conserver ce principe de représentation des minorités qui garantissait le fonctionnement harmonieux de la controverse au sein du Parti. Pour les leaders de la minorité demeurée à la " vieille maison ", il ne s'agit nullement d'un affrontement entre la facilité réformiste et la rigueur révolutionnaire. Chez Paul Faure, la RP est un correctif nécessaire à la faillibilité de la nature humaine : elle règle les conflits qui naissent spontanément de l'activité politique. Pour Léon Blum, la RP demeure la marque de la fidélité du socialisme parlementaire à son réformisme révolutionnaire : elle favorise une discipline volontaire et vertueuse, nécessaire à la réalisation des réformes socialistes, grâce à l'assurance qu'elle offre au militant d'être entendu. Pour les deux hommes, la discipline est encore une autodiscipline, une contrainte que le socialiste s'impose en toute liberté.

Ce prudent attachement a été éreinté par les patients efforts pédagogiques que les chefs de la majorité ralliée à la IIIe Internationale ont déployés pour démontrer les vertus de la rupture salvatrice avec l'ancien. Marcel Cachin, après l'abstention puis le départ des partisans de Léon Blum, revient longuement devant les membres du nouveau Parti encore vagissant :

> " Je sais quels sont les procédés de violente polémique des révolutionnaires de Russie. Ils ne les emploient pas spécialement contre nous, ils les emploient contre eux-mêmes ; ils les ont employés contre

eux-mêmes traditionnellement, si j'ose dire. Il serait très aisé de trouver dans les journaux des outrages du même genre, peut-être pis encore, contre ceux qui jouent le rôle le plus éminent dans la révolution présente. J'avoue qu'à notre premier contact et à la première lecture de leur littérature, certaines expressions me choquaient aussi. Et j'avoue qu'à l'heure actuelle – vous en penserez ce que vous voudrez – à l'habitude de cette lecture j'ai pris celle de ne pas m'attacher à quelques expressions brutales, à quelques violences verbales. J'ai pris cette habitude parce que je sais que si ces hommes ont employé contre un grand nombre de socialistes des violences souvent injustes, ils ne l'ont fait que pour assurer un recrutement de plus en plus rigoureux, vigoureux, énergique, pour la bataille et pour l'action. Ce n'était pas seulement pour le plaisir d'outrager ou de violenter, vous le savez. Vous savez comment ils ont sélectionné leur parti, comment ils l'ont composé, de quelle façon brutale, ils ont en effet chassé un certain nombre de ceux sur lesquels ils ne croyaient pas pouvoir compter d'une façon absolue pour leur action. Mais vous avez vu aussi qu'au terme de l'histoire de ce parti ils ont accompli – confessez-le – le plus grand geste de l'histoire moderne ".

Dans le feu des débats, à la veille de la rupture définitive, il s'était fait l'avocat de l'ascétisme révolutionnaire que doit s'imposer le militant socialiste déterminé à se soumettre de lui-même à la discipline bolchevique :

" On nous demande de faire un parti solidement organisé, totalement centralisé, vigoureusement dirigé. C'est une innovation, cela je le confesse. Cependant, j'ai connu sous l'ancien Parti ouvrier français dans lequel un comité directeur avait déjà une puissance beaucoup plus grande que celle des organismes qui depuis se sont succédés à la tête du Parti unifié. On nous demande de revenir à cette forme d'organisation centralisée. C'est une nécessité à l'heure où des événements intérieurs graves peuvent solliciter l'action de la classe ouvrière française. […] Le Parti russe a su, au cours de sa longue et tragique histoire, se forger une discipline qui lui a assuré la victoire, il y a trois ans, c'est encore sa méthode ferme et énergique, rigoureuse et vigoureuse à laquelle se soumettent ses militants les plus obscurs comme les plus éminents, qui lui garantit sa puissance actuelle. Il sait utiliser les valeurs. Il peut disposer de tous ses membres pour leur commander les besognes les plus périlleuses, et nul ne peut ni ne veut se soustraire aux obligations qu'il a librement consenties. Dans cette période de guerre civile et de guerre étrangère qui lui sont imposées depuis trois années, le nombre de victimes bénévoles du Parti bolcheviste est extrêmement élevé. Ils sont habitués à sacrifier pour répondre à l'appel de l'organisation, non seulement leurs habitudes, leurs intérêts, leurs familles mêmes, mais leur vie elle-même lorsque les circonstances l'exigent ".

Dans cet assaut contre les vieilleries socialistes, Paul Vaillant-Couturier redouble de férocité contre le centrisme et l'opportunisme socialistes :

" L'esprit du juste milieu est quelque chose d'autant plus séduisant que la longue éducation que la bourgeoisie nous a donnée nous prépare aux solutions commodes qui ménagent ceux-ci et qui ménagent ceux-là. Mais […] il y a des moments où il devient impossible de ne pas se déclarer pour une chose ou pour l'autre ".

Cette rigueur nouvelle contre l'esprit petit-bourgeois dont Longuet serait l'insupportable incarnation est alliée à nouveau à une conception doloriste de la révolution :

" Il faut se mettre en face des pires réalités. Il faut que nous nous disions qu'une révolution, comme celle qu'il s'agit de faire, entraînera des sacrifices très lourds. On vous parle de révolution magique qui changera le monde du jour au lendemain. Pas du tout, il ne s'agit pas de changer le monde du jour au lendemain, ni de croire que la révolution est notre but unique. Il s'agit de tout autre chose. Il s'agit de faire de la transformation sociale, besogne énorme, le but vers lequel nous tendons. Mais nous savons aussi que ce qui a toujours

été dans notre doctrine de tout temps, c'est l'urgence de la conquête du pouvoir […]. Cette révolution sera un enfantement douloureux. Ce sera pour chacun de vous, à l'intérieur du Parti, un travail non seulement de démolition, mais un travail de construction opéré dans le même temps. Il va falloir vous atteler cette fois-ci, sérieusement, non seulement à la propagande quotidienne nécessaire à notre Parti, mais aussi à l'étude des problèmes du lendemain de la révolution [*Voix à droite : Ah ! Ah ! – interruptions*] " [120].

Ainsi, en fait de charte et de programme, ce parti en couches se dote d'un projet grandiose et nuageux, qui croit épouser une lame de fond révolutionnaire qui pourtant s'est déjà brisée en août 1920 sur la résistance polonaise, avant de venir mourir au pied de l'impossible révolution allemande en mars 1921. Construction et démolition : dans ce diptyque aporétique de la révolution sur commande, le nouveau Parti redécouvre les impasses du verbe révolutionnaire. Le premier communisme français échoua d'en sortir.

Le temps de la construction : enfance, jeunesse et homme nouveau communiste

La substitution du culte de la jeunesse au respect de la justice, l'aspiration à une sécession ouvrière[121] et à un radical isolement de l'entre-soi populaire, l'apparition au sortir de la guerre de la figure de l'adolescent militarisé, l'exaltation du sacrifice et l'ascétisme révolutionnaire imité du bolchevisme enfin, contribuent ensemble à façonner en ce début des années 1920 la conception communiste de l'enfance et de l'adolescence. Cette dévotion nouvelle à la jeunesse est, dès les premières heures du communisme français, une forme essentielle du mythe de l'homme nouveau. Sa naissance, sa systématisation puis sa concrétion en institutions nouvelles, issues de scissions d'anciennes structures socialistes, comme les Jeunesses communistes ou construites à partir d'anciens modèles, comme les écoles de Pupilles communistes, constituent un héritage fort du premier communisme français. Cet héritage, sous réserve d'une enquête plus approfondie, ne connut pas à notre sens de changements fondamentaux au moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, sinon dans le fait qu'il fut approfondi, consolidé et étendu dans ses ramifications sociétales par le PCF. Il est habité en profondeur par un projet de régénération révolutionnaire de l'homme, qui se joue tout à fait de la théorie marxiste selon laquelle la transformation de la société précèderait la révolution de la nature humaine. Ce projet est la conséquence naturelle du sentiment de vivre une époque révolutionnaire, et l'auxiliaire mythique de la tactique politique de prédation communiste du social au service de la création d'un vaste parti-société, d'une contre-société. L'intuition simple selon laquelle la jeunesse est une argile douce aisément pétrissable est caractéristique des projets de régénération révolutionnaire tels que déjà la Révolution française les révèle : " la tâche de régénérer des hommes d'âge mûr, faits comme le dit Dulaure, d'une "substance durcie" et tout ankylosés d'habitudes, sera d'abord une tâche négative. Chaque révolutionnaire en a du reste expérimenté sur lui-même la nécessité "[122]. Aussi est-elle présente chez Lénine comme chez de nombreux communistes français amenés au Parti par le congrès de Tours. C'est donc une rencontre, plus qu'une greffe, qui préside à la sédimentation de ce projet, visée téléologique de la stratégie communautaire communiste.

" La dévotion nouvelle à la jeunesse est, dès les premières heures du communisme français, une forme essentielle du mythe de l'homme nouveau. "

Le jeune bâtisseur communiste

La guerre de 1914 fut pour le léninisme une seconde naissance. Bâti autour de la figure du révolutionnaire professionnel, le léninisme trouvait dans la militarisation massive de l'adolescence engendrée par la guerre l'annonce de l'avènement d'une génération nouvelle, animée d'une haine inédite et enfermée par le verbe léniniste dans la dialectique sommairement marxiste de l'engendrement de

“ Avec Octobre, le léninisme redécouvre le langage de l’avenir, qu’il avait banni pendant qu’il préparait la révolution. ”

la destruction et de la construction. La Révolution d’Octobre, à son tour, anime au cœur du léninisme désormais au pouvoir une nouvelle préoccupation : elle réclame des bolcheviks qu’ils soient capables, sur les ruines de la société dont ils prolongent indéfiniment la destruction, de bâtir un monde nouveau, un pouvoir ouvrier puissant qui usinerait dans ses fourneaux géants une génération nouvelle de bâtisseurs jeunes et robustes :

> “ Les nouvelles forces appelées à gouverner l’Etat, à accomplir les tâches de la dictature du prolétariat, montent rapidement : c’est la jeunesse ouvrière et paysanne qui s’instruit avec le plus de sincérité, le plus d’ardeur, le plus d’abnégation, qui s’assimile les impressions d’un nouvel ordre social, brise la coquille des vieux préjugés capitalistes et démocratiques bourgeois, forge des communistes plus fermes encore que ceux de la génération précédente ”[123].

Avec Octobre, le léninisme redécouvre le langage de l’avenir, qu’il avait banni pendant qu’il préparait la révolution. L’ascétisme révolutionnaire est par définition défiance de l’utopie, haine précise, acharnement détaillé contre le capitalisme pièce à pièce démonté[124] : rien ne doit détourner les forces révolutionnaires de la destruction de l’ancien monde. Aussi le rêve est-il chez Lénine contre-révolutionnaire, quand il anime la génération confrontée à l’écrasante tâche de destruction qui doit faire table rase du passé :

> “ Les anciens socialistes s’imaginaient qu’on pourrait bâtir le socialisme avec des hommes tout à fait bons, tout à fait purs, merveilleusement instruits, et que grâce à eux ils construiraient le socialisme. Nous nous sommes toujours moqués de ces idées, n’y voyant qu’une comédie pour guignol, un socialisme à l’eau de rose pour demoiselles de pensionnat, et non une politique sérieuse. Nous voulons bâtir le socialisme avec les hommes que le capitalisme a éduqués, qu’il a corrompus et débauchés, mais qu’il a aussi endurcis dans la lutte […]. Nous voulons bâtir le socialisme tout de suite, dès maintenant, avec les matériaux que le capitalisme nous a laissés du jour au lendemain, et non pas avec des hommes qu’on formerait dans des couveuses, s’il est permis de s’amuser de cette fable. Nous avons des spécialistes bourgeois et rien d’autre. Nous n’avons pas d’autres briques, rien pour construire. Le socialisme doit triompher et nous devons, nous socialistes et communistes, montrer dans les faits que nous sommes capables de bâtir la société socialiste avec ces briques, avec ces matériaux, avec des prolétaires qui n’ont bénéficié de la culture que dans une mesure infime, et avec des spécialistes bourgeois. Si vous ne bâtissez pas la société communiste avec ces matériaux, vous n’êtes que des bavards et des phraseurs […]. C’est ainsi que le problème se pose. Problème contradictoire comme l’est le capitalisme, problème extrêmement difficile, mais que l’on peut résoudre. Non parce que nous aurons formé d’ici vingt ans des techniciens communistes tout neufs : une première génération communiste sans taches ni reproches ; je vous demande pardon, mais c’est maintenant qu’il faut tout régler, non dans vingt ans, mais dans deux mois, afin de lutter contre la bourgeoisie, contre la science et la technique du monde entier. Nous devons vaincre ”[125].

Ramené par le réel à la nécessité de la destruction, le révolutionnaire s’en éloigne pourtant par l’épreuve inouïe que l’Histoire inflige au bolchevisme, sommé d’accoucher d’un monde nouveau. Aussi Lénine réclame-t-il parfois la création de cette génération dont il répudie ailleurs l’idée même. Cet enfantement, qui est en quelque sorte une sortie du temps révolutionnaire et l’espoir de son achèvement par l’accomplissement du temple communiste, est le fruit de la formidable dilatation de sens que le bolchevisme opère des notions de jeunesse, de pédagogie et de travail. Elles sont tenues ensemble par la conception essentielle au bolchevisme que constitue la militarisation de l’enthousiasme, technique fondamentale de l’exercice du pouvoir en Russie à laquelle la guerre a insufflé comme une universalité.

La jeunesse présente aux yeux de Lénine un double avantage : elle jouit du privilège de l’âge qui la prémunit contre la corruption

“ La jeunesse présente aux yeux de Lénine un double avantage : elle jouit du privilège de l'âge qui la prémunit contre la corruption bourgeoise qui ronge irrémédiablement les hommes plus mûrs ; elle est sensible au spectacle du socialisme triomphant qui constitue la preuve irréfutable de l'agonie du capitalisme. ”

bourgeoise qui ronge irrémédiablement les hommes plus mûrs ; elle est sensible au spectacle du socialisme triomphant qui constitue la preuve irréfutable de l'agonie du capitalisme. Aussi la doctrine de Lénine en matière de formation révolutionnaire repose-t-elle sur “ un sensualisme qui […] tend à considérer les hommes comme des êtres avant tout sensitifs et impressionnables […]. C'est au spectacle de l'irrésistible révolution que l'homme cède ”. En vertu de ce sensualisme, l'école nécessaire pour former les jeunes forces russes prend de fait “ un sens extraordinairement dilaté ” : “ elle se confond avec la révolution elle-même […]. On lui confie la mission d'imaginer un système de croyances capable de faire vivre et tenir ensemble les individus […], en lui donnant si possible une séduction et une force comparables à celles de la religion, dont elle veut secouer le joug ”[126]. L'école des jeunes communistes, c'est l'école de toute la vie, seule capable de provoquer une révolution de toute la vie :

> “ L'Union de la jeunesse communiste doit être un groupe de choc qui, dans tous les domaines, apporte son aide, fait preuve d'initiative, d'esprit d'entreprise. Elle doit être telle que n'importe quel ouvrier pense y voir des hommes dont la doctrine ne lui est peut-être pas très compréhensible et à laquelle il ne croira peut-être pas tout de suite, mais dont le travail vivant et l'activité lui prouvent que ce sont effectivement ceux-là qui montrent la bonne voie. Si l'union de la jeunesse communiste ne sait pas organiser ainsi tous les domaines, c'est qu'elle s'égare dans les vieux sentiers bourgeois ”.

La jeunesse conquise par le spectacle du socialisme naissant doit à son tour convertir les âmes les plus incrédules au miracle du travail socialiste : telle est la fonction attribuée par Lénine à tous les “ groupes de choc ” et les “ avant-gardes ” qui constituent l'étoffe du parti :

> “ Il faut que l'union de la jeunesse communiste éduque tout le monde, dès le plus jeune âge, dans l'esprit du travail conscient et discipliné […]. Ce n'est qu'en considérant chacun de nos actes du point de vue du succès de l'édification [communiste], ce n'est qu'en nous demandant si nous avons tout fait pour être des travailleurs unis et conscients, que l'union de la jeunesse communiste saura unir le demi-million de ses membres en une seule armée du travail et gagner l'estime générale ”.

Cet accouchement révolutionnaire d'une jeunesse communiste nouvelle n'abandonne pas la rhétorique de l'effort ascétique de conformation de soi à l'idéal révolutionnaire dont elle est finalement l'ultime incarnation. Le système de la fabrique, qui reçoit de Lénine la tâche de façonner par le travail cette jeunesse communiste ouvrière nouvelle, ne supprime jamais ce lent travail sur soi et ce consentement à la discipline que le bolchevisme réclame invariablement des individus. Ainsi Lénine fait-il sienne une citation de Marx selon laquelle ce système nous montre “ le germe de l'éducation de l'avenir, éducation qui unira pour tous les enfants au-dessus d'un certain âge le travail productif avec l'instruction et la gymnastique, et cela non seulement comme moyen d'augmenter la production sociale, mais comme la seule et unique méthode pour produire des hommes complets ”[127]. L'accomplissement révolutionnaire de l'individu par le bolchevisme réclame enthousiasme et discipline. L'enthousiasme est un sentiment naturel à la jeunesse : il suffit qu'elle soit communiste. La discipline, elle, n'est pas naturelle à l'homme, enchaîné par la paresse bourgeoise qui menace de dégénérescence le nouveau si laborieusement enfanté : il faut par conséquent l'imposer, dans un sens communiste. La nouveauté totalitaire du bolchevisme repose sur l'alliance étroite de la discipline et de l'enthousiasme, sur la militarisation de l'enthousiasme inventée par le communisme de guerre. Elle est toute entière dressée contre

“ La nouveauté totalitaire du bolchevisme repose sur l'alliance étroite de la discipline et de l'enthousiasme, sur la militarisation de l'enthousiasme inventée par le communisme de guerre. ”

la résurgence de la mollesse petite-bourgeoise, contre les réminiscences du passé, contre la force de l'habitude. Elle vise ainsi à substituer à l'apathie supposée de la bourgeoisie, la force de l'habitude communiste, à créer de toutes pièces, par la contrainte et par la force, une sorte d'*habitude révolutionnaire*. Commentant *L'Etat et la Révolution* de Lénine, Nicolas Berdiaev écrivait ainsi :

> " Viendra le moment où les masses *s'habitueront* à observer les conditions élémentaires de la collectivité sociale, où elles se conformeront d'elles-mêmes aux circonstances nouvelles : de ce moment-là, la contrainte obligatoirement maintenue sera réduite à néant, l'Etat pourra disparaître, la dictature prendra fin. Ici nous nous heurtons à un phénomène des plus intéressants : Lénine ne croyait pas à l'homme, il ne reconnaissait en lui aucun principe intérieur, il ne croyait ni à l'esprit ni à la liberté spirituelle. Mais il croyait infiniment à la discipline sociale de l'individu, il croyait qu'une organisation sociale autoritaire pouvait créer un homme nouveau, un homme social parfait, apte désormais à dépasser cette autorité. Et de même que Marx, il pensait que l'homme nouveau "s'usinerait dans les usines" ".

Militarisation et enthousiasme n'épuisent pas encore les traits de cet homme nouveau communiste, dont la perfection nécessairement possède un caractère de classe. Ce soldat prolétaire reçoit en effet par ses origines de classe les vertus essentielles qui en principe le prémunissent contre la dégénérescence. Le nouveau communiste doit être forgé sur le modèle du prolétaire idéal, qui travaille sans ressentiment et sans résignation, parce qu'il prépare sa propre libération : fondu dans la masse de l'armée nouvelle du travail, il doit être animé " par une nouvelle "motivation" du travail, une nouvelle structure psychique, afin que l'homme collectif puisse apparaître "[128]. Cette incorporation forcée de l'individu dans la phalange anonyme du travail doit ainsi achever de détruire les résistances prétendues que les vieilles structures opposent à l'avènement d'un monde nouveau. Aussi est-il possible de voir dans le léninisme comme méthode de formation révolutionnaire, un ascétisme révolutionnaire ; comme méthode de prise de pouvoir, un art d'aggraver les scissions de fait qui divisent les sociétés modernes ; et comme mythologie révolutionnaire, un ouvriérisme millénariste.

Ces considérations de philosophie politique ne sont pas suspendues dans l'abstraction d'un léninisme en soi, dégagé de toute contingence historique. C'est au contraire le portrait d'un léninisme régénéré par la victoire révolutionnaire et l'exercice du pouvoir par la guerre civile. Ce léninisme du communisme de guerre, de la réquisition et de l'ardeur révolutionnaire est certes transitoire ; il meurt bientôt de ses propres excès, quand Cronstadt puis les ratés de la révolution allemande enterrent pour de bon, dès le début de 1921, les espoirs de révolution européenne. Aussi lorsqu'en France, la tension politique et les aspirations à la régénération du socialisme sont portées à Tours à leur point d'incandescence, le principe de l'Etat s'apprête en Russie soviétique à être restauré par la force par le bolchevisme. Cette restauration du pouvoir de l'Etat dans un sens révolutionnaire est la caractéristique fondamentale de l'histoire du bolchevisme jusqu'aux premières attaques de Lénine, en 1923. Elle déroge absolument au marxisme orthodoxe, dans la mesure où il s'agit non plus de regarder dépérir l'Etat mais tout au contraire d'en soumettre toute la force au service de l'extension de la révolution, au nom de sa survie. Tenir, conserver le pouvoir : tel est le mot d'ordre auquel obéit cette stratégie révolutionnaire inédite, née de la capacité des bolcheviks à

La Russie bolchevique :
l'aube se lève sur un Vieux Monde de misère courbé sous le travail. Illustration de *Clarté*.

" Le léninisme comme méthode de formation révolutionnaire, est un ascétisme révolutionnaire ; comme méthode de prise de pouvoir, un art d'aggraver les scissions de fait qui divisent les sociétés modernes ; et comme mythologie révolutionnaire, un ouvriérisme millénariste. "

s'emparer d'un appareil d'Etat. Aussi n'est-il pas possible à notre sens de mieux qualifier la stratégie révolutionnaire bolchevique que de la définir comme une raison d'Etat révolutionnaire[129]. Cette réalité nouvelle, restée de France alors inaperçue, est un levier puissant qui ôte d'un même mouvement tout sens aux réserves comme aux espoirs révolutionnaires français. Quand cette stratégie s'impose en effet sous la pression soudaine des circonstances, le Parti socialiste – Section Française de l'Internationale Communiste (SFIC) vient à peine de susciter sa scission salutaire. Il est alors tout entier suspendu à l'espoir de l'éclatement d'une révolution à laquelle il pourrait accrocher son avenir.

Dès 1919, une rhétorique bolchevique de l'homme nouveau avait tenté de pénétrer en France par des canaux confidentiels, à travers la thématique de l'école et de l'éducation communistes. En novembre 1919, un article de Lunatcharsky sur " le travail éducateur du pouvoir des Soviets en Russie " était publié dans *Le Phare* de Jules Humbert-Droz en l'honneur du second anniversaire de la Révolution russe, suivi en janvier et février 1920 de la reproduction d'une conférence de Paul Birukoff sur l'éducation soviétique : " C'est vous, jeunesse internationale universitaire, qui serez appelée à guider la génération qui vous suit, c'est à vous de lutter pour le changement radical de l'école, pour qu'elle nous prépare à une vie meilleure. […] J'ai senti moi-même le souffle du renouveau qui se répand [à l'Est] […]. Ce mouvement régénérateur est antérieur au bolchevisme. L'école libre en Russie a été inaugurée par Tolstoï il y a plus de cinquante ans. […] L'école socialiste doit former des hommes entiers, aptes au travail physique et intellectuel "[130]. Cette école nouvelle vise, dans l'ordre croissant des âges, à " faire ressentir aux enfants la joie du travail productif en collectivité ", " l'élaboration d'une conception du monde ", " le développement de la conscience de l'obligation du travail libre et utile ". À ces objectifs s'ajoute " l'idée de *self-government*, du contrôle de l'école par les élèves eux-mêmes ". Cet argumentaire est alors connu des quelques Français qui, au sein de la fédération des syndicats et des membres de l'enseignement laïque, ont pris le parti de la III[e] Internationale.

C'est le cas d'un Emile Chauvelon, agrégé de lettres pacifiste et fervent communiste, qui rédige alors pour *L'Ecole de la Fédération* une série d'articles nettement favorables à la Révolution russe, mais au travers desquels toute l'indifférence à l'égard de cette rhétorique bolchevique de l'homme nouveau est encore manifeste. Dès novembre 1919, dans un article intitulé " L'air vivifiant du printemps de l'humanité ", il cite Birukoff pour mieux affirmer sa sympathie pacifiste pour le bolchevisme, sur un mode qui, en octobre 1920, n'a pas varié : " Depuis bientôt trois ans, un ardent foyer de liberté et d'humanité resplendit dans la Russie de Tolstoï et de Lénine. Mais tous les partis socialistes du monde le regardent brûler, se consumer peut-être, sans oser rien de décisif. […] Je tiens à placer sous l'invocation des bolcheviks, nos guides, nos apôtres et nos martyrs, cet article de rentrée. […], et à dire hautement que je ne connais rien de plus beau et de plus grand que le bolchevisme "[131]. Chauvelon, au-delà de cette pétition d'enthousiasme, ne prête guère d'attention aux modalités concrètes de l'application de tels principes, accaparé comme tous les socialistes et les syndicalistes d'alors, par la préparation de la scission du Parti. Ainsi, en mai 1920, il expose très nettement les enjeux symboliques qui sont attachés au changement de dénomination du Parti à venir :

> " Seul, le communisme marxiste, complété et précisé par le soviétisme russe, peut faire surgir du sanglant chaos, l'ordre nouveau. […] Il faut enfin prendre position, c'est-à-dire se déclarer communiste, et non pas socialiste (Rappoport nous dit, dans sa Revue Communiste : le mot socialisme – je le tiens de l'expérience d'Engels lui-même – fut accepté par Marx et Engels *contre leur gré*). Il faut se déclarer soviétiste et non parlementariste "[132].

C'est pourtant en 1920 que la propagande bolchevique sur les vertus de l'éducation soviétique connaît un premier développement, pour culminer dans les premiers mois de 1921, avant de retomber, victime de son insuccès. En mai 1920, un article d'Alexandra Kollontaï sur " la famille et l'Etat communiste " paraît dans les colonnes

du *Bulletin Communiste*. Elle y souligne l'inquiétude que ces questions suscitent parmi les milieux ouvriers, et les dissipent par l'exposé des vertus du modèle de la famille communiste : la facilité du divorce à l'amiable et le remplacement de l'ancienne famille bourgeoise fondée sur l'autorité paternelle par la nouvelle famille soviétique où la femme trouve dans l'Etat un nouveau soutien. En effet, l'éducation des enfants désormais confiée à l'Etat permet l'union libre, dès lors que les femmes parviennent à " s'élever à ne point faire de différence entre les tiens et les miens, elle doit se rappeler qu'il n'y a que nos enfants, ceux de la cité communiste, commune à tous les travailleurs ". Forte de ces assurances, Kollontaï ajoute :

> " La société communiste […] considère l'éducation des jeunes générations comme […] la pierre angulaire du nouvel édifice. Ce n'est pas l'ancienne famille mesquine et égoïste […] qui va nous former l'homme de la société de demain ; ce qui va nous former l'homme nouveau de la société nouvelle, ce sont des œuvres socialistes telles que terrains de jeu, jardins, foyers et tant d'autres encore, où l'enfant passera sa journée et où de sages éducateurs feront de lui un communiste conscient de la grandeur de cette devise sacrée : solidarité, camaraderie, entr'aide, dévouement à la collectivité "[133].

Un nouvel effort de propagande est entrepris dans le *Bulletin Communiste* au début de 1921, sous les plumes prestigieuses de Trotsky et de Lénine. En février 1921, Trotsky aborde les questions d'organisation économique de la nouvelle Russie et souligne l'effort de création radicale auquel depuis sa victoire le Parti bolchevik s'est consacré : " Pour diriger l'éducation économique de ces millions d'hommes, […] le Parti communiste doit avant tout se rééduquer lui-même ". Il doit enfanter des " producteurs d'élite ", tâche que le Parti a confiée aux syndicats communistes.

> " Le Parti communiste a formé l'ouvrier champion de la cause prolétarienne, dans la vie quotidienne, dans les moindres détails de son existence à l'usine […]. En faisant cela, le Parti communiste s'est créé lui-même. Aujourd'hui, il faut créer, former et pousser dans l'action le type du producteur économique et du constructeur de la Russie communiste […]. Alors on pourra dire que l'Etat soviétiste est en voie de devenir la société communiste "[134].

Lénine, en mai 1921, définit à son tour, dans un article important, la " morale communiste " qui doit animer les nouveaux combattants de l'idéal :

> " C'est précisément à la jeunesse qu'incombe la tâche de créer la société communiste. […] Il est clair, en effet, que la génération élevée sous le régime capitaliste sera incapable d'anéantir définitivement les bases du vieil édifice capitaliste fondé sur l'exploitation. […] Vous devez faire en vous-mêmes l'éducation du communiste ".

Aussi les communistes doivent-ils acquérir une véritable moralité révolutionnaire, " subordonnée aux intérêts de la lutte de classe du prolétariat ". Elle n'est rien d'autre que " ce qui sert à détruire l'ancienne société d'exploitation et à grouper tous les travailleurs autour du prolétariat pour la création de la nouvelle société communiste ". Dans ce but, " il nous faut une génération nouvelle, qui ait déjà commencé, dans cette lutte acharnée mais disciplinée contre la bourgeoisie, à se changer en hommes communistes "[135].

Cette propagande nouvelle rencontre en la circonstance une aspiration ouvrière profonde que le premier communisme français tente d'incarner. L'idée d'une sécession ouvrière au cœur de la société bourgeoise est depuis longtemps tapie au cœur de différentes sensibilités socialistes et syndicaliste révolutionnaire. La guerre la ranime avec force : elle incline désormais les courants qu'elle habite à ériger le nouveau Parti en contre-société au sein même de la société bourgeoise. En bâtissant les structures qui donneraient naissance aux prémices d'un communisme authentique appelé à devenir universel, ces sensibilités ancraient le projet d'homme nouveau au cœur même du fantasme communautaire communiste dont elles inventaient alors le langage, sans pourtant parvenir à le réaliser.

L'enfance communiste

Les dirigeants communistes du XXe siècle eurent toujours les faveurs enfantines. L'Ossète Staline qui reçoit l'accolade d'une innocente jeune fille est une image profondément ancrée dans nos imaginaires encore tributaires du spectacle totalitaire. La pratique sans doute, n'est pas typiquement dictatoriale ; dans ce baiser de Saturne pourtant, est dissimulée la vaste promesse d'un avenir radieux, d'un rajeunissement universel du monde réconcilié par l'amour pour le Guide. Hissé au pouvoir, le bolchevisme mit en scène une jeunesse qu'il se jurait de forger communiste. Dès sa naissance, le Parti français fit, avec un succès mitigé, le même serment.

L'attention qu'a portée le Parti à la question de l'enfance communiste est à la fois précoce et discontinue : précoce, car elle naît précisément des ambitions de sécession ouvrière et de régénération prolétarienne du corps social qu'a suscitées ou ravivées le processus de scission ; discontinue, car après l'enthousiasme des premiers mois de 1921, la question retombe en léthargie pour n'être ranimée qu'à la mi-1923, quand le Parti engage son premier grand effort d'organisation qui s'épanouit pleinement dans la bolchevisation du Parti, en principe déclarée achevée le 1er janvier 1925.

Un souci de l'encadrement de l'enfance ouvrière s'était déjà manifesté au sein du socialisme français autour des années 1900. Animé d'un désir de soustraire les enfants des classes populaires aux dangers de la rue comme à l'influence bourgeoise, ces initiatives n'avaient abouti qu'à des résultats modestes et décousus. En 1907-1908, quelques écoles de pupilles socialistes firent ainsi leur apparition en banlieue parisienne, dans le Nord et dans l'Ouest de la France. Le terme de pupille désignait alors les enfants de 7 à 16 ans que ces initiatives proposaient aux parents socialistes d'encadrer, afin d'en assurer la saine récréation et de dissiper en eux les préjugés bourgeois. La guerre de 1914-1918, ainsi que l'a montré Olivier Faron, a cependant chargé le sens du mot du tragique d'un fait nouveau, l'apparition massive d'orphelins de guerre. Après la guerre, le sens du mot pupille s'est donc chargé d'une connotation nouvelle, tout à la fois patriotique et charitable, héritée du deuil de masse engendré par quatre années de combat. Tout se passe comme si l'adjonction d'une qualification communiste aux héritages d'avant-guerre hantés désormais par l'image de l'enfance martyre de la Première Guerre mondiale en avait approfondi la signification. Malgré les continuités fragiles dans lesquelles elle s'inscrit, le caractère centralisé de l'expérience ainsi tentée, comme l'usage politique et symbolique que le Parti en fait, incitent l'historien à y voir une innovation forte à travers laquelle se révèle un trait essentiel du projet d'homme nouveau qui anime en profondeur l'idéal communiste.

" Hissé au pouvoir, le bolchevisme mit en scène une jeunesse qu'il se jurait de forger communiste. Dès sa naissance, le Parti français fit, avec un succès mitigé, le même serment. "

Un fait demeure de ces filiations à l'aboutissement desquelles se situent les écoles de pupilles communistes. Tout au long de la guerre en effet, de considérables efforts ont été déployés par des patronages laïques ou confessionnels pour conserver à l'enfance nécessiteuse et aux orphelins de guerre " avenir de la France " une existence décente. De fait, si le patronage laïque fit montre d'une belle vigueur, le patronage syndicaliste paraît être en son sein demeuré à la fois local et corporatiste[136]. Les efforts des socialistes demeurèrent pour leur part confinés à l'action municipale. Saint-Denis, étudiée par Jean-Paul Brunet, est de ce repli forcé un bon exemple. La municipalité fournit ainsi aux jeunes enfants démunis repas quotidiens, vêtements et chaussures, tandis qu'elle organise une cantine maternelle dont elle semble particulièrement fière[137]. Aussi est-ce localement que les socialistes persistent à témoigner à la détresse familiale et enfantine une attention soutenue. La reconstitution des écoles de pupilles sous la tutelle communiste en est la conséquence naturelle. De fait, la plupart des écoles recensées sont constituées en banlieue ouvrière parisienne[138], là où précisément la plupart des petites écoles socialistes avaient vu le jour, et où l'influence du communisme municipal se révéla tout au long de l'entre-deux-guerres durable et forte.

Dans ces institutions à la fois privées et publiques suscitées par la guerre, les motivations aiguisées par l'urgence de l'heure relèvent à la fois de la solidarité, de la compassion, du patriotisme. Mais elles

obéissent aussi, à rebours du patronage communiste qui s'organise après 1920, à un idéal de réintégration salutaire de l'enfance martyre à la nation meurtrie, afin d'y maintenir vivant le souvenir du sacrifice et le reproche à l'ennemi. Il est donc possible, en contraste du patronage de guerre, d'envisager le patronage communiste comme une institution renversée, qui retourne à son profit les visées d'un modèle qu'elle imite : soustraire au " capitalisme assassin " une enfance meurtrie érigée en reproche vivant adressé au Parlement et à la Nation.

Ce renversement s'inscrit à son tour dans la continuité de l'esprit qu'avant la guerre, le Parti socialiste avait tenté d'inspirer à ses Jeunesses, qui ne furent jamais très nombreuses, à la différence des Jeunesses syndicalistes. C'est en 1911 que la SFIO se résout à aborder de front la question de la création de groupes de Jeunesses (de 16 à 21 ans) étroitement liés au Parti qu'ils sont chargés de régénérer selon certains de leurs partisans. Concevoir le jeune militant socialiste comme un " soldat de l'armée révolutionnaire ", favoriser les " sorties champêtres " et les " promenades intéressantes ", " développer l'esprit de courage et de solidarité des jeunes gens, la collaboration des deux sexes base de la morale sexuelle socialiste, et la culture physique par les sports et par les jeux "[139] sont les tâches essentielles dévolues à un mouvement qui dans le giron du Parti socialiste demeure cependant désespérément embryonnaire. De plus, leurs ambitions éducatives étaient strictement récréatives : tout au plus s'agissait-il d'enseigner à ces enfants le goût du grand air. Reste donc, pour cerner absolument la nouveauté du patronage communiste, à comprendre ce que la qualification communiste apporte de neuf à une institution appuyée sur des héritages fragiles qui n'épuisent nullement son originalité.

L'organisation des Pupilles communistes est fondée en 1921 par Eugène Baptiste, qui en est l'homme clef. Secrétaire du Comité d'entente provisoire ayant pour mission d'aider au recrutement des pupilles et d'établir un programme d'étude et d'éducation, il participe à la réunion de la première assemblée générale des organisations de pupilles qui regroupe alors une soixantaine de délégués de sections, sous la présidence de Marie Rychter, secrétaire du groupe de Villemoble (Seine). En 1922, le Comité d'entente provisoire compte vingt groupes et 1 700 enfants[140]. Ces écoles de Pupilles communistes se proposent, dans leurs statuts, de soustraire les enfants ouvriers à l'influence bourgeoise et cléricale, et de leur " inculquer la vérité et le communisme "[141]. Une circulaire adressée aux sections communistes afin d'inciter les familles ouvrières à confier leurs enfants à ces écoles nouvelles décrit plus précisément les modalités de cette inculcation :

> " C'est sur le jeune cerveau qu'il s'agit d'imprimer les premiers caractères de l'avenir, lui dire d'où il vient, ce qu'il est. Les communistes doivent être les prévoyants de l'avenir. Il faut pour cela qu'il existe un groupement d'enfants. Il s'agit de préparer l'enfance au rôle qu'elle aura à remplir : c'est de transformer en elle ce qui [n']est encore qu'instinctif en sentiments altruistes, ce qui ne sera encore que des éléments altruistes en premiers éléments de solidarité, et sur ces premiers éléments de pensée, de greffer les principes primordiaux des réalités humaines et non des irréalités "[142].

Conscience de classe et éducation révolutionnaire sont donc les deux ferments de la pédagogie communiste que ces patronages sont tenus de dispenser à l'enfance ouvrière. S'y ajoute un souci attentif de la santé physique des enfants, grâce au sport et aux excursions en plein air qu'ils organisent. Soucieuse de " l'éducation morale et physique " des enfants, la circulaire charge ces écoles d'organiser des promenades et des excursions : l'école de Saint-Denis met ainsi sur pied des cours de chorale et de chant, des séances de gymnastique, des sorties en plein air, des séances de cinéma et même un éphémère groupe de théâtre[143]. Cette obsession de l'hygiène et de l'air pur complète ainsi les dispositions d'une éducation révolutionnaire qui doit enseigner aux enfants les vertus toutes politiques du centralisme démocratique. C'est

" Conscience de classe et éducation révolutionnaire sont les deux ferments de la pédagogie communiste que ces patronages sont tenus de dispenser à l'enfance ouvrière. "

du moins ce qu'il est possible de lire dans les statuts du Groupe Communiste de Pupilles " Les Enfants de Lénine ", créé en août 1921 :

> " Art.4 : Les enfants forment dans leur sein une Commission Exécutive et une Commission de Contrôle. Ces deux organismes n'existent que dans le but d'habituer les pupilles à se gérer par eux-mêmes. Aucune de leurs décisions n'est souveraine. Elles seront toutes soumises à la ratification du Conseil d'Administration [de l'Association].
>
> Art.5 : [Pour appartenir à ce conseil], il est nécessaire d'être membre du Parti et syndiqué.
>
> Art.15 : L'œuvre a pour but d'éduquer les enfants, conformément aux principes du grand homme qui se trouve à la tête de la République des Soviets dont la vie est consacrée à la classe ouvrière et sous le patronage duquel ils sont placés "[144].

L'apprentissage des vertus et du respect de la discipline de Parti s'accompagne d'une part, d'une héroïsation des références éducatives inculquées aux enfants, et d'autre part d'exercices réguliers de propagande dont les sorties et les manifestations du Parti sont l'occasion.

L'héroïsation prolétarienne des référents qui nimbent l'éducation que ces jeunes enfants reçoivent est bien soulignée par les patronages sous le signe desquels ces écoles d'un nouveau genre sont placées : ici, le grand Lénine, là, comme à Saint-Denis, à la mémoire de Raymond David, jeune militant socialiste mort au sortir de la guerre[145]. Elle obéit explicitement aux injonctions des organes du Parti telles qu'elles sont exprimées dans son numéro inaugural par la revue communiste *Le Jeune Camarade* : un article édifiant figure un jeune Saint-Georges ouvrier terrassant le " dragon capitalisme ", et exhorte les jeunes enfants à en imiter le modèle : " Enfants des ouvriers voulez-vous aider ce jeune héros dans sa grande œuvre ? Voulez-vous devenir ce jeune héros ? Les petits des groupes communistes d'enfants sont tous des héros comme lui. […] Nous voulons tuer le dragon ! Nous voulons devenir de braves communistes ! "[146]. Le groupe d'enfants communistes de Puteaux est donné en exemple : une photographie permet de dénombrer 80 jeunes élèves.

Tout dans les dispositions de cette éducation communiste vise à préparer les enfants à être de bons propagandistes. À Saint-Denis, les pupilles manifestent dans les rues de la ville et au cours de leurs sorties au son des chants de *La Carmagnole* et de *L'Internationale*. Ils sifflent le clergé et figurent en bonne place dans les cortèges des manifestations communistes[147]. Il en est de même à Issy-Les-Moulineaux où une manifestation cycliste organisée " en souvenir de Raymond Lefebvre et au profit des affamés de Russie " est précédée d'un défilé des pupilles communistes[148]. Dans le même temps, la Première Semaine Internationale de l'Enfance Ouvrière, qui se déroule du 27 juin au 3 juillet 1921, inaugure la tradition de la représentation communiste de l'enfance révolutionnaire : une affiche qui figure en son centre " une fillette aux bras tendus vers un drapeau rouge déployé ", ses haillons battus par le souffle révolutionnaire, dans une pose de triomphe, est placardée à cette occasion[149].

À partir du milieu de 1923, le Parti renouvelle son attention aux groupes de petits communistes. En 1921, les premières initiatives avaient répondu à l'appel lancé par le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste des Jeunes (ICJ). Aussi est-il possible de voir dans ces réalisations précoces des tentatives à la fois locales et spontanées de sécession ouvrière, appuyées sur une aspiration forte à préparer l'avènement d'une génération d'hommes communistes complets. Cette spontanéité demeure à l'état de traces discrètes dans les sources de l'époque : ainsi le 6 janvier 1921, lors d'une réunion de l'ARAC à Noisy-le-Sec, Jean Ribaut incite les mères ouvrières à enseigner à leurs enfants les principes révolutionnaires[150]. De même, lors du Conseil fédéral de la Seine du 30 mai 1921, Eugène Baptiste réclame qu'on prémunisse la jeunesse de l'influence bourgeoise :

> " Nous devons aussi penser à nos enfants. Nous ne devons pas attendre qu'ils soient empoisonnés, pour les éclairer. C'est dès leur jeune âge, que nous devons les instruire et former des cerveaux communistes "[151].

“ Dès 1921, le rapport est déjà établi par certains militants entre le style de vie nouveau qu'ébauche alors le Parti, et la prophylaxie politique et morale qu'il convient d'imposer à l'enfance communiste. ”

Aussi dès 1921 le rapport est-il déjà établi par certains militants entre le style de vie nouveau qu'ébauche alors le Parti, et la prophylaxie politique et morale qu'il convient d'imposer à l'enfance communiste.

Les résistances que suscitèrent ces changements vécus comme des ruptures furent vives, y compris parmi certains membres du Parti en charge de ces écoles nouvelles. Ainsi, le 9 septembre 1921, lors d'une réunion des membres du Conseil d'Administration du Groupe des Pupilles communistes du IIIe arrondissement, le secrétaire du Groupe, Ben Zimera, souligne les “ inconvénients qu'il y a à faire chanter des chants révolutionnaires par les enfants dans les rues ” et “ l'utilité qu'il y aurait à rendre le programme uniquement éducatif en supprimant tout élément de politique militante ”[152]. Déjà l'homme s'était refusé à envoyer régulièrement au Comité Directeur de la Jeunesse les comptes rendus des séances du groupe[153]. La diversité des conceptions socialistes de l'éducation ne favorisait pas, avant 1914, l'émergence d'une organisation centralisée d'écoles de pupilles. L'éducation socialiste, telle qu'elle est comprise par un Jaurès, pour qui la lutte pour l'accomplissement de la démocratie se confond avec celle de l'abolition de l'ignorance, ou même par un Guesde, conformément à sa conception du militant-apôtre qui se confond en la circonstance avec la figure de l'éducateur socialiste[154], s'accordait mal avec le projet qui anime ces écoles de formation de propagandistes complets. À l'inverse, au sein des tendances syndicalistes révolutionnaires et allemanistes qui semblaient y être les plus favorables, se manifeste avant la guerre une aversion très nette pour toute centralisation qui constitue pourtant une caractéristique majeure de cette organisation d'écoles communistes. Il est possible que l'expérience de guerre et de ses méthodes ait contribué à éroder les résistances à une centralisation des forces révolutionnaires. L'hypothèse cependant est fragile au regard des réticences persistantes que les leaders syndicalistes révolutionnaires ont opposées au principe de la soumission “ organique ” du syndicalisme au Parti. De même, la qualité et l'importance de l'encadrement de l'enfance malheureuse assurée par l'Assistance Publique ralentirent probablement, dans le Département de la Seine, les progrès d'un patronage communiste. Sans doute enfin les préoccupations des populations et des familles ouvrières consécutives à la fin de la guerre sont-elles loin de nourrir un séparatisme éloigné de leurs besoins les plus immédiats.

“ Chargée de connotations émotives, symboliques et politiques puissantes, l'enfance communiste est aussi une figure forte du processus de structuration et de solidification du style de vie communiste en fermentation. ”

Si ces tentatives rencontrent en 1921 des résistances fortes, c'est sur un mode presque identique qu'en 1923 le Parti insuffle à l'encadrement de l'enfance communiste une nouvelle vigueur. À partir de la mi-1923, l'incitation au placement des enfants sous le patronage communiste se fait plus insistante. Dans une réunion à Maisons-Neuves tenue le 29 mai 1923, Gilka Kourtz convie les femmes communistes à “ inculquer à [leurs] enfants les principes communistes ”[155]. De même entend-on en juin 1924, dans un meeting tenu à Toulouse, un orateur communiste conseiller devant 700 personnes aux mères de famille d'orienter leurs enfants vers les idées communistes[156]. Mais c'est à la faveur du nouvel effort d'organisation consenti par le Parti en voie de bolchevisation que le thème de l'enfance communiste trouve sa place dans l'architecture générale de la contre-société communiste en gestation : “ les groupes d'enfants sont l'avenir de notre mouvement comme nous [jeunesses communistes] sommes l'avenir du Parti. Les pupilles jouent vis-à-vis de nous le rôle que nous jouons vis-à-vis du mouvement ouvrier tout entier. Il faut les soutenir, les organiser, en prendre la direction ”[157].

Reproche vivant adressé au capitalisme fauteur de guerre et exploiteur, l'enfance communiste n'est pas seulement la marque de la considération du Parti pour le bien-être ouvrier français et international. Chargée de connotations émotives, symboliques et politiques puissantes, elle est aussi une figure forte du processus de structuration et de solidification du style de vie communiste en fermentation. Dans les réunions, les congrès et les manifestations commu-

nistes, l'enfance est dotée d'une place et d'une voix particulières, chargées de susciter l'émoi et l'enthousiasme de la foule ou de l'auditoire. Ainsi, lors d'un meeting de Front unique à Avignon le 14 juillet 1922, au moment où Paul Vaillant-Couturier s'apprête à prendre la parole, " une fillette lui apporte un bouquet de fleurs multicolores, cependant que le public applaudit à tout rompre ". Ce n'est qu'après avoir donné congé à l'enfant qu'il entame son réquisitoire contre la " dictature Poincaré " et le Parlement, " l'endroit le plus immoral de la nation " :

> " Songez que pendant 52 mois nous avons été des assassins, et qu'il nous reste quelque chose de cette violence. C'est donc à cette violence que nous ferons appel, et je suis assuré que le département du Vaucluse sera le premier à répondre présent ".

Ses paroles provoquent alors un véritable " tonnerre d'applaudissements "[158]. Dès ce moment, les cadeaux et les baisers des enfants sont les manifestations tangibles de l'amour que le peuple meurtri porte à ses chefs prolétaires conscients. La seconde séance du Congrès de Clichy, en janvier 1925, est elle aussi ouverte par un délégué des pupilles communistes de Clichy, qui " souhaite la bienvenue aux congressistes et leur demande de s'intéresser davantage à l'éducation des pupilles "futurs pionniers de la révolution" "[159]. La grande manifestation communiste du 27 juillet 1924 en l'honneur de Jean Jaurès est exemplaire du poids symbolique dont les petits communistes sont investis.

Les manifestations qui défrayent la chronique du début des années 1920 ont en commun un rapport ambigu à la guerre, refusée ou remémorée. Dans ce refus symbolique de la guerre, la présence ici d'un Groupe de Blessés de Guerre, là des Anciens Combattants de l'ARAC, en figure la face négative ; les pupilles, la face positive et utopique. Dès 1920, un groupe de Pupilles, " Les enfants de Jaurès ", avait défilé en son honneur dans le groupe de tête du cortège se rendant au Mur des Fédérés. La charge identitaire est cependant bien plus forte encore dans la manifestation communiste du 27 juillet, où les Pupilles figurent en bonne place dans le cortège. Depuis 1923 en effet, le PCF a tenté " de définir la rue comme lieu d'une pratique politique en rupture avec celle des socialistes et lui confère un statut de pierre de touche. Il se réclame à ces fins du modèle allemand, lui emprunte sa symbolique nouvelle et l'idée de service d'ordre d'un type nouveau "[160]. À contre-pied des pesanteurs héritées de la culture populaire de la rue et de la contestation, le PCF met au point un rite dont un article de Marcel Cachin de *L'Humanité* du 28 juillet 1924 en décrit longuement et fièrement le déroulement. L'esprit de sérieux communiste et de digne maîtrise prolétarienne de soi sont alors très nettement valorisés dans ce style communiste où la " sagesse de foule "[161] doit exprimer toute entière la force nouvelle du modèle :

" L'esprit de sérieux communiste et de digne maîtrise prolétarienne de soi sont alors très nettement valorisés dans ce style communiste où la « sagesse de foule » doit exprimer toute entière la force nouvelle du modèle. "

> " […] L'élite du prolétariat, de Paris et de la banlieue arrivait en masse et se concentrait autour des drapeaux rouges. […] bientôt l'avenue est noire de monde. Noire… et rouge car sur le moutonnement sombre de la manifestation c'est une véritable floraison écarlate que ponctuent de nombreuses pancartes qui crient la volonté du prolétariat français et les mots d'ordre communistes. Au coin de la place du Trocadéro, débouchant de l'avenue Henri-Martin le cortège s'avance majestueusement. En tête, derrière les deux magnifiques couronnes d'immortelles rouges offertes en hommage à la mémoire de Jaurès par les partis communistes frères d'Allemagne et d'Angleterre, marchent nos militants des organismes, directeurs des organisations participantes, derrière eux les pupilles communistes, crânement coiffés du béret rouge timbré de la faucille et du marteau symboliques, s'avancent en longues théories. Leur sérieux, leur grâce en impose. Sous les marronniers de l'avenue qui font comme un dôme triomphal de feuillages les chants révolutionnaires passent par bouffées sur la foule recueillie. Que de drapeaux ! Il y en a de tous les rouges : depuis le ponceau et le vermillon, depuis le "sang de bœuf" et le "coquelicot" jusqu'à l'écarlate. Voici les blessés de

guerre et les anciens combattants de l'ARAC qui ne se sont pas reniés et qui viennent, apporter leur hommage et leur soif de vengeance […] ; voici nos sportifs de la FST, nos Jeunesses pleines de feu […]. Une des grandes nouveautés de cette manifestation, ce sont les pancartes, les pancartes de toutes sortes qui semblent jaillir au dessus des têtes et des épaules. […] Tandis que les drapeaux se rangent autour du bronze de Pech qui représente Jaurès, encadré de feuillages, les manifestants vont passer gravement pendant une heure et demie, acclamant la mémoire du grand tribun, unissant le nom de Jaurès à celui de Lénine, et jetant des fleurs. […] Dans cette foule qu'élève le souvenir de Jaurès, on remarque des hommes de toutes les nations qu'anime une même foi […]. C'est une grosse émotion lorsque l'on voit paraître le drapeau envoyé par les travailleurs de Moscou à leurs frères de Paris. C'est une large pièce de soie rouge, brodée d'or, où se déploient les mots d'ordre, le salut et l'appel confiant adressés aux héritiers de la glorieuse Commune. Il vient, cet étendard, d'un autre centre de révoltes mémorables et de révolution victorieuse, du quartier ouvrier de *Kresnaïa-Presnia*, qui combattit héroïquement en 1905 […] "[162].

Les Pupilles, qui défilent très en avant des Jeunesses, sont encore à l'honneur quand, comme pour chasser l'image obsédante du crime et du deuil, une partie du cortège se dirige vers le Bois de Boulogne afin d'y entendre quelques discours et assister " aux joyeux ébats de nos pupilles dont les bérets rouges jettent une note claire sur l'herbe verte ". Un long rapport de police dénombre pas moins de 150 Pupilles sur les 6 500 manifestants recensés. Le cortège aurait compté 132 bannières, ainsi que 35 pancartes. Les chants révolutionnaires *L'Internationale*, *La Jeune Garde*, *Révolution*, *Salut au 17e*, sont entonnés par les manifestants, tandis qu'une forte minorité d'Italiens (environ 600 selon les services de police) chantent des refrains dans leur langue. Des " Vive Lénine " côtoient les " Vive Jaurès ", les " À bas la Calotte " et les " Mussolini assassin ". " Mais à l'approche du square Lamartine, les hommes de confiance réclamèrent le silence qui fut observé par tous. Le buste de Jaurès était exposé en bordure du trottoir sur un piédestal orné de plantes vertes et surmonté de l'étendard brodé à double hampe, offert par des ouvriers russes. Les élus du Parti communiste et les principaux militants vinrent se placer devant le buste et les porteurs de bannières se rangèrent à leur arrivée de chaque côté de la voie pour former une haie laissant un passage étroit et suffisant à peine pour trois personnes de front ". La manifestation dura une heure et demie. " A 16h30, le dernier groupe ayant franchi la haie, les porteurs de bannières se sont rapprochés. Quelques cris de Vive Jaurès ont été poussés, puis, sur l'invitation des dirigeants, les emblèmes ont été inclinés devant l'effigie du tribun et replacés dans leurs gaines "[163]. L'apparition des Pupilles dans le cortège endeuillé et martial exerça semble-t-il sur le journaliste du *Matin* qui rapporta l'événement une très forte impression :

" [La manifestation] d'hier se déroula suivant le rite accoutumé. Car il y a maintenant un rite communiste. Les démonstrations du parti S.F.I.C. tendent de plus en plus à prendre un air de cérémonie religieuse. Tout y est réglé, prévu. On croit assister à l'exercice d'un culte. […] Massés, avenue de Malakoff, autour de leurs bannières rouges, les manifestants, par la place du Trocadéro, gagnèrent l'avenue Henri Martin. […]. Devant [le] buste [de Jaurès], les citoyens Cachin et Semard, qui avaient pris tous deux une figure d'exceptionnelle gravité, déposèrent des couronnes. Puis le défilé commença, scandé de chants divers, dont quelques-uns ressemblaient étrangement à des cantiques. Ce furent d'abord les « enfants de Lénine », aux rouges culottes d'enfant de chœur, que l'on voit maintenant dans toutes les fêtes. Il y en a qui sont si petits que l'on est étonné de les voir marcher tout seuls "[164].

L'enfance communiste agit dans ce style de vie comme un retour du sacré : elle figure comme une suspension du combat à mort, de la guerre de religion moderne

" L'enfance communiste agit dans ce style de vie comme un retour du sacré : elle figure comme une suspension du combat à mort, de la guerre de religion moderne ouverte par le premier conflit mondial. "

ouverte par le premier conflit mondial. Cette image des vertus suspensives de la guerre révolutionnaire par l'innocence enfantine n'est pas nouvelle. Elle habite une certaine tradition jacobine dont Victor Hugo, dans *Quatrevingt-Treize*, incarnait la force[165]. Il y décrivait la fureur enfantine à mettre en pièces l'ancien, symbolisé par un antique volume hagiographique de *Saint-Barthélémy*, au milieu des combats révolutionnaires[166]. À cette iconoclastie révolutionnaire, succédait alors le spectacle d'une création repue et régénérée par la juvénile barbarie[167]. Ce parallèle, qui est une manière d'ouvrir une piste de recherche, suggère cependant combien forte est la charge émotionnelle attachée à cette enfance martyre à travers laquelle le nouveau " rite " communiste figure la cessation épique de la guerre. Non que cette enfance ne soit pas héroïque : elle l'est tout autant dans sa destinée révolutionnaire que dans son enthousiasme. Elle continue, de manière inversée, refusée, l'enfance héroïque de guerre qui dans son sillage avait ranimé un vieux fond d'héroïsme jacobin juvénile[168]. Dans cette pyramide des âges communiste dont l'étroite base enfantine constitue ainsi le socle symbolique, la Jeunesse communiste a son rôle. Elle y joue à son tour, une vigoureuse partition de violence.

La Jeunesse du Parti, dès son origine, est elle aussi mal appuyée sur des traditions fragiles balayées par la guerre que l'effort de reconstruction entrepris par le Parti socialiste en sursis n'était pas parvenu à raviver. Aussi fait-elle largement place à l'ascétisme révolutionnaire et à la passion de la violence qui semblent bien constituer en ce début des années 1920, ses caractéristiques majeures. La place qui lui est réservée dans la succession téléologique des générations communistes est plus révélatrice encore de la solidité de la vision de l'avenir qui très tôt saisit le nouveau Parti. Ainsi, lors de la seconde journée du Congrès national des Jeunesses communistes à la Salle de l'Egalitaire tenu le 17 mai 1921, Baumatter, membre du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste, affirme très nettement que " [le] devoir [des communistes] est de chercher à former un front unique entre révolutionnaires jeunes et vieux et de l'opposer à la bourgeoisie de tous les pays. Vous savez dans quelle situation critique se trouve la Russie des Soviets ; si vous désirez la sauver c'est le moment de vous montrer unis plus que jamais. Il faut que vous soyez prêts à faire le sacrifice de votre vie ". Ce sacrifice, nombre de jeunes communistes semblent déterminés à y consentir. Aussi le climat qui règne alors au sein des Jeunesses est-il le fruit de la rencontre entre des aspirations propres à la jeunesse, cultivées par la guerre, et un programme communiste fondé sur l'obsession du dévouement révolutionnaire et convaincu de disposer dans la jeunesse d'une matière malléable et prometteuse. Le programme des Jeunesses communistes, de ce point de vue, est très explicite. Son paragraphe III stipule que la fondation d'organisations de Jeunesses est nécessaire, en particulier du fait des " particularités psychologiques de la Jeunesse (faire appel au sentiment, former l'intelligence, rendre l'esprit accessible à ce qui est nouveau, aux idées révolutionnaires, préparation au sacrifice, à l'action) ", ce qui réclame " des méthodes spéciales pour leur éducation sociale et révolutionnaire (travail spontané et indépendant, participation active à l'action politique, emploi de toutes les méthodes qui feront des jeunes prolétaires combatifs et de représentants du mouvement révolutionnaire) ". Cette exploitation révolutionnaire des tendances supposées naturelles à la jeunesse est à nouveau affirmée dans une circulaire du Parti relative à l'organisation de la " Journée Internationale Liebknecht " : " Un schéma de conférences a été envoyé aux groupes [régionaux des Jeunesses]. Les conférences devraient porter principalement sur les points suivants : 1)- Quan-

“ La jeunesse communiste attirée alors au Parti est profondément animée par un idéal de sacrifice révolutionnaire qu'elle ne cesse de prôner afin d'affirmer son droit à l'existence partisane. ”

tité de sang versé. 2)- Nombre de martyrs. 3)- Héroïsme du prolétariat ”. Elle étend ces dispositions à tous les groupements entraînés dans la lutte que le Parti ouvre contre la bourgeoisie : il faut en effet “ exploiter les sentiments nouveaux des masses et en particulier les sentiments des anciens combattants. Affirmer les sentiments révolutionnaires et communistes. […] Préparer la jeunesse à l'idée de son armement prochain et à la transformation de l'armée bourgeoise en armée prolétarienne rouge ”. De fait, la jeunesse communiste attirée alors au Parti est profondément animée par un idéal de sacrifice révolutionnaire qu'elle ne cesse de prôner afin d'affirmer son droit à l'existence partisane : Gayman, au premier Congrès National des JC, affirma ainsi que “ la violence contre la violence est la seule tactique que nous devons employer ”. Dans une réunion des JC tenue à Reims en mars 1921, Berthelin estime à son tour que la violence est l'unique recours contre l'Etat bourgeois. Il recommande par conséquent aux jeunes gens de se grouper afin d'être prêts pour le grand jour, de ne craindre ni la prison, ni la mort ou le deuil des proches, “ car la mort pour la révolution est plus honorable que celle du poilu qui s'est fait tuer pour le régime capitaliste ”. Appuyé sur la détestation de la bourgeoisie et la haine de la guerre, la violence des JC se manifeste très nettement dans les manifestations qui ponctuent la vie partisane. Ainsi, le 29 mai 1921, une manifestation au Mur des Fédérés est ponctuée de violents affrontements : “ environ 20 000 manifestants défilent, bannières déployées, devant le mur des Fédérés, au chant de l'Internationale ; à la sortie du cimetière, rue des Pyrénées, les communistes dispersent violemment un patronage laïque. La police doit intervenir. Dans la mêlée, 20 manifestants dont M. Ernest Lafont sont blessés, ainsi que 10 agents dont quatre gravement atteints. Une vingtaine d'arrestations sont opérées ”. Un autre rapport du Préfet de Police au ministère de l'Intérieur précise qu'“ il y a lieu de retenir de cet incident qu'il est né de l'intolérance des Jeunesses Communistes que la seule vue du drapeau national a mis en fureur ”. Rien, il est vrai, n'est très neuf dans cette tradition de violence, si ce n'est qu'elle s'appuie désormais sur la solide conviction d'un ascétisme révolutionnaire et d'une attitude sacrificielle profondément ancrés dans les représentations de la JC. Lors d'un meeting de jeunesse de Boulogne-Billancourt, Lapologne prend la parole pour conseiller aux jeunes de ne pas se laisser aller à des mouvements inconsidérés de révolte : “ vous devez fermer vos poings, cacher vos larmes… Fourbissez en silence vos baïonnettes et préparez vos mitrailleuses afin de pouvoir les retourner contre vos chefs le jour où vous en recevrez l'ordre du Comité Central ”. Le même esprit de sacrifice exemplaire se manifeste dans des initiatives locales de résistance à la mobilisation nouvelle de la classe 21. La section de Périgueux se montra ainsi déterminée à mettre sur pied un Comité secret d'action contre la guerre afin de mener contre elle une action énergique : “ ils auraient décidé, mais ceci sous toutes réserves, de refuser et d'ordonner de refuser d'obéir aux prescriptions du fascicule de mobilisation, de descendre dans la rue et d'opposer une résistance à main armée ; certains camarades se “sacrifieraient” pour tous, le cas échéant en dirigeant le mouvement ”. Dans l'effort que ces jeunes militants déploient pour se former à la propagande et à la prise de parole politiques, les figures tutélaires de la révolution offrent à la fois les discours et les supports de la croyance. Ainsi de ce Jeune communiste dénommé Denis qui lors d'une manifestation de commémoration de “ prise de la mairie ” par les socialistes vingt-cinq ans plus tôt, prend laborieusement la parole devant 600 personnes pour vanter le “ courage ” et la “ ténacité ” de Trotsky, grâce auquel la révolution parvient à “ tenir tête ” aux gouvernements bourgeois groupés pour l'abattre. L'absence de Vaillant-Couturier dont le Parti avait annoncé la présence, disperse pourtant l'attroupement que l'éloquence maladroite du jeune orateur n'a pas su retenir. L'image est forte et fréquente : le cas n'est pas anecdotique. Elle n'est qu'une manifestation des résistances et des ratés qui lentement ont éreinté les espoirs de régénération du socialisme sur lesquels s'était bâtie la majorité communiste issue du congrès de Tours[169]. ❀

Couverture de *L'Internationale Communiste*, organe du nouveau Komintern.
Les chaînes qui enferrent le Vieux Monde brisées par l'ouvrier prométhéen.

Troisième partie

Résistances et relance du processus totalitaire : bolchevisation et régénération révolutionnaire

Amenées au communisme par l'espoir d'une régénération miraculeuse de leur vieil idéal, les différentes sensibilités socialistes rassemblées dans le nouveau parti n'avaient pas perdu tout leurs anciens réflexes, même s'ils avaient semblé un temps terrassés par les réalités nouvelles. Face aux désillusions et aux difficultés que suscite naturellement le retour de la pratique politique partisane et quotidienne, ces vieilles attaches s'activent à nouveau et appuient la vigueur de résistances qui opposent très tôt à la technique communiste de formation d'un révolutionnaire nouveau, la force de leurs anciennes certitudes.

Pour courber tout le Parti sous l'effort ascétique qu'elle a érigé en programme, l'aile gauche du Parti tente d'en emporter la direction. Dans cette poussée à gauche, dans cette radicalité inquisitoriale où elle trouve à la fois le sens de son engagement et l'instrument de sa puissance, elle se divise pourtant, au nom de considéra-

“ L'Internationale, depuis Tours, n'a cessé d'affermir sa pression sur les destinées et les décisions du Parti. ”

tions et d'enjeux partisans que renforce une divergence profonde quant au processus de régénération révolutionnaire qu'il convient d'engager dans le Parti : ascétisme révolutionnaire d'un militant volontairement rendu à sa complétude pour un Boris Souvarine, ou militarisation outrancière du Parti au nom d'une discipline internationaliste imitée du bolchevisme chez un Albert Treint. De ces deux ambitions, les trajectoires s'opposent : l'une pense la régénération comme un effort de soi-même sur soi qui seul peut accoucher d'un Parti authentiquement révolutionnaire, qui est le fruit de la somme des volontés révolutionnaires ; l'autre rêve d'un Parti militarisé dont la puissance procède du tout fermement dirigé indépendamment de ses parties. L'une comme l'autre souscrivent pourtant à la nécessité des épurations périodiques, qui sanctionne ici la persistance méprisable de l'opportunisme, là la résistance individualiste à la discipline salutaire de l'Internationale. Cette nécessité reconnue et appliquée au mépris de toutes les traditions socialistes par deux hommes qui y sont pour l'essentiel étrangers suffit à arracher aux illusions encore entretenues par les plus modérés les fleurs artificielles dont elles étaient parées.

L'Internationale, depuis Tours, n'a cessé d'affermir sa pression sur les destinées et les décisions du Parti. Avec la bolchevisation, elle affirme définitivement son pouvoir d'y faire et défaire les tendances, au mépris le plus évident de la majorité. Rien n'immunise désormais contre ses décisions : c'est ce que la gauche du Parti découvre en 1924. Elle se heurte alors avec étonnement à la dénonciation du “ trotskisme ”, elle qui avait très tôt placé en Trotsky une part de sa fascination pour le bolchevisme. L'ascétisme souvarinien trouve en la circonstance sa brutale limite, comme le treintisme trouva plus tard la sienne : révolutionnaire en conscience, l'ascète souvarinien ne peut en conscience abdiquer sa passion révolutionnaire au nom d'impératifs partisans. Aussi est-ce par la désillusion de sa gauche que le premier communisme français se termine, à l'orée de sa bolchevisation.

L'impossible régénération militante : résistances et traditions socialistes au cœur du premier communisme français

L'ivresse du succès aux lendemains de Tours, qui nourrit un moment de fortes aspirations révolutionnaires, poussait naturellement le Parti vers sa gauche. Le centre et la droite du Parti, contraints d'en épouser le style, sont les premières victimes de ce mariage forcé et dès la fin de 1922, les frossardiens en paient le prix fort. Allégé pourtant de ce poids encombrant, le centre du Parti retrempe sa cohérence contre une gauche qui tandis qu'elle se scinde sur la question syndicale, voit son avantage s'épuiser face à la dissipation des espoirs de révolution immédiate en Europe. À la faveur de sa domination passagère, cette gauche a pourtant ancré en profondeur l'espoir d'une régénération ascétique du révolutionnaire qui imite ou redouble les contours de la figure centrale du bolchevisme, le révolutionnaire professionnel.

Ascétisme et régénération révolutionnaires aux origines du projet communiste

Pour les partisans d'une régénération ascétique du militantisme socialiste, groupés autour du Comité de la IIIe internationale, le Congrès de Tours n'est nullement un terme : c'est un commencement. Victoire majeure sur l'opportunisme et l'individualisme “ bourgeois ” qui s'étaient à la faveur de la guerre emparés de la droite du Parti socialiste, la purification révolutionnaire de Tours doit s'accompagner de la vigilance permanente contre le retour des croyances vermoulues, contre la dégénérescence du neuf et les survivances du vieil esprit. Souvarine, dans le *Bulletin Communiste*, est le zélateur de cette vigilance révolutionnaire de tous les instants. Déjà le 6 janvier 1921, il raillait de sa cellule de la Santé les “ sen-

“ Pour les partisans d'une régénération ascétique du militantisme socialiste, le Congrès de Tours n'est nullement un terme : c'est un commencement. ”

sibleries " qui avaient entouré la " scission salutaire " : " Les esprits devaient être préparés à l'éventualité de la scission, la souhaiter comme une opération salutaire propre à rendre force et vie au corps gangrené du Parti […] "[170]. Le 20 janvier 1921, il revient plus longuement sur le sens de cette régénération :

> " La faiblesse intérieure du Parti se manifeste diversement en toutes circonstances […]. Elle doit être vaincue, elle peut l'être facilement, à la condition que le Parti sache exercer sur lui-même une critique impitoyable, vivifiante. L'esprit nouveau de la IIIe Internationale, l'esprit communiste qui a pénétré dans le Parti s'y heurte au vieil esprit, à l'esprit de la IIe Internationale. Il faut que l'esprit communiste élimine totalement l'ancien esprit opportuniste, qu'il règne sans partage sur le Parti : alors seulement il rayonnera sur le prolétariat tout entier. Le vieil esprit […], c'est l'esprit d'avant-guerre. L'esprit nouveau d'après-guerre se dégage d'une haine inextinguible de la bourgeoisie massacreuse de vingt millions d'hommes, de l'instinct de révolte des masses prolétariennes stimulé par les privations et les souffrances […]. L'esprit communiste seul assainira le Parti, en fera un corps vivant, actif, qui s'assimilera les meilleurs éléments du prolétariat. C'est le rôle essentiel du Comité de la IIIe Internationale de faire pénétrer l'esprit communiste dans toutes les cellules de ce grand corps. Et nos militants n'y parviendront qu'en disciplinant leur propre pensée, qu'en triomphant du vieil esprit dont ils subissent encore l'influence, à des degrés divers ".

Souvarine pourtant a la légèreté d'agrémenter cette manière de programme d'une clause de durée révélatrice des illusions profondes entretenues par la gauche du Parti sur les vertus régénératrices de la scission. Il rappelle en effet que " le processus de scission doit être terminé un mois après le Congrès " dans la mesure où " il est plus facile de repousser une adhésion indésirable que de prononcer, plus tard, une exclusion indispensable… Le Parti n'a pas intérêt à attirer systématiquement tous les éléments de l'ancien parti, parmi lesquels beaucoup véhiculent la corruption électorale, la mentalité bourgeoise ; […] le parti du prolétariat révolutionnaire doit se former par une sélection rigoureuse "[171]. En décembre 1921, il revenait dans son éditorial sur les raisons de cette exigence de régénération :

> " Une autre erreur du Comité Directeur comme de tous les éléments actifs du Parti a été de considérer la résolution de Tours comme une sorte d'expression suprême de l'idée communiste en France, alors qu'elle n'avait été, dans l'esprit de ses rédacteurs, que la traduction minimum des conceptions de l'Internationale communiste. [Pour le Comité de la IIIe Internationale], la résolution et le vote de Tours ne devaient point être l'aboutissement, le couronnement de tout leur travail, mais bien le point de départ d'un nouveau travail, de nouveaux efforts, de luttes nouvelles pour l'entraînement du PCF vers de nouvelles étapes de perfectionnement "[172].

Cette nouvelle profession de foi communiste est l'occasion de critiquer la " paresse physique et morale " de la direction du Parti et de réclamer l'épuration de la " tendance de droite " qui s'est formée dans le Parti autour de Frossard, qui sort d'ailleurs victorieuse de la confrontation de Marseille[173]. Dans l'esprit de Souvarine, les querelles de tendances sont sous-tendues par une opposition plus profonde, présente dans le socialisme français dès avant Tours :

> " Sans doute une grande portion du vieux Parti, précisément celle qu'entraînaient Frossard et Cachin, a-t-elle donné une adhésion assez vague à la IIIe Internationale, sans avoir la pleine conscience des engagements qu'elle contractait. Mais une autre grande portion, celle que la gauche avait constituée, savait ce qu'elle voulait. Elle voulait un parti prolétarien, discipliné, centralisé, organisé pour le combat, délivré des politiciens carriéristes, des parlementaires professionnels, un parti qui ne se contente pas d'applaudir à la victoire du parti bolchevique, mais qui vise son exemple ".

C'est là sa façon de présenter l'antagonisme fondamental au nom duquel il tient en piètre estime ses adversaires de tendances dont il

obtient finalement l'exclusion au tournant de 1922. Aussi ne faut-il pas s'abuser de la clairvoyance de ses déclarations lorsqu'en 1924, sur le seuil de l'exclusion, il critique l'immobilisme du Parti paralysé par sa faiblesse et la bureaucratisation de ses structures. Il mène en effet cette critique au nom du même ascétisme purificateur et vivifiant qu'en bon lecteur de Lénine, il plaçait au cœur du dispositif communiste :

> " Le conflit qui s'est produit et se développe dans le monde communiste est entre l'esprit révolutionnaire vivant, critique, constamment en processus de renouvellement et d'enrichissement, et l'esprit pseudo-révolutionnaire conservateur en voie de "figement". […] Le groupe dirigeant, qui identifie arbitrairement son existence comme telle à l'existence de la révolution, traite en ennemi tout communiste qui entend faire usage de ses facultés critiques appliquées à la recherche des moyens de faire progresser la révolution autrement que selon les recettes de cette soi-disant "vieille garde" ; grâce à sa possession de l'"appareil", de toute l'armature du Parti et de l'Etat, il "fait" l'opinion et par les moyens les plus vulgaires ; les véritables détenteurs de l'esprit vivifiant, ces porteurs d'une nouvelle révolution, sont presque traités comme contre-révolutionnaires "[174]

Son ralliement à *La Révolution Prolétarienne*, fondée en janvier 1925 par Pierre Monatte, Alfred Rosmer et Maurice Chambelland, obéit ainsi à la même logique : " il y manifeste sa certitude d'être le vrai communiste, face au "sabotage", depuis le V[e] Congrès mondial, de tout ce qui avait été accompli sous la direction de Lénine et de Trotski "[175]. Attiré par le trotskisme, il voyait dans la dissidence, qui ne désespéra pas immédiatement d'un retour au Parti, le moyen d'exercer par l'exemple une pression efficace pour créer chez les militants le sursaut révolutionnaire nécessaire à une régénération renouvelée du Parti. C'est d'elle-même en effet dont la volonté de régénération se nourrit lorsqu'elle se heurte à la résistance têtue des hommes et des choses. Aussi est-elle très étroitement liée à ce premier " désenchantement " ou à la " désillusion " qui emporte alors une frange significative du PCF.

La figure du révolutionnaire ascète qui a opéré en lui l'épuration nécessaire des préjugés petits-bourgeois et de l'opportunisme socialiste est une figure forte de l'attitude communiste en ce début des années 1920. Du moins est-elle mise en scène avec insistance et assiduité par les leaders communistes de gauche dans les tribunes qui leur sont offertes. Le procès de Pierre Monatte, Fernand Loriot, Boris Souvarine et Gaston Monmousseau en mars 1921[176] en est un bon exemple. La tradition n'est pas neuve dans le mouvement ouvrier d'utiliser les procès intentés aux militants et aux leaders comme tribune révolutionnaire. De fait, la défense des quatre hommes, dominée par le souci de réfuter l'accusation de complot contre la sûreté de l'Etat requise contre eux, est l'occasion d'exposer le sens et les vertus du militantisme communiste régénéré par la rupture avec le socialisme et la lutte contre l'oppression. Ainsi que le souligne Bernard Lecache dans *La Vie Ouvrière* du 25 mars 1921, " la prison et la liberté ne les ont pas changés. La qualité de communiste, si bien rappelée au cours de ce curieux procès, ne les effraie ni ne les enorgueillit "[177]. Cette " qualité de communiste " est mise en scène avec éclat par Monatte, qui figure la lutte communiste en combat de civilisation que l'abandon des civilités petites-bourgeoises permet seule de mener à son terme :

"La figure du révolutionnaire ascète qui a opéré en lui l'épuration nécessaire des préjugés petits-bourgeois et de l'opportunisme socialiste est mise en scène avec insistance et assiduité par les leaders communistes de gauche dans les tribunes qui leur sont offertes. "

> " [Monatte] – [La lutte des classes], ce n'est pas quelques hommes qui la mènent, c'est une large classe qui représente ses propres intérêts et qui représentent aussi les intérêts de la civilisation.
>
> Le Président [du tribunal, Grippe-Minaud] – Les intérêts de la civilisation ! On pourrait discuter sur ce point !
>
> Monatte – Quand la civilisation se traduit par 1 700 000 voiles de veuves et par 20 millions de morts en Europe, on n'a pas le droit de se revendiquer de la civilisation. La civilisation, c'est nous qui

sommes aujourd'hui ses défenseurs, attaqués et poursuivis par votre régime ".

Mais c'est Fernand Loriot qui dans sa déposition, défend dans les termes les plus nets ce militantisme communiste d'un type nouveau, fruit d'une ascèse révolutionnaire déterminée et assidue :

> " Je prends hautement ma responsabilité, fièrement, sans vaine déclamation, sans intention provocatrice, je revendique hautement le titre de révolutionnaire et de communiste. Je le revendique comme la plus belle conquête faite non pas sur mes semblables, mais sur moi-même. Je ne revendique pas ce titre comme quelque chose d'imprévu, comme on l'a trop souvent imprimé dans nos journaux : l'homme aigri ayant eu des malheurs, venant au communisme par impulsion, par désir de vengeance, par dégoût, par rancœur de la société actuelle. Aucun de nos camarades, ni moi-même, nous ne sommes communistes et révolutionnaires dans ce sens. C'est à la suite de la lutte la plus âpre contre nous-mêmes, contre notre ignorance et notre faiblesse, notre égoïsme aussi, notre lâcheté, c'est à la suite de ces conquêtes répétées sur nous-mêmes, que nous sommes devenus communistes et révolutionnaires. Je revendique hautement ce titre "[178].

Cette insistance toute particulière dans le Parti sur l'ascétisme révolutionnaire réverbère alors des considérations stratégiques. Dès janvier 1921 en effet, le nouveau Parti s'affaire pour attirer à lui le syndicalisme révolutionnaire qu'il croit sensible à cette rhétorique nouvelle, qui sied bien à l'indépendantisme syndicaliste qui continue d'habiter ses rangs. Ainsi Boris Souvarine dessine-t-il dans sa veine favorite cette politique d'appel aux syndicalistes, qui se comptaient en grand nombre dans la minorité : " Le développement normal du Parti ne s'accomplira qu'avec l'affluence des syndicalistes révolutionnaires, qui lui infuseront un sang pur dont il a grand besoin, et qui profiteront eux-mêmes de l'expérience politique acquise par le Parti "[179]. En fait d'expérience, le syndicalisme révolu-

Le " procès du complot communiste " à Paris, mars 1921.
Sur le banc des accusés, de gauche à droite, Pierre Monatte, Boris Souvarine, Fernand Loriot, Gaston Monmousseau, avec leur avocat Henry Torrès, assis à table, second à droite.

tionnaire, très vigoureux avant-guerre, n'en a guère besoin. Séduit par l'ouvriérisme épurateur et le " Parti du travail " cher à Emile Pouget que représentait à ses yeux le Parti communiste, le syndicalisme révolutionnaire est dans une certaine mesure réticent à l'idée de militants professionnels[180]. Pierre Monatte, qui jouit d'un grand prestige parmi les militants et les syndicalistes ralliés à la IIIe Internationale, est lui-même entré presque à reculons dans le Parti. Au congrès de Bourges, où il affronte la minorité formée par l'alliance de Marie Guillot et d'Emile Broutchoux hostile aux Commissions Syndicales du Parti, il témoigne de cette fascination pour un Parti ouvrier purgé de son esprit petit-bourgeois : il voit en effet dans les Commissions Syndicales auxquelles il est favorable le moyen de " vider le parti français de son esprit électoraliste pour le remplir d'esprit prolétarien ". Vieux militant de plume, déterminé à conserver une liberté de conscience acquise à force de militantisme, peu disposé à s'en laisser compter par des hommes qu'il n'apprécie guère[181], il n'aime pas pourtant cette ambition de totalisation du militantisme dont il perçoit confusément tout l'arbitraire. Aussi la soumission personnelle que réclament de sa part et des militants qui

l'entoure les instances de l'Internationale ne peut-elle leur apparaître que comme arbitraire et malveillante :

> " On dit que le Parti doit être une cohorte de fer. En réalité, quiconque fait preuve de caractère doit être brisé. […] Il faut s'incliner, non devant des idées ou des décisions prises par l'organisation, mais devant des hommes. Par ce moyen, ce ne sont pas des cadres solides que l'on prépare, ce n'est pas une cohorte de fer que l'on forme, mais un régiment de limaces "[182]

Les exigences du modèle révolutionnaire communiste provoquent à leur tour d'âpres débats au sein des milieux intellectuels favorables au communisme soviétique. Ces milieux, alors très restreints, sont secoués par le dernier acte de la rupture entre barbussiens et rollandistes qui démembre définitivement le pacifisme français né de la guerre. L'attaque contre le rollandisme est ouvertement déclenchée par Barbusse dans *Clarté*[183] au début de 1922, lorsqu'il fustige l'inconséquence de l'" esprit de révolte " des rollandistes qui " n'ont accompli que la première moitié de leur devoir d'hommes de pensée "[184]. La réponse ne se fait pas attendre et la querelle est vidée au fil de deux articles publiés en avril et septembre 1922. Elle s'articule, aux yeux de Romain Rolland, autour des menaces que fait peser sur la conscience et la liberté individuelles une conception révolutionnaire qui prend un parti de violence et s'identifie à la révolution. Sa lettre d'avril 1922 expose très clairement ses doutes à l'égard de l'esprit communiste et de l'expérience bolchevique : il ne peut en effet se résoudre, au nom de l'idéal, à réduire l'individu à la " géométrie sociale révolutionnaire " dont Barbusse déclare animer *Clarté*. Pire, il refuse à l'expérience russe le bénéfice du doute quant aux " erreurs " qu'elle a accumulées : " je ne combats pas une raison d'Etat, pour en servir une autre ". Il répudie enfin les vertus supposées de la violence, appuyées sur l'illusion de la table rase :

> " J'ai peine à vous entendre dire que "l'intervention de la violence n'est qu'un détail, et un détail provisoire". […] Pour que [cette formule] ait quelque chance d'être vraie, il faudrait que la nature humaine fût une "table rase" ainsi qu'un tableau noir, sur lequel on peut dessiner à la craie, puis effacer à l'éponge. Mais l'organisme vivant est une substance ultra-sensible, où s'enregistrent les plus subtiles impressions : et la violence y laisse des traces indélébiles "[185].

Sa lettre de septembre 1922 est l'occasion d'approfondir les arguments qu'il avait fourbis quelques mois plus tôt :

> " La Révolution n'est pas la propriété d'un parti. La Révolution, c'est la maison de tous ceux qui veulent une humanité plus heureuse et meilleure. […] Dans les masses profondes, je vois, au milieu de l'énorme égoïsme apathique du plus grand nombre, des forces violentes et tourmentées qui sont faites pour détruire et pour être détruites, beaucoup plus que pour édifier. […] Trop occupées des forces collectives (dont je connais, autant que quiconque, le formidable magnétisme), vous n'attachez peut-être pas assez de prix à la conscience individuelle, seule, religieusement seule, et nue. Conscience, levier du monde. Celui de vous qui le sentait le plus vivement était le pauvre Raymond Lefebvre, votre ami et le mien, qui voulait fonder une mystique des héros de la Révolution "[186].

L'attachement de Rolland à la liberté, valeur à ses yeux supérieure à l'égalité niveleuse[187], et la claire conscience de la pesanteur des héritages semblent le prémunir contre les espoirs de régénération révolutionnaire dont il aperçoit ici les indissociables facettes. Sa conception profondément chrétienne du sacrifice qui anime son pacifisme lui interdit d'immoler la personne sur l'autel révolutionnaire. Son obstination à refuser d'accélérer la marche du temps à la cadence révolutionnaire dissipe par ailleurs chez Rolland les charmes de l'attirance résiduelle qu'il entretient pour Lénine et le bolchevisme :

> " Les deux grands facteurs de toute profonde transformation humaine sont, – d'abord, (et nous serons d'accord), le sacrifice, qui est l'exemple héroïque de cette transformation, accomplie par soi-

même – et, en second lieu, *le temps*, le maître-maçon qui bâtit avec la peine et le sang des générations. […] Pensez-vous que la Révolution, qui doit fonder l'unité fraternelle des travailleurs humains, soit de moindre importance, pour croire qu'elle aurait besoin de moindres détails pour s'accomplir ? "[188].

Car dans la somme de ses refus, Rolland conserve pourtant, malgré ses réserves, une retenue de taille : Lénine.

" Un seul, dans le parti [bolchevique], exerce, en sa plénitude, [son] indépendance de jugement : c'est Lénine. Mais ce vigoureux dominateur est borné lui-même par son doctrinarisme et par les murs du Kremlin – je veux dire par son pouvoir. Autour de lui, je ne vois guère que des scribes de la Loi. – Communistes, soyez des hommes libres ! Travaillez à corriger incessamment votre œuvre, en osant souligner vous-mêmes ses erreurs et combattre ses abus "[189].

Il laisse par là apercevoir combien le pacifisme offrait lui-même le flanc à la séduction ascétique que Lénine incarne alors si fortement.

La réponse que réserve Henri Barbusse aux interrogations courtoises de Rolland est étonnante de dogmatisme et de sécheresse. En cela, elle est déjà communiste. Après avoir avec dédain repoussé les " raisons qui me semblent confuses, arbitraires, ou qui se perdent dans le verbalisme " de Rolland, Barbusse réaffirme la nécessité de la violence :

" La liberté est de caractère essentiellement utopique : c'est une richesse de poète. […] L'égalité est, au contraire, un terme qui transporte dans la région des institutions, une précise notion scientifique. […] L'égalité, qui est restreinte [et non sans formes ni limites comme la liberté] et positive, est une meilleure matière pour bâtir l'édifice collectif ; elle passe, pour ainsi dire sans perdition, des mots dans les choses "[190].

Ce jacobinisme systématique et virulent, qui prétend répondre à l'organisation par l'organisation, à la tyrannie par la tyrannie, ne fait pas mystère de ses aspirations :

" Qu'on prenne l'idée de communisme, et qu'on regarde de quoi elle est faite. On verra qu'elle est seulement la synthèse la plus rationnelle et la mieux faite de toutes les évidences qu'on proclame partout d'autre part, et contre tout le premier. C'est l'idée républicaine poussée jusqu'à son extrême et précise limite vivante dans le sens de l'égalité des hommes et dans le sens de l'internationalisme "[191].

" Dans la répudiation, au nom de la civilisation, des civilités bourgeoisies au fondement de la délibération démocratique, le jacobinisme communiste, retrempé par l'ascétisme, vide de son contenu l'attachement à la République qu'il réduit à une simple posture campée sur la brutalité de son évidence. "

Profession de foi républicaine certes, mais qui, à tout prendre, a déjà quitté les rivages de la République pour les rives réputées plus clémentes à l'égalité du bolchevisme triomphant. Dans la répudiation, au nom de la civilisation, des civilités bourgeoisies au fondement de la délibération démocratique, le jacobinisme communiste, retrempé par l'ascétisme, vide de son contenu l'attachement à la République qu'il réduit à un simple contenu sans formes, à une simple posture campée sur la brutalité de son évidence. La figure pacifiste de " l'homme de bonne foi ", qui habitait le premier mouvement *Clarté* dirigé par Barbusse, avait permis d'accorder malgré leurs divergences les deux grands intellectuels pacifistes du moment. Avec la montée en puissance des communistes au sein du mouvement depuis décembre 1920 et le ralliement de Barbusse à leur cause, s'y substituait lentement la figure révolutionnaire de l'homme nouveau. La querelle née de cet impossible voisinage, vidée en 1921, en consacrait la victoire.

La régénération au quotidien

La dissipation progressive des illusions révolutionnaires, les changements de ligne de l'Internationale, les guerres ouvertes entre fractions, la fragilité de l'attente éphémère d'une régénération miraculeuse tout comme l'impossible prolongement d'une ascèse exigeante essoufflent lentement la dynamique révolutionnaire du mouvement communiste engendré par Tours. Le retour des pesanteurs de la vie politique et partisane épuise lentement un enthousiasme révolutionnaire engoncé désormais dans le carcan du temps de paix bourgeoise rétabli par le Bloc National.

C'est par sa droite que le Parti commence par se démonter. Très vite, l'ancienne notabilité socialiste s'éloigne. En mars 1921, quelques " dirigeants communistes " " un peu déçus des résultats de la propagande dans le Nord " entament une démarche de retour à la SFIO[192]. Ces hémorragies locales, qui entraînent le départ de petits groupes qui emportent avec eux les structures du Parti souvent résumées en leurs personnes, ne cessent pas tout au long du premier communisme français. Ainsi le départ de Frossard avait-il signifié la décapitation temporaire du communisme belfortain, et la défection d'autres noyaux. De même, en juillet 1924, le communisme du Gard connaît-il une petite saignée que provoque l'exclusion d'André Mathieu-Goirand, conseiller général communiste du canton de Lasalle (Gard), accusé par le Parti de " s'être désintéressé complètement du Parti au cours de la période électorale, et surtout, de ne pas s'être rendu à Lasalle pour soutenir les candidats de la liste du Bloc Ouvrier et Paysan lorsqu'ils se sont présentés dans cette localité ". Il semble que d'autres militants communistes locaux, comme Germain Durand, conseiller général communiste de Bénéger (Gard), ainsi que plusieurs communistes de la section d'Alais " qui ont une certaine autorité sur leurs camarades " aient emprunté le même chemin. L'agent commente : " Dans ces conditions, le parti perdrait ses militants les meilleurs, qui auraient l'intention, m'a-t-on dit, d'adhérer par la suite à la fraction Frossard "[193]. Les fidélités locales, les usages politiques hérités des pratiques socialistes d'avant-guerre, voire les pratiques clientélistes propres à l'exercice local du pouvoir opposent une belle résistance aux directives relatives aux élus brutalement imposées par le Parti. Un rapport de police daté du 7 juillet 1924 le suggère :

> " Le Parti communiste est actuellement très divisé. Par exemple, les "camarades" n'acceptent pas l'interdiction – qui leur a été faite par le Comité directeur, - de ne jamais s'adresser aux élus communistes pour des motifs personnels. Ils n'ont le droit d'écrire à ceux-ci que pour des raisons d'ordre général relatives à la politique du parti. Et les "camarades" sont furieux de posséder des représentants dont ils ne peuvent se servir pour leur usage particulier. Il y a à ce sujet des discussions orageuses au sein du comité d'action "[194].

" C'est par sa droite que le Parti commence par se démonter. "

De fait, le communisme français a affronté seul les élections législatives de mai 1924, où son recul est net bien qu'il se constitue dès alors une influence en chapelets bien assise sur quelques bastions " rouges " d'élection[195]. Le Gard pourtant, compte parmi ces " forteresses ". C'est que la tactique de Front unique élaborée par Lénine dès l'été 1921 et imposée par l'Internationale avec difficulté n'a cessé de décevoir le militantisme communiste, soudain sommé de rétablir avec le " social-patriotisme " des relations d'apparence respectable. L'intention, on le sait, est mauvaise, puisque le Front unique vise à saper les mouvements socialistes de leur base. Mais à quoi bon attirer à nouveau à soi les socialistes que l'on s'était la veille encore acharné à chasser ? La surprise est générale et les réactions très vives. C'est que le Front unique signifie très clairement au Parti français qu'il est désormais aux ordres d'un nouveau maître capricieux et déterminé. Il se joue du sentiment internationaliste qui s'y rallie par discipline, et dont il entame la lente réduction à l'obéissance.

" La tactique de Front unique élaborée par Lénine, dès l'été 1921, et imposée par l'Internationale avec difficulté, n'a cessé de décevoir le militantisme communiste, soudain sommé de rétablir avec le « social-patriotisme » des relations d'apparence respectable. "

L'instauration de la tactique de Front unique s'accompagnait par ailleurs d'une

insistance renouvelée sur l'impérieux " devoir des communistes " de se conformer à l'ascétisme révolutionnaire léniniste. Le 9e point du 3e paragraphe des thèses de l'Internationale adoptées au IIIe congrès (1921), telles qu'elles sont présentées dans le *Bulletin Communiste*, affirmaient en effet qu'" il est toujours dangereux, dans un Parti ouvrier qui fait ses premiers pas vers sa transformation communiste, de se contenter de l'acceptation d'un programme communiste, de remplacer la doctrine précédente par celle du communisme en se bornant à changer les fonctionnaires, hostiles à cette doctrine, par des communistes. L'adoption d'un programme communiste n'est qu'une manifestation de la volonté de devenir communiste "[196]. Dans son éditorial du 19 janvier 1922, Amédée Dunois, homme de confiance de la gauche souvarinienne, se hasarde pourtant à formuler quelques réserves sur les vertus de cette politique nouvelle : " la scission a laissé derrière elle, en France, un cortège de haines tenaces qui opposent provisoirement à toute velléité d'ententes partielles entre communistes et socialistes un obstacle difficile à franchir "[197]. L'expérience de Front unique est matricielle des oppositions et des défiances qui allèrent croissantes à l'égard de l'emprise de l'Internationale sur les destinées du Parti. Les difficultés que sa gauche éprouva à en accepter les principes l'amenèrent à subir finalement le traitement inquisitorial qu'elle réservait à sa droite au nom de l'ascétisme sacrificiel qu'elle s'imposait. La tactique de Front unique offrait très clairement à l'Internationale Communiste une prise solide au moyen de laquelle elle put sévir contre les réticences d'une gauche qui naquirent à la faveur des affrontements généralisés ouverts par la succession de Lénine.

La gauche du Parti possède par ailleurs une faiblesse qui lui est propre : la question syndicale. Lourde de contentieux que le compromis passé au sein du Comité de la IIIe Internationale à la veille de Tours n'avait que recouvert, elle avive les tensions qui s'y installent quand le sentiment internationaliste s'abîme dans les luttes de tendances de l'IC. Mais elle est aussi l'occasion offerte à la gauche du parti d'appliquer sur elle-même les vertus de l'ascétisme révolutionnaire dont elle s'est fait le chantre. Dans son éditorial du 21 juillet 1921, Amédée Dunois affirmait de nouveau la conviction qui était la sienne dès avant le Congrès de Tours : il y rejette explicitement toute subordination organique du syndicalisme au Parti. " La question syndicale " en effet, est " au premier plan de l'actualité politique " :

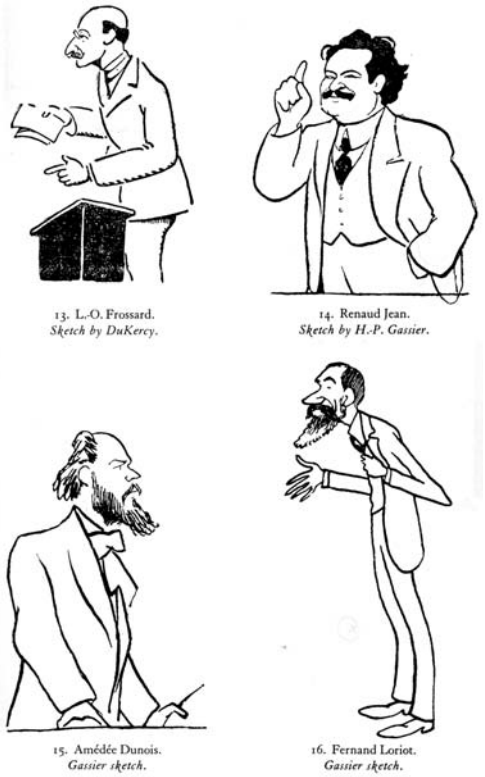
" La gauche du Parti possède une faiblesse qui lui est propre : la question syndicale. "

> " C'est l'incomparable mérite de l'Internationale Communiste d'agir dans le vaste monde comme un foyer rayonnant de force et de lumière. Amis ou adversaires, personne n'échappe à la souveraineté de son prestige : elle est vraiment comme la Jérusalem nouvelle qui, "sortie du fond du désert", force tous les regards d'un attrait invincible ".

À l'abri de cet internationalisme de charbonnier, il formule une critique très nette des thèses syndicales de la IIIe Internationale : il " [élève] des doutes sur la valeur du dispositif imaginé par le Congrès de Moscou pour établir dans le monde entier l'unité du front prolétarien ". Il préfère en effet à la formule de " liaison organique ", la solution d'un " contact étroit ", mieux adapté selon lui aux réalités françaises :

> " Syndicats rouges et Parti communiste, si divisés dans le passé, se sont maintenant rapprochés : ils sont unis par un lien plus fort que tous les liens organiques : ils poursuivent le même but, la dictature du prolétariat ; ils ne comptent, pour l'atteindre, que sur l'action directe elle-même. Ils sont unis encore par le fait que ce sont presque toujours les mêmes hommes qui, dans les syndicats et le Parti, mènent les travailleurs à la bataille ; à quoi bon qu'un délégué de l'internationale communiste siège à l'Exécutif de l'Internationale syndicale, alors que de notoriété publique, tous ou presque tous les membres de cet exécutif sont des communistes éprouvés et disciplinés ? " [198].

L'ardeur des conflits que suscite le processus de scission qui liqui-



13. L.-O. Frossard. *Sketch by DuKercy.*

14. Renaud Jean. *Sketch by H.-P. Gassier.*

15. Amédée Dunois. *Gassier sketch.*

16. Fernand Loriot. *Gassier sketch.*

Quelques acteurs essentiels du premier communisme français, en particulier Amédée Dunois, croqués par H.P. Gassier.

de l'unité de l'ancienne CGT fait tarder la réponse attendue de l'IC, qui tombe comme un couperet sous la plume de Boris Souvarine en octobre 1921 :

" Le communiste reste communiste dans tous les milieux et en toutes circonstances, que ce soit au syndicat ou ailleurs. Il ne peut être à la fois communiste et syndicaliste, puisqu'il ne peut être à la fois pour et contre l'existence même d'un parti, pour et contre l'action politique […]. Notre ami Amédée Dunois, qui semblait incliner vers l'étrange conception accolant le syndicalisme révolutionnaire au communisme […] ne contestera pas la justesse de ces constatations. Entre communistes, on doit échanger sans ménagements et en toute camaraderie les observations et critiques suggérées par l'intérêt du mouvement communiste. […] Les communistes puisent précisément dans ces méthodes ce qui fortifie leur confiance et décuple leur ardeur "[199].

La réplique est très nette et somme clairement Dunois de procéder à la révision critique de ses positions. De fait, l'attaque de Souvarine semble avoir tempéré les ardeurs contestataires de Dunois, qui retrouve son éditorial en janvier 1922, non sans avoir révisé sérieusement ses considérations sur la place et le rôle du syndicalisme à l'égard du Parti communiste : il est ainsi contraint à ces " diminutions de libertés " dont il faisait lui-même quelques mois plus tôt la condition pour entrer dans le Parti[200].

Ces diminutions ne sont pas du goût de tous les communistes ralliés à Tours à la IIIe Internationale. Le socialisme français s'était bien gardé, avant-guerre, de réclamer des militants de ses sections des renseignements d'ordre personnel nécessaires à leur dénombrement. L'influence du socialisme de guerre, les progrès de la forme-parti et les nécessités administratives qu'affronte un parti grandi, ont favorisé l'émergence de nouvelles pratiques d'identification des militants qui ont pourtant du mal à trouver grâce auprès de certains d'entre eux, qui demeurent soucieux de conserver l'intégrité de leur vie privée. Tel est en tout cas le souci qui semble animer Paul Louis lorsqu'au cours d'une réunion de la 9e section du Parti, le 20 mars 1917, il s'élève de manière véhémente contre l'obligation signifiée par le Parti socialiste de remplir un questionnaire où figuraient nom, prénom, adresse et profession : il y décèle une " tricherie policière ", tandis que les militants présents demandent que " la fédération ne s'insinue pas dans notre vie privée de militants du Parti "[201]. La réaction de Paul Louis est intéressante d'autant que l'homme, reconstructeur éminent, démissionna du Comité de Reconstruction derrière Cachin et Frossard pour soutenir l'adhésion à la IIIe Internationale. Vivement critiqué par la gauche qui le considérait comme un socialiste bourgeois et refusait qu'il accède à des responsabilités au *Bulletin Communiste*, il devait quitter le parti à la suite de Frossard en janvier 1923. L'homme ne comptait pas se soumettre aux oukases d'une gauche incapable de trouver avec ses adversaires de tendances un *modus vivendi* qui règle les différends autrement que par l'exclusion, c'est-à-dire par la force. La pratique de l'exclusion, profondément ancrée dans l'idéal épurateur de la gauche du Parti, s'imposait ainsi comme l'improbable substitut communiste à la RP socialiste. La défection presque annoncée du frossardisme sanctionnait par ailleurs la dissipation définitive des réserves et des espoirs de régénération miraculeuse du socialisme traditionnel, et saignait à blanc le premier communisme français. Fondé sur un malentendu, mené par un Frossard amené dans la remorque de Cachin à adhérer sans enthousiasme à une révolution dans laquelle il n'a jamais vraiment cru, le courant frossardien est emporté par les germes tota-

“ Fondé sur un malentendu, mené par un Frossard amené dans la remorque de Cachin à adhérer sans enthousiasme à une révolution dans laquelle il n'a jamais vraiment cru, le courant frossardien est emporté par les germes totalitaires qu'ont plantés dans le Parti les thuriféraires de l'épuration révolutionnaire. ”

litaires qu'ont plantés dans le Parti les thuriféraires de l'épuration révolutionnaire.
La déception est de rigueur également à l'égard des mobilisations “ de masse ” dont le Parti comme les militants attendent des soulèvements populaires. Les masses montrent après-guerre un empressement timide à s'ameuter pour entendre les orateurs communistes. La mobilisation des âmes et des consciences au service de la Russie est un échec patent, que souligne l'exemple de la manifestation organisée par le Parti le 28 août 1921, au Pré Saint-Gervais. Elle rassemble moins de 10 000 personnes, sans doute 7 000 sympathisants dont un grand nombre sont attirés par “ le caractère solidariste ” de cette démonstration dédiée à la défense de la révolution russe. La déception est de rigueur dans les rangs des militants : “ on nous promet toujours des orateurs qui ne viennent pas ”, tandis que les commentaires désabusés vont bon train dans la foule : “ il n'y a que la banqueroute qui réveillera l'ouvrier ”[202]. Le cas, à l'évidence, n'est pas isolé. Dès avant la guerre, le Parti Socialiste unifié avait souffert de l'absence de délégués permanents de propagande qui permettaient d'assurer dans le pays un travail soutenu d'éducation et de recrutement. Ce manque, dont les militants du nouveau parti avaient conscience, alimentait le fantasme de la propagande permanente, substitut communiste à la révolution permanente dont l'attrait sur les esprits s'était manifesté tout particulièrement à Tours. Le PCF, bien vite alimenté par les fonds venus de Moscou, allait parvenir à mettre en place un appareil de permanents sans commune mesure avec le précédent socialiste français. Au début des années 1920 cependant, l'appareil balbutiant du nouveau parti ne permet pas de retenir les indécis et les désenchantés désabusés par l'inconséquence des déclarations révolutionnaires communistes. Cette faiblesse structurelle du nouveau parti le contraint donc à osciller entre exaltation et déception, lorsqu'il est confronté aux échecs des mobilisations dans lesquelles les tendances les plus ardentes du Parti plaçaient leurs espoirs.

“ La faiblesse structurelle du nouveau parti le contraint à osciller entre exaltation et déception, lorsqu'il est confronté aux échecs des mobilisations dans lesquelles les tendances les plus ardentes du Parti plaçaient leurs espoirs. ”

L'occupation de la Ruhr, décrétée par Raymond Poincaré le 11 janvier 1923, avait provoqué de la part du PCF une vaste et virulente campagne de protestation qui sembla un instant retremper sa combativité. L'excitation provoquée par l'été allemand de 1923, les arrestations de Cachin, Treint, Marrane et Monmousseau en janvier, les manifestations du 1er mai entretiennent dans le Parti un climat révolutionnaire que les préparatifs du soulèvement allemand du 21 et 22 octobre 1923 prolongent longtemps, tant ils paraissent annoncer le retour des grandes heures de l'été 1920. L'échec piteux du soulèvement allemand, preuve nouvelle que la révolution a déserté l'Europe, accentue cependant les antagonismes qui traversent le Parti, dont la bolchevisation est un prolongement décisif. Peu à peu le centre du Parti, mené par Cachin et Sellier, abandonne la chimère d'une révolution imminente à laquelle il ne croit plus. Cette évolution, recouverte par les attaques et les querelles de la gauche du Parti qui redoublent à mesure qu'elle se divise sous l'effet de la cabale contre la figure tutélaire de Trotsky, apparaît très nettement en décembre 1924, lorsque la relance de la bolchevisation ranime les espoirs révolutionnaires des treintistes, qui la mène tambour battant.

Ces derniers sont alors portés par un afflux nouveau de jeunes militants qui renouvelle les effectifs du Parti et donne à la politique d'ouvriérisation entamée en mai 1924 un début de réalisation. La menace est majeure sur le centre, marginalisé par sa réticence croissante à absoudre les excès insurrectionnels d'une gauche favorable à la militarisation du Parti telle que la met en œuvre la bolchevisation. La grande manifestation au Pré Saint-Gervais le 21 décembre 1924 est dans cette campagne un épisode mineur, qui traduit bien pourtant toute l'assurance nouvelle du Parti tiré par sa gauche : “ Le Bureau Politique […] a décidé que les manifestations qui commencent ne seront qu'une revue des forces du prolétariat, revue qui

démontrera aux sceptiques et aux indécis que le Parti communiste français est une force avec laquelle il faut compter, et qui marche droit au but "[203]. C'est Albert Treint, appuyé sur Doriot, qui pousse à l'action de masse afin de " donner l'exemple des soulèvements futurs ", contre l'avis des autres dirigeants du Parti, qui " se rendent compte que s'ils se lançaient actuellement dans une action décisive, ils se heurteraient à un échec certain. Ils en tirent les conséquences qui s'imposent "[204]. S'agit-il pour Treint d'imposer un mode de mobilisation des troupes communistes conforme à l'idée très martiale qu'il conçoit du parti bolchevisé ? Il est difficile de trancher. Mais le Comité d'Action semble déterminé à insuffler au mouvement qui s'annonce un esprit révolutionnaire qui permettrait de déboucher sur un soulèvement populaire : des réserves sont constituées, prélevées sur le service d'ordre qui encadre la manifestation, afin d'" agir, c'est-à-dire se déverser sur la voie publique seulement dans le cas où les manifestations se transformeraient en mouvement populaire, ce qui est sérieusement escompté "[205]. Sans doute les archives de police sont-elles parfois trompeuses sur les intentions des communistes. Les manifestations de l'année 1925, d'une extrême violence[206] et modelées sur un même esprit[207] permettent cependant de supposer que c'est sous l'impulsion de Treint que leur style d'action de masse trouve son origine. Le " style révolutionnaire " communiste y occupe une grande place : il s'agit par la démonstration de force et l'ostentation de la virilité révolutionnaire d'imposer la supériorité communiste et d'y convertir les indécis : " au cours des manifestations qui commencent, il faudra surtout obtenir le plus possible d'action révolutionnaire, c'est-à-dire que par la violence des discours et des attaques contre les adversaires, il faudra accoutumer les non-communistes aux principes du Parti et créer, en général, une atmosphère orageuse "[208]. Treint voit ainsi dans la manifestation un moyen supplémentaire pour éprouver les militants communistes amenés au Parti par leur radicalisme révolutionnaire. Elle est un haut lieu de lutte, auquel sied parfaitement le style militaire dont la guerre a selon lui démontré les vertus. Le treintisme tente ainsi de modeler dans la violence régénératrice de l'expérience insurrectionnelle une nouvelle génération gagnée au communisme par l'invasion de la Ruhr. Étranger à toute patience que certains dirigeants, instruits par les insuccès, sont désormais disposés à témoigner pour consolider le Parti, Treint incarne la continuité de l'espoir de régénération révolutionnaire planté dans le socialisme français à l'issue de la guerre qui a cru trouver dans la relance du processus totalitaire par la bolchevisation le moyen d'accoucher d'une armée, d'un bloc, d'une cohorte révolutionnaires.

" Le treintisme tente de modeler dans la violence régénératrice de l'expérience insurrectionnelle une nouvelle génération gagnée au communisme par l'invasion de la Ruhr. "

Bolchevisation et régénération révolutionnaire

La bolchevisation est un moment fort de l'histoire du PCF. Elle est à ce titre bien connue de l'historiographie, qui aime y faire commencer désormais ses grandes thèses et ses nouveaux travaux. La rupture authentique qu'elle constitue se manifeste tout particulièrement par la politique de recrutement ouvrier lancée par l'IC et par le radical changement d'implantation que la création des cellules d'entreprise impose au PCF à partir d'août 1924. Dans sa nouveauté, la bolchevisation constitue pourtant un effort, inconnu jusqu'alors par son ampleur et par sa force, pour ranimer la dynamique totalitaire insufflée au lendemain de Tours par les meilleurs représentants du Comité de la IIIe Internationale. Le fait qu'elle revêt la forme évidente d'une *poussée* à la fois ouvrière et révolutionnaire ne doit pas faire ignorer qu'elle continue le mouvement de *pesée* totalitaire, c'est-à-dire d'épuration indéfinie du Parti et de totalisation du militantisme communiste, qui courbe sous lui depuis 1921 les résistances et les réticences qui se manifestent à son encontre. Ces deux mouvements complémentaires, qui définissent

" Dans sa nouveauté, la bolchevisation constitue un effort, inconnu jusqu'alors par son ampleur et par sa force, pour ranimer la dynamique totalitaire insufflée au lendemain de Tours par les meilleurs représentants du Comité de la IIIe Internationale. "

le processus totalitaire propre au communisme français, soumettent à un traitement sévère les générations successives qui s'épuisent à incarner dans les faits la figure du révolutionnaire ascétique et complet tapie au cœur du militantisme communiste. Le potentiel révolutionnaire de ces groupes d'adhésion, enserrés dans un espace politique et partisan constamment soumis à ces deux pressions, est mis en coupe réglée sous la pesée dictatoriale d'un ascétisme révolutionnaire intransigeant, tandis que la poussée les contraint à se raidir ou se soumettre sous la permanente menace de l'exclusion et de l'anathème. Le modèle militant communiste n'est pas simplement normatif ; il impose à celui qui l'embrasse d'y consacrer toutes les énergies de sa volonté. En cela, il est essentiellement épuisement, mieux : compression de la personnalité, perçue comme la somme arithmétique des attaches, des amitiés et des traditions qui retiennent et corrompent le potentiel révolutionnaire de l'individu. Le totalitarisme est fondamentalement un processus : l'accuser de n'être jamais réalisé, c'est manquer de saisir sa nature profonde. Car sa force réside avant tout dans sa capacité à obtenir le consentement suicidaire des individus qu'il enserre. Ce consentement est le fruit, dans le premier communisme français, de l'état-vécu révolutionnaire qui persiste encore dans le Parti en 1924. L'attente fantasmée du surgissement révolutionnaire imposait aux consciences un effort de préparation révolutionnaire qui donnait à la pesée totalitaire un contenu nettement ascétique et flagellant ; cet effort que prétendait s'imposer la gauche du Parti lui ouvrait des droits sur sa droite, qu'elle soumettait à une compression si forte que son " indécision " ne tarda pas à la chasser du parti. C'est lorsqu'elle est à son tour soumise, sous la poussée d'une nouvelle génération, à la compression totalitaire de ses espoirs et de ses forces, que la gauche se divise et se dissout dans les querelles et les mécomptes.

Réorganisation en cellules d'entreprises et régénération du Parti

La " réorganisation du Parti sur la base des cellules d'entreprise ", selon l'expression consacrée par l'usage partisan, est menée tambour battant à partir de la seconde moitié de 1924. Déclarée achevée en janvier 1925, à la veille du congrès de Clichy – en réalité, il n'en est rien –, la campagne, intense et bruyante, avait été ordonnée par le Ve Congrès mondial de l'IC. Mais le principe de cette réorganisation avait déjà été posé en principe, au nom de la primauté de l'exemple soviétique, au IIIe Congrès de l'IC en juin 1921. Le IVe Congrès mondial, en novembre 1922, " revint à la charge en soulignant qu'un parti communiste ne saurait être considéré comme une organisation de masse sérieuse et solide s'il ne possédait pas de forts noyaux communistes dans les usines, dans les fabriques, dans les mines, dans les chemins de fer "[209]. La structure en cellules d'entreprise possède un double caractère, hérité de la volonté de conquête ouvrière de l'appareil de production et du désir de renversement violent du capitalisme que cette conquête doit servir et accélérer : elles sont, comme le conclut un autre rapport, un " agent actif de destruction et d'appropriation " placé " au cœur des forteresses bourgeoises "[210]. Elles sont de ce fait une manifestation nouvelle de ce désir de sécession et d'autogestion ouvrières qui habite très tôt le communisme français. C'est pourquoi le Parti trouve sans difficulté dans ses rangs des éléments actifs ou simplement disciplinés qui mènent tant bien que mal à son terme supposé la réorganisation du Parti.

Les directives imposées par le Ve congrès mondial de l'IC énoncent très clairement les principes qui doivent guider cet effort : " la cellule d'entreprise […] doit assumer toutes les fonctions particulières d'une organisation de base du parti : vie intérieure (éducation, discussions, élaboration de la tactique), et participation la plus effective à la propagande et à l'agitation générale du parti communiste ". Elle constitue un outil de " liaison réelle, intime " avec les masses, autant qu'un moyen de conquête de la production " après la conquête du pouvoir ". Mieux encore, elle est l'instrument grâce

auquel le Parti s'assure du dévouement total du militant à la propagande et à la révolution : elle permet, à la différence de la section socialiste, trop appuyée sur des sociabilités qui lui échappent et se perpétuent en son sein, de dégager le militant communiste de ses attaches et des amitiés qui retiennent encore une part de sa personnalité hors de la dépendance du Parti. Ainsi par exemple, le devoir des ouvriers est-il de rester le plus longtemps possible sur le même lieu de travail, afin d'y gagner la confiance des camarades de travail. Changer d'emploi, c'est trahir le Parti : " un communiste doit rester dans la même usine aussi longtemps que possible. Il ne doit la quitter que lorsque le patron le congédie. En partant, il contribue à désagréger la cellule, celle-ci disparaît même quelquefois faute d'éléments pour la composer. Or un communiste peut-il, de gaieté de cœur, démolir l'organisation de son parti ? ". Cette intrusion du militantisme partisan dans la sphère privée, élaguée de ses racines bourgeoises par la dévotion au Parti, est complétée par les occasions nouvelles de contrôle qu'offrent les cellules :

> " L'impossibilité pour le parti de contrôler l'activité communiste de ses membres cesse avec sa réorganisation sur la base des cellules. Si les sections ne sont pas outillées pour ce contrôle, les camarades travaillant souvent loin de leur domicile, il n'en sera pas de même pour la cellule d'usine. Il sera facile à celle-ci de voir si un membre du parti fait son devoir ou non, s'il est un véritable communiste ou un communiste d'occasion. Tel qui, dans la section, se gargarisait d'un verbalisme révolutionnaire et se conduisait à l'usine comme un pâle réformiste, sera obligé de mettre ses actes en rapport avec les directives du parti, ou bien de le quitter "[211].

Exigences de contrôle et aspirations à une autarcie révolutionnaire ne sont donc qu'en apparence contradictoires. Cette apparence en effet se dissipe à la lecture des journaux d'usine qui fleurissent entre juillet 1924 et mai 1925. En fait de journaux, il s'agit de quelques feuillets de gros papier, imprimés recto verso sur deux colonnes, et distribués clandestinement à la sortie de l'usine pour mieux passer de main en main. Conçus sur un modèle inspiré par le " centre " et diffusé vers " le bas "[212], ils sont prompts à dénoncer les abus de la direction, les brimades et les conditions de travail auxquelles les femmes sont soumises. Ils diffusent auprès des simples militants la ligne officielle et complètent de ce fait le travail de propagande entrepris dans les cellules et les rayons du Parti, mené par exemple par un délégué du rayon de Cannes qui " a fait lire dans toutes les cellules de son rayon, [une série] d'instructions formelles " : " Le Parti s'est réorganisé en rayons et en cellules avec l'objectif précis d'activer sa croissance et tout spécialement d'augmenter le rendement communiste de chaque militant. Il est dorénavant inadmissible pour un quelconque de nos adhérents de se dérober à son devoir qui est de consacrer au Parti toutes les forces et les capacités dont il dispose "[213].

La bolchevisation est l'occasion pour le Parti d'organiser une intense campagne de recrutement, qui fut un véritable succès. Elle incite chaque militant à recruter autour de lui, dans son lieu de travail, un nouveau communiste et à diffuser *L'Humanité*, quotidien qui est alors loin de s'être imposé dans les milieux ouvriers, même parisiens. Un article du 13 septembre 1924 évoque d'ailleurs l'état d'esprit nouveau des militants amenés par le Parti à la faveur de cette nouvelle campagne :

> " Adhésions nouvelles, les adhérents ont un esprit plus prolétarien que ceux entrés chez nous par le canal des sections locales. Ils savent avant d'entrer au Parti que la prise de carte est un commencement et non une fin ; ils savent aussi que le Parti est une armée de combattants et non un cercle littéraire. […]. Jamais dans l'Internationale, personne n'a songé, comme certains semblent le croire, à imposer à chacun d'entre nous des gestes mécaniques, identiques dans tous les cas. […] Il faut justement qu'une cellule ait assez de souplesse et de sens politique pour réagir immédiatement, comme par réflexe, devant une situation se trouvant brusquement modifiée "[214].

L'enthousiasme est cependant loin d'être partout de rigueur. Des déceptions et des oppositions se manifestent jusque dans la Fédération de la Seine, où l'ouvriérisme est puissant et le Parti mieux implanté qu'ailleurs : " La désagrégation du Parti communiste s'est manifestée surtout, de l'aveu même des chefs de file, au moment du changement appelé dans l'organisation de la propagande et de la création des "cellules d'usine". Le système a été appliqué à Rouen et dans la région par discipline ; mais les secrétaires du groupe n'en était pas partisans "[215]. De graves discussions se déroulent par ailleurs au sein des rayons communistes parisiens en novembre 1924. Dans le 4e rayon, " des communistes se prononcèrent contre la tutelle des organisations internationales de Moscou qui veulent obliger les communistes français à se plier à une discipline d'esclavage où la voix du travailleur disparaît complètement […]. L'orateur du Comité Directeur, Cornavin, s'évertua à démontrer aux camarades que cette discipline est indispensable, du moment que le parti français, une des grandes unités de l'Armée Rouge internationale, dont le Parti communiste russe est l'avant-garde, s'engage dans une lutte décisive et offensive contre les social-traîtres et le Bloc de la bourgeoisie et de la finance ". De jeunes communistes manifestent les mêmes critiques au sein du 12e rayon. D'une manière générale, les militants déplorent " le grand relâchement " et le " malaise " qui s'est instauré dans le Parti à la faveur de la bolchevisation. Lors de la réunion des secrétaires de Rayons de la fédération rhodanienne, un échange significatif des tensions qui habitent alors la vie même des cellules et des rayons oppose ainsi Georges Marrane à l'assistance : " Marrane, de retour de Russie, dit qu'il a reçu de l'Exécutif la mission d'apporter certaines modifications au système des "rayons". Le nombre de ceux-ci sera réduit afin que l'on puisse placer à leur tête des "permanents appointés". […] Les rayons seront en un mot des petites fédérations ce qui facilitera l'œuvre du Bureau politique ". Un assistant interrompt soudain l'orateur : " alors le Parti ne sera plus un parti politique mais une administration ". " L'Internationale, répond Marrane, tient essentiellement au développement de notre parti et elle est disposée à faire dans ce but tous les sacrifices nécessaires ". L'inquiétude suscitée par l'épuisement de la dynamique totalitaire du " mouvement " communiste et la menace d'une bureaucratisation des cadres du Parti, entrave dès lors la marche d'un processus mené à un rythme effréné, que les sphères dirigeantes jugent invariablement insuffisant. La fédération du Rhône en fournit encore un bel exemple. Un document publié en juillet 1925 par les soins de celle-ci incrimine dans ces retards l'insuffisant " contact avec les masses " qu'entraîne le " manque de vie politique dans nos cellules " : " Beaucoup de cellules se réunissent mais les camarades se contentent […] de payer leurs cotisations, [d'échanger] quelques discussions sans importance […]. Cet état de chose est anti-communiste et le perpétuer serait un crime contre notre Parti "[216]. En effet ceci contredit le mot d'ordre " Allez aux masses ! " :

> " Nous sommes au regret de constater qu'un certain état d'apathie règne dans notre région au moment où les événements se précipitent et s'aggravent, ce qui permettrait à notre parti d'en tirer le bénéfice. Les membres restent pour ainsi dire indifférents, il ne semble pas que nous ayons en notre sein la fleur révolutionnaire du prolétariat, bien au contraire, les membres du Parti se trouvant dans le même état d'esprit que la grande foule. Ceci est inadmissible, il faut que chaque membre, que chaque cellule réagisse, c'est à nous qu'il appartient de créer un courant révolutionnaire à la faveur des événements actuels. C'est à l'élite du mouvement ouvrier de pénétrer au cœur des masses laborieuses, de réagir contre le mouvement défaitiste de ces masses qui se laissent aller au je m'en foutisme [sic], cela en diffusant les mots d'ordre du parti, en insufflant notre foi de communiste, de révolutionnaire parmi les ouvriers dans les usines […] "[217].

Aussi la bolchevisation, véritable " soustraction au sentimentalisme petit-bourgeois "[218] se heurte-t-elle à la routine partisane qu'elle ne parvient à vaincre que par une persistante pesée sur ses militants. Cette soustraction volontaire se fourvoie cependant dans une contradiction qui rejoue les difficultés propres à tout parti qui se

“ La bolchevisation permet d’ériger la surveillance, l’obéissance et l’exclusion en système d’organisation. Ce que jusqu’alors, l’exaltation révolutionnaire seule avait imposé tant bien que mal dans le Parti, la bolchevisation le fonde en principe même de régulation partisane. ”

prétend “ conspiratif ”. Le militant communiste, contraint de se prémunir de la répression patronale, avance caché et se consacre dans le plus grand secret à la propagande révolutionnaire ; mais il doit tout autant revendiquer bien haut sa condition de communiste, meneur des opprimés dont il formule, en bon marxiste, les intérêts dont il prend la défense : “ Parlant des cellules communistes, [les journaux bourgeois] écrivent : “on voit que ces foyers de propagande sont tout prêts à se transformer en centres d’action révolutionnaires”. Oui, camarades, ces patrons et ces bourgeois ont vu juste. Le Parti communiste n’est pas un parti parlementaire, il est devenu un parti d’activité révolutionnaire. […] Avec sa nouvelle forme, le parti gagnera en force. Les adhérents qu’il fera seront les bons soldats de l’armée révolutionnaire. Il méritera, petit à petit, la confiance des masses ouvrières ; il sera leur guide ; il les entraînera à l’action ; en un mot, il les gagnera à la Révolution prolétarienne ”[219]. Cet enthousiasme affiché cache cependant de sévères réprobations à l’encontre des cellules imprudentes qui ont trop tôt révélé au grand jour leur existence. Aussi les cellules sont-elles contraintes de se surveiller entre elles, afin d’en évincer les “ tièdes ” et les “ indécis ”, tandis qu’elles doivent procéder au recensement de leurs militants grâce à des questionnaires circonstanciés et imposer le respect discipliné dû aux directives du Parti. La bolchevisation permet donc d’ériger la surveillance, l’obéissance et l’exclusion en système d’organisation. Ce que jusqu’alors, l’exaltation révolutionnaire seule avait imposé tant bien que mal dans le Parti, la bolchevisation le fonde en principe même de régulation partisane. Avec la bolchevisation le Parti se dote enfin d’un substitut efficace quoiqu’arbitraire à la RP, congédiée à Tours. La “ réduction à néant ”[220] de la fraction trotskyste en fut l’outil essentiel.

L’abandon de la politique de la “ grande amitié ”

Le châtiment par l’exclusion n’est pas une pratique inventée avec la bolchevisation des structures du PCF. La gauche du Parti en avait fait dès le congrès de Tours un élément essentiel du processus de régénération révolutionnaire du Parti. Avec la bolchevisation et l’élimination des “ éléments trotskystes ” du Parti, elle découvre sa vulnérabilité nouvelle aux procédures dont elle a favorisé grandement l’instauration. La victime emblématique de cette rigueur est bien connue de l’historiographie du communisme, puisqu’elle a fortement contribué à son élaboration. Boris Souvarine en effet est exclu du PCF le 19 juillet 1924, après une âpre bataille dont Albert Treint est à la fois l’acteur principal et le premier bénéficiaire. À ce moment, le processus qui conduit à l’exclusion de Rosmer, Monatte et de leurs compagnons, figures historiques du syndicalisme révolutionnaire français, est déjà bien entamé, puisque Monatte a démissionné en avril de *L’Humanité* pour protester contre les méthodes de Treint. Il s’achève en décembre 1924, quand ce groupe disparate est exclu du Parti.

Ce moment décisif, marqué par l’exclusion de militants respectés et admirés, doit être pensé comme un bloc. L’accusation d’intellectualisme lancée contre Souvarine n’est que l’habillage de transformations structurelles plus profondes dans le Parti, que paient à leur tour des leaders d’origine authentiquement ouvrière. Aussi ne faut-il pas y voir trop vite la manifestation d’un anti-intellectualisme qui justifierait des exclusions rendues presque légitimes par la détestation de la figure de l’intellectuel. Souvarine n’était pas détesté dans le Parti parce qu’il incarnait un “ intellectualisme ” éloigné des “ masses ” : il en fut chassé parce qu’il fut un temps l’homme de l’Internationale, animé d’un puissant idéal de régénération révolutionnaire du nouveau Parti qui l’autorisait à appliquer aux “ amis ” les méthodes inquisitoriales inspirées du bolchevisme. Consécutif à la mort de Lénine, l’éclatement des fidélités et des clientèles au sein de l’Internationale prive cependant Souvarine d’une position de force, sans que le ressentiment accumulé contre lui dans toute les tendances ne s’évanouisse. Soucieux de son indépendance, Souvarine

L'internationalisme prolétarien.
Dimitri Manouilsky, Boris Souvarine et Alfred Rosmer à Moscou en 1922.

n'en continue pas moins d'informer les lecteurs du *Bulletin Communiste* sur les conflits internes au Parti russe.

C'est précisément la publication à ses frais des thèses de Trotsky dans sa brochure *Cours Nouveau* en mars 1924, puis la défense énergique qu'il déploie en faveur de Trotsky au XIII[e] Congrès du parti bolchevique en juillet 1924 qui le contraignent à devenir le représentant français de la " fraction " trotskyste dans le PCF. Son ardeur, l'exemplarité de son courage, l'effort pédagogique qu'il engage dans le *Bulletin Communiste*, tous animés par sa conviction de demeurer fidèle à l'internationalisme des origines de son engagement, laissent penser qu'il espérait des masses militantes un accès de dégoût capable de susciter une nouvelle fois une scission salutaire aux dépens des bureaucrates du Parti. Les termes de sa lettre du 24 juin 1924[221] confirment cette hypothèse. L'intellectualisme prétendu de ses positions n'est qu'un prétexte commode pour évincer l'infatigable défenseur de l'ascétisme révolutionnaire caractéristique du premier communisme français. Les moyens grossiers mis en œuvre dans ce but retournent contre lui les vertus du modèle :

> " Le déséquilibre provoqué par la guerre et la révolution russe, la trahison des social-patriotes, la scission de Tours avaient appelé à la direction des organisations révolutionnaires une nouvelle génération, dont Souvarine était […]. Dans notre Parti, que la bataille révolutionnaire n'a pas complètement épuré du vieux fond social-démocrate, l'influence des personnalités joue un trop grand rôle. Il est indispensable que les militants sachent qu'il n'y a pas deux justices : l'une inflexible pour les petits, l'autre, "tolérante" pour les chefs. Dans la mesure où les camarades occupent des postes de confiance, leurs responsabilités augmentent devant le Parti. La critique de leurs actes n'en est que plus sévère, leurs fautes plus implacablement punies. Les pratiques qui, sous le couvert de "Grande Amitié", toléraient ou feignaient d'ignorer les défaillances individuelles n'ont plus leur place dans l'Internationale bolchevisée. La "valeur", le "talent", le "savoir" de tel ou tel ne sauraient justifier un relâchement du contrôle auquel tous les communistes sont astreints. C'est dans la mesure où toutes les survivances du "Moi" individualiste seront détruites, que se formera l'anonyme cohorte de fer des Bolcheviks français. […] S'il veut être digne de l'Internationale communiste à laquelle il appartient, s'il veut suivre les traces glorieuses du Parti russe, le Parti communiste français doit briser sans faiblesse tous ceux qui, dans son sein, refuseraient de se plier à sa loi ! "[222].

Aussi est-ce d'une relance brutale du processus de compression totalitaire de la personnalité militante que sont victimes Souvarine, mais aussi Monatte, Rosmer et leurs camarades. Cette relance, qui se gargarise d'abandonner la " grande amitié " (l'expression

est de Frossard, avant le congrès de Marseille) qui régnait jusqu'alors dans le Parti, se déploie dans des termes qui rejouent encore cet abandon des affections, des admirations et des attaches au cœur du militantisme bolchevik :

> " Nous voudrions […] que les camarades responsables de la région [de Lyon] ne pratiquent plus cette politique de la grande amitié, il faudra que le comité régional oblige sans faiblesse les camarades compétents à participer à la direction de la région ; d'autre part – ayant seulement pour but l'intérêt du Parti – qu'il fasse rentrer dans le rang tous ceux qui font ou qui ont fait preuve d'incapacité "[223].

Une réunion du rayon de Lyon, tenue le 10 décembre 1924, en invoque à nouveau la nécessité, cette fois aux dépens de Monatte et Rosmer :

> " Depuis longtemps, le Parti sentait le danger de la déviation qui se dessinait à droite et c'est pourquoi le V[e] Congrès a décidé d'expulser tous ceux qui seraient tentés d'appuyer cette tendance. Nous ne devons avoir qu'une ligne de conduite, celle tracée par Lénine. Les expulsés du Parti Monatte, Rosmer et autres sont des hommes intelligents ; ils auraient pu conduire le Parti à son véritable but ; ils l'en ont détourné. Monatte a protesté contre son expulsion en rappelant qu'en 1914 il avait été le seul à se dresser contre la guerre ; nous le reconnaissons volontiers, mais le Monatte de 1914, n'est pas celui de 1924 "[224].

Ces attaques contre l'intelligence et son machiavélisme, contre l'intellectualisme et le goût petit-bourgeois de la liberté et du savoir ne sont donc nullement tournées vers des militants dont les origines sociales et l'éducation incarneraient une trajectoire militante propre à des intellectuels. Elles engloutissent dans l'appétit de leur haine toutes les velléités de résistance à ce qui de plus en plus ressemble aux yeux de ces militants à une soumission volontaire aux directives de l'Internationale. La création des *Cahiers du Bolchevisme*, dont le premier numéro paraît le 21 novembre 1924, participe de cet enterrement annoncé du communisme jugé presque débonnaire des lendemains de Tours. Un nouvel effort de propagande est consenti pour convaincre la nouvelle génération ouvrière amenée au Parti par la bolchevisation, des vertus de l'ascétisme révolutionnaire léniniste. Rien dans les formules n'a changé. Un article de Nadejda Krupskaïa sur Lénine évoque bien cette permanence :

> " On écrit beaucoup sur W. Illitch en ce moment. Dans ces souvenirs, on le représente souvent comme une sorte d'Ascète, un père de famille austère. Son caractère est dénaturé. Il n'était pas ainsi. C'était un homme, et rien de ce qui est humain ne lui était étranger. Il aimait la vie dans sa riche diversité, il la buvait à pleine bouche. […] Il aimait passionnément l'humanité. Ainsi, il aimait Plekhanov. Celui-ci avait joué un grand rôle dans le développement de W. Illitch, il l'avait aidé à trouver la bonne voie révolutionnaire, et pour cela Plekhanov fut pour Illitch pendant longtemps entouré d'une auréole. Chaque divergence de vues, même la plus minime, était très douloureuse. […] Les jeunes camarades qui étudient aujourd'hui l'histoire du Parti auront de la peine à comprendre ce que signifiait la scission d'alors avec les mencheviks. W. Illitch aimait non seulement Plekhanov, mais aussi Zassoulitch et Axelrod. [Mais] l'amitié personnelle ne pouvait jamais influer sur son attitude politique. Malgré sa grande amitié avec Plekhanov et Martov, il rompit politiquement avec eux, puisque c'était nécessaire à la cause […] "[225].

La nouveauté de cette propagande édifiante ne réside pas en réalité dans son contenu désormais routinier. Elle la reçoit de la fonction nouvelle dont elle est investie : soutenir de toute sa force évocatrice la mise sur pied d'un culte de Lénine. Elle prépare le passage du mythe de Lénine et du révolutionnaire ascétique né de 1917, à son orchestration méthodique au service des objectifs

du Parti. Tel est l'objectif que s'assignent très nettement les *Cahiers du Bolchevisme* dans leur numéro inaugural :

> " On n'est pas communiste si on ne se penche pas patiemment, longuement, sur tous les éléments sociaux, sur tous les événements historiques, sur tous les faits politiques et économiques, afin de les analyser et d'en tirer la ligne à suivre, la tactique à employer, l'action à mener. On n'est pas communiste si l'on ne s'assimile pas, non de façon livresque, mais de façon complète et vivante, la doctrine du génial penseur et du chef incomparable Lénine, le seul véritable interprétateur et continuateur de Marx, doctrine toute entière vers ce but unique et formidable : accomplir la Révolution sociale, instaurer la dictature du prolétariat pour réaliser le Communisme "[226].

La publication des œuvres de Lénine, qui connaît un réel essor en 1924-1925, complète cette propagande qui instaure dans le Parti un langage relativement nouveau, que les anciens leaders de la gauche, et en particulier Souvarine, ne goûtent guère. Dans la préface du *Cours Nouveau*, Souvarine écrivait ainsi :

> " Nous nous élevons contre la tendance déjà apparue dans le Parti de déifier Lénine, de faire du léninisme une religion, de l'œuvre d'un maître un évangile. Selon cette conception, les communistes de toute la terre, du présent et des temps futurs, n'auraient plus qu'à répéter machinalement des formules, plus ou moins correctement interprétées par des officiants officiels et officieux, et qui leur éviteraient la peine de penser, d'étudier, de critiquer et de comprendre "[227].

De fait, avant 1924, le mythe de Lénine s'était confondu bien souvent avec l'admiration pour l'expérience bolchevique. Il avait épisodiquement inspiré des réalisations mais était demeuré comme un bien commun aux communistes, une passion à la fois bruyante et secrète, l'intime conviction qui avait poussé nombre d'entre eux à rompre, sur son modèle, avec les vieilles convenances socialistes. À la faveur de la bolchevisation, le langage se fige dans la louange forcée, la logorrhée hagiographique, le portrait édifiant et mensonger : " À l'ordre du jour, une seule question est inscrite, la "bolchevisation" du Parti. Entendez qu'il s'agit de combattre les hérésies du Trotskysme et de revenir à la "sainte conception" de Lénine, représentée par la "Vieille Garde" bolchevique "[228]. Tous ces traits apparaissent nettement dans le *Lénine* de Guilbeaux, première biographie officielle (1924) publiée par un communiste français dont le style annonce déjà l'hagiographie stalinienne :

" Dans ce passage du mythe au culte, le militantisme communiste perd en liberté ce qu'il gagne en force. "

> " Lénine est avant tout un homme politique et lorsqu'il rompt avec quelqu'un en politique, il cesse également toute relation personnelle. […] Les amis et les camarades de Lénine sont prêts à tout instant à lui faire sacrifice de leur vie. […] A le voir, il donne l'impression d'un homme sain, d'un homme fortement et normalement constitué. […] Petit, trapu, d'aspect faunesque, le visage pointillé de son, le front largement bombé, le nez proéminant et flaireur, le menton effilé par une barbiche, ses yeux clignotent et sont sans cesse en éveil. Son regard est toujours droit et clair ; on le sent peuplé d'intelligence, d'ironie, de gaîté combative. Sa face aux contours mathématiques, son crâne puissamment construit exprime toute la force, toute l'énergie, toute la vitalité que personnifie son être entier "[229].

Dans ce passage du mythe au culte, le militantisme communiste perd en liberté ce qu'il gagne en force. Cette contradiction, demeurée longtemps inaperçue aux acteurs du moment, fut tranchée net par le processus de bolchevisation.

Lorsque le 17 janvier 1925 s'ouvre le congrès de Clichy, la gauche du Parti est déjà démembrée. Les luttes d'influence en son sein ont eu raison de ses fondateurs, dépités des évolutions que le Parti a engagées. Bien des événements au cours de ce congrès démontrent que le Parti a changé. Semard ouvre le congrès, tandis que Treint le clôt par un discours qui suscite l'enthousiasme : " l'orateur est lon-

Maurice Thorez, jeune cadre du Parti.
Ici, pas à Clichy, mais au congrès de Lyon en janvier 1924 : il regarde le photographe.

guement applaudi par les congressistes qui entonnent ensuite *L'Internationale*, *La Jeune Garde* et la *Carmagnole* "[230]. La seconde séance de la première journée est présidée par Maurice Thorez, tandis qu'Henri Barbé et André Ferrat, issus des Jeunesses formées à Bobigny, sont désignés pour représenter les Jeunesses du Parti au Comité Central du Parti. Toute opposition n'est pas encore tue, mais elle est déjà recouverte par les huées de l'assistance gagnée à la nouvelle direction. Ainsi Amédée Dunois doit-il quitter la tribune à la risée de tous[231]. Le second jour, Charles Rappoport affronte à son tour les attaques de ses camarades. Il cite en exemple Monatte et déplore que la liberté de discussion soit supprimée dans le Parti. Le rappel d'un long passé militant est l'occasion d'exprimer toute sa méfiance à l'égard du culte léniniste dont il désapprouve comme Souvarine, les développements les plus récents : " il faut que chacun comprenne bien que Karl Marx est le premier maître en matière de révolution et il est par conséquent désobligeant et ridicule de citer toujours Lénine et d'employer le mot "bolchevik" pour tout ce qui concerne le communisme ". Il ajoute de façon très fine : " contrairement aux dires de ses membres, ce congrès ne reflète pas l'opinion de la classe ouvrière et je demande qu'une statistique sincère des corporations auxquelles appartiennent les congressistes soit établie ". Rappoport, à son tour, est bâillonné par l'agitation de la salle. Le congrès, à partir de ce moment, ne devait plus connaître de fausses notes. Pierre Semard, après avoir énergiquement nié l'existence d'un courant ouvriériste, déclare que la période des exclusions est terminée, tandis que Cachin, qui conclut la seconde journée, répudie à nouveau les civilités petites-bourgeoises, comme pour légitimer les nouvelles exclusions :

> " Poursuivons notre action pour détacher les masses des illusions qu'elles ont encore en la social-démocratie. Ce ne sera pas une tâche au-dessus de nos forces, nous n'avons qu'à posséder la foi dans le bolchevisme et ne plus mettre en doute, comme l'ont fait les intellectuels théoriciens, le succès de la révolution "[232].

Albert Treint, Suzanne Girault : biographies croisées

Les parcours militants d'Albert Treint et de Suzanne Girault sont relativement mal connus de l'historiographie, qui entame à peine la réévaluation de leurs rôles. Croiser leurs biographies n'est donc pas tâche aisée, puisque l'historien avance sur des terres que des travaux universitaires récents n'ont pas complètement balisées[233].

Pour Girault comme pour Treint, le congrès de Clichy marque l'apogée de leur influence dans le Parti. C'est Suzanne Girault qui attaque ouvertement Dunois après qu'il est intervenu à la tribune en faveur de ses camarades de gauche exclus du Parti ; elle en profite pour condamner les " petites saloperies " dont Souvarine se serait rendu coupable[234]. Albert Treint, en vertu de la rigoureuse étiquette des congrès communistes que la bolchevisation impose définitivement, prononce pour sa part le discours de clôture du congrès, ce qui signifie qu'il dirige alors effectivement le Parti. Ainsi écrit-il que

" Pour Girault comme pour Treint, le congrès de Clichy marque l'apogée de leur influence dans le Parti. "

“ Les parcours militants de Treint et de Girault ne se rejoignent que dans les prédispositions qu'ils montraient à prendre la direction d'un processus dont ils ne répudiaient nullement le caractère arbitraire ”

“ déjà, rien que par son seul aspect extérieur, ce congrès marquait la transformation du Parti ”[235]. L'une comme l'autre sont alors très fortement soutenus par l'Internationale, en la personne de Gouralski, de son vrai nom Abraham Heifetz, fidèle de Zinoviev et qui s'avère être le “ vrai patron ” du PCF jusqu'à son arrestation par la police française en juillet 1925[236]. Girault et Treint ont attaché leur nom à la politique de bolchevisation, dont ils imposèrent le rythme cadencé. C'est la raison pour laquelle ils furent longtemps ignorés par l'historiographie. Treint, adversaire déterminé de Souvarine dont il rejetait ouvertement la tutelle, fut le bâtisseur zélé du système partisan dans lequel toute la brillante génération de gauche du premier communisme français vit la méprisable caricature du parti régénéré qu'elle était persuadée d'avoir construit. Mais zinovieviste, il ne trouva aucune grâce auprès de l'historiographie stalinienne[237]. Suzanne Girault, sans doute desservie par son sexe, incarnait pour sa part une féminité communiste qui fut étouffée sous le rigide modèle stalinien qu'incarnait Jeanette Vermeersch, exemplaire compagne communiste de Maurice Thorez[238]. Réunis, à la fin de 1922, par l'expérience de la reprise en main de la Fédération de la Seine gagnée par le frossardisme, leurs parcours militants ne se rejoignent que dans les prédispositions qu'ils montraient à prendre la direction d'un processus dont ils ne répudiaient nullement le caractère arbitraire : c'est précisément cette tentation totalitaire qui fascina les deux personnages, dévoués corps et âme, au nom d'un internationalisme intransigeant, à la cause prolétarienne incarnée par l'Internationale dont le Parti français n'était à leurs yeux qu'un prolongement agité. Dans ce ralliement sans retour à l'idéal révolutionnaire et martial de la bolchevisation, plusieurs dispositions favorables à ce “ désir de totalitarisme ” peuvent être identifiées : l'absence ou l'ébranlement des attachements aux traditions socialistes d'avant-guerre ; la fascination pour le “ militarisme rouge ” ; le modèle léniniste d'ascétisme radical qui continuait à travers le treintisme son histoire commencée à la veille de Tours.

“ De ce conflit, dont il devait sortir capitaine, Treint garda un indéniable goût pour la chose militaire, qu'il étendit bientôt aux formes de son militantisme communiste, très nettement engagé à partir de 1919. ”

Albert Treint (1889-1971) est instituteur et militant socialiste de fraîche date – il a adhéré à la SFIO en 1910 ou 1912 – lorsque la guerre le saisit en août 1914. De ce conflit, dont il devait sortir capitaine[239], il garda un indéniable goût pour la chose militaire, qu'il étendit bientôt aux formes de son militantisme communiste, très nettement engagé à partir de 1919. Le combat, ses horreurs et ses méthodes ont semble-t-il exercé sur lui une profonde influence, à tel point qu'il concevait son engagement communiste comme le prolongement violent de la guerre par d'autres moyens, pour mettre à bas le régime bourgeois traître aux buts de guerre à l'égard duquel il entretenait une haine irrémissible. Cette conviction, forgée dans les rangs de l'ARAC dont il est un militant en vue et en pointe, inspire les discours qu'il prononce dans la tournée de propagande qu'il mène en tant que membre du Comité de la IIe Internationale en décembre 1920. Ainsi déclare-t-il le 23 décembre 1920, devant la section de Bléré (Indre-et-Loire) que “ la révolution ne peut plus se faire pacifiquement car la bourgeoisie n'abandonnera jamais volontairement ses privilèges, il est donc nécessaire de se préparer à la lutte ”[240]. Quelques jours plus tôt, devant la Section socialiste de Vincennes, il affirmait que “ tôt au tard, on demandera des comptes aux gouvernants criminels qui, contrairement aux principes qu'ils proclamaient bien haut, combattent le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ”[241]. Aussi le terme de discipline n'a-t-il chez lui qu'un sens militaire, bien éloigné de son acception courtoise du socialisme d'avant-guerre. Mais il ne s'accommode pas non plus du tour bureaucratique que le stalinisme devait lui donner[242]. Cette discipline “ vivante ” et “ souple ” demeure internationaliste dans l'âme, aussi contradictoire que cela puisse paraître. C'est qu'elle reste fidèle à un ascétisme rigoureux qui trouve dans le modèle militaire son achèvement le plus complet.

Suzanne Girault n'était pas absolument étrangère aux traditions

anti-autoritaires de l'anarchisme bakouniniste tel que son père, Auguste Spichiger, le pratiqua dans la fédération jurassienne de l'AIT[243]. Enfant adultérin, née Depollier en Suisse romande en 1882 des amours de Louise Tissot-Daguerre, épouse de François Depollier et d'Auguste Spichiger, Suzanne Girault connut une enfance malheureuse après que son père fut contraint à l'exil par ses engagements politiques. Placée dans une famille d'accueil pour la soustraire à l'influence d'une mère sans doute folle, elle quitta la France pour la Russie à l'âge de 17 ans : elle devait y demeurer vingt ans. Un mariage raté et des métiers sans joie n'empêchèrent pas Suzanne Girault de s'attacher à un pays dont elle connaissait, à Odessa où elle avait élu domicile avec son mari et ses deux enfants, le peuple et sa misère. C'est la Révolution russe qui l'amena au bolchevisme. En octobre 1917 elle se trouve à Kiev dans les rangs des bolcheviks, sans être membre du parti russe auquel elle n'adhère qu'en mars 1919 ; son fils Léon s'engage dans l'Armée rouge, qui occupe Kiev à partir de janvier 1918. J. Sadoul et Marcel Body arrivent à Kiev en mars 1919 pour organiser un groupe français, et dès leur départ, c'est Suzanne Depollier qui est nommée secrétaire du groupe[244]. Active propagandiste, elle se rend à Odessa en juin 1919 afin d'y travailler les troupes françaises débarquées. C'est à ce moment qu'elle rencontre Angelica Balabanova, chargée par le IIIe Congrès de l'Internationale d'organiser un Bureau du Sud au service de la propagande dans les Balkans. En septembre 1919, elle est contrainte de quitter l'Ukraine pour Moscou, sous la pression de l'avance de Dénikine. Mais elle commet l'erreur de s'opposer à l'exclusion de Sadoul du groupe communiste français, ce qui lui vaut d'être éloignée de Moscou dans un orphelinat à Vifania, situé à une cinquantaine de kilomètres de la capitale, où elle fait l'expérience de la famine[245]. Ce n'est qu'au printemps 1920 qu'elle retourne à Moscou, où elle occupe diverses fonctions avant de devenir la secrétaire personnelle d'Angelica Balabanova[246]. Tout cultive dans cette

" Tout cultive dans cette expérience russe, la distance avec les traditions démocratiques et partisanes du socialisme français, pour lesquelles elle avait le mépris le plus profond. "

expérience russe, la distance avec les traditions démocratiques et partisanes du socialisme français, pour lesquelles elle avait le mépris le plus profond. Lorsqu'elle quitte la Russie pour la France, à la fin de 1921, elle ignore qu'elle abandonne pour de bon son pays d'élection. Rien, dans leurs parcours militants, ne retenait donc Treint et Girault à la vielle maison, envers laquelle il n'avait que mépris et méfiance. Tout par conséquent, les prédisposait à prendre la tête du processus de relance totalitaire de la bolchevisation, qui terrasserait enfin dans le Parti les réminiscences de l'" esprit social-démocrate " qu'ils tenaient en horreur.

" S'il faut donner au treintisme un soubassement théorique pour expliquer sa passion de l'ordre et de la discipline militaires, c'est dans le « militarisme rouge » inspiré de la doctrine boukharinienne que l'on peut le trouver. "

S'il faut donner au treintisme un soubassement théorique pour expliquer sa passion de l'ordre et de la discipline militaires, c'est dans le " militarisme rouge " inspiré de la doctrine boukharinienne que l'on peut le trouver. Porté au co-secrétariat en récompense de sa fidélité dans la liquidation de la fraction Frossard[247], il publie en effet au début de 1923 une série d'articles dans *L'Humanité*, où il expose en particulier ses vues sur " socialisme de guerre et communisme de guerre "[248]. Il s'aligne alors sur le militarisme rouge de Boukharine et sur le droit des armées soviétiques à intervenir hors de Russie, au nom d'un " impérialisme de classe " révolutionnaire. Ses initiatives éditoriales entretiennent pourtant avec Souvarine et Dunois une violente querelle que rien, sinon l'exclusion, ne parvint à vider. Treint, hissé à des responsabilités nouvelles après la restauration de l'influence de la gauche par l'Internationale, est très jaloux de son indépendance, et refuse absolument le contrôle tatillon que Dunois et plus encore Souvarine exerce sur ses productions. C'est du moins ce que Jules Humbert-Droz lui reproche dans un rapport au CE de l'IC daté du 21 avril 1923 :

" Les rapports avec Treint sont aussi difficiles. Il envoie de prison des quantités d'articles où il renouvelle ses déclarations sur le

militarisme et s'acharne à avoir raison, articles où il traite la question syndicale d'une façon très dangereuse. Le BP lui a demandé de modifier certains de ses articles. Dunois et Souvarine lui remanient sa copie et Treint proteste et s'indigne qu'un secrétaire général n'ai pas le droit de publier ce qui lui passe par la tête "[249].

Ces incompatibilités d'humeur recouvrent en fait des évolutions plus préoccupantes pour la gauche du Parti, qui se divise alors très nettement sous la poussée gauchiste des treintistes, tandis que des rapports sereins entre le Parti et le syndicalisme révolutionnaire ne parviennent pas à s'établir. Là encore, les querelles de personnes redoublent les enjeux politiques : Jules Humbert-Droz s'en fait à nouveau le sévère censeur dans une lettre de septembre 1922 :

" La gauche [du PCF], Souvarine, Treint, Vaillant ont bien peu de contacts avec la classe ouvrière et connaissent peu sa vie. Je reste encore pessimiste parce que je cherche ceux qui pourraient former un vrai parti communiste ici, et ceux-là sont hors du Parti, et dans le mouvement syndical. Tant que cette dualité demeurera, la crise ne sera pas complètement vaincue et le parti n'aura pas le caractère vraiment prolétarien. Or Monatte, Monmousseau ont encore plus de prévention contre Souvarine et Treint que contre Frossard, qui connaît bien les milieux ouvriers "[250].

Tout porte alors ces tensions à l'incandescence. La tendance treintiste jouit auprès de l'Internationale d'une bonne réputation, du fait du redressement efficace de la fédération de la Seine qu'elle a mené à bien au début de 1923. En juin 1923, Treint avait proclamé très nettement son succès dans les colonnes de *L'Humanité*[251]. Pourtant, dans le jeu complexe des influences qui s'installe alors dans le Parti, la présence de Souvarine constitue le principal obstacle à la ligne treintiste. Pour l'heure, Souvarine, soutenu par l'Internationale, pouvait brider les ardeurs de son lieutenant. En décembre 1923, il était parvenu à obliger la direction de la Fédération de la Seine à opérer son autocritique. La défaite était amère pour Treint et Girault, pour qui cette reconquête avait semblé marquer le couronnement de leur activisme. De fait, le 22 juillet 1922, l'IC avait fait parvenir à la fédération de la Seine une lettre qui, au fil de sept longues pages, exposait les principes qui doivent prévaloir dans la réorganisation d'une fédération sur les bases du centralisme démocratique : il s'agissait de combattre le fédéralisme, conçu comme un héritage du socialisme national et impropre à la construction d'un parti communiste, et d'ériger l'épuration en principe d'organisation : " Ce n'est pas la fédération de la Seine, héritière spirituelle de la Commune, qui méconnaîtra les raisons essentielles de l'écrasement de la Commune : les préjugés démocratiques, petits-bourgeois et fédéralistes, l'absence d'une force dirigeante de la Révolution, cohérente, disciplinée et centralisée "[252]. En août 1922, le Congrès fédéral de la Seine garantit à la gauche la direction de la fédération : Marrane, centriste, est secrétaire, flanqué d'une nouvelle secrétaire adjointe : Suzanne Girault. En décembre 1923, Souvarine écrit un mémoire vindicatif sur la fédération de la Seine, qu'il soumet au Bureau Politique (BP) le 11 décembre. Dès lors, le BP adressait le 14 décembre une lettre au Comité fédéral pour lui intimer l'ordre de corriger ses erreurs : la tendance de gauche du Parti venait d'éclater. Mais au moins depuis janvier 1924, l'IC est consciente de l'opposition que Souvarine représente à la bolchevisation du Parti. C'est alors en s'appuyant sur le radicalisme de Treint qu'elle terrasse les résistances des leaders historiques de la gauche du Parti. Ce débordement par la gauche est l'occasion de relancer la dynamique du discours épurateur qui trouve chez les treintistes un terrain particulièrement favorable. Les transformations sociologiques, qu'induit progressivement la bolchevisation, fournissent au treintisme une base militante certes étroite, mais suffisamment large pour donner à sa fraction l'allure trompeuse d'une tendance. C'est cette illusion qui permit de

" Ce débordement par la gauche est l'occasion de relancer la dynamique du discours épurateur qui trouve chez les treintistes un terrain particulièrement favorable. "

digérer lentement cette encombrante force dès la fin de 1925.

Suzanne Girault illustre bien cette prédisposition forte chez les treintistes à l'épuration et à l'autocritique. Ainsi qu'on l'a suggéré, Girault sans doute en fit sur elle-même l'expérience. Rentrée en France au début de 1921 en compagnie des Rosmer, qu'elle appréciait au plus haut point, elle organise une efficace propagande de mobilisation pour les affamés du Caucase qui cache une campagne de financement du Parti[253]. Partie pour Berlin à la fin de 1921, elle est sommée par Clara Zetkin de demeurer en France, malgré son vœu de retourner en Russie. C'est donc par discipline internationaliste que Girault s'y fixe. Aussi n'a-t-elle aucune tendresse pour ces communistes trop français. Dans ses notes personnelles, elle rapporte par ailleurs sa solide admiration pour Lénine, dont elle loue le mode de vie modeste et la capacité à combattre férocement ses proches devenus des adversaires politiques, sans pour autant perdre l'estime et l'amitié qu'elle leur témoignait. C'est donc rassurée par cette conviction qu'elle organise l'exclusion des Rosmer, dont l'opposition est croissante à partir d'avril 1924. De fait, le 3 avril 1924, le Bureau Politique (BP) propose Girault pour remplacer Rosmer. En juin 1924, elle est déléguée au V^e^ congrès mondial, où elle est élue membre suppléante du CE de l'IC. Mais ce n'est que plus tard, revenant dans ses notes personnelles sur son passé militant, qu'elle devait amèrement regretter d'avoir prêté main forte à cette exclusion régénératrice.

Le 12 février 1924, Souvarine avait fait voter au Comité Directeur une résolution sur la question russe que Treint, Girault et Semard avaient refusé de ratifier. C'est le point de départ du retour offensif de l'IC qui réintègre Treint dans ses fonctions et l'installe dans les instances de l'Internationale, après qu'il a quitté Paris en avril 1924[254]. C'est de Moscou qu'il dirige alors le Parti, par le truchement de Girault, qu'il charge de faire appliquer les directives de l'Internationale. Les treintistes tiennent alors tous les canaux qui nouent le Parti français à l'Internationale. Ce n'est qu'à partir de la fin de 1925 que, soumise à d'intenses critiques, la mainmise des treintistes sur le Parti devait se desserrer[255]. Dans ce succès éphémère mais décisif, la relance du processus totalitaire avait trouvé dans un idéal régénérateur singulièrement rétréci à ses dimensions les plus frustes un renfort puissant. ❀

Conclusion

La bolchevisation du PCF clôt le " temps des scissions " que Branko Lazitch évoquait à juste titre pour caractériser l'histoire du socialisme européen au début des années 1920[256]. Ce moment particulier, dans lequel nous avons tenté de plonger le lecteur, enserre dans ses bornes étroites le basculement décisif qui de Tours à Clichy, insuffle au PCF une dynamique totalitaire fondée sur un double fantasme : la création d'une contre-société communiste qui produirait un homme nouveau prolétarien débarrassé de l'esprit petit-bourgeois, et la formation sans cesse remise sur le métier d'un révolutionnaire professionnel pur et parfait, entièrement dévoué au Parti au sein duquel il épuise sa raison d'être. Ce processus totalitaire, qu'en guise d'hypothèse nous avons défini essentiellement comme une compression de la personnalité réduite à sa seule existence révolutionnaire, n'attendit pas pour s'enclencher une éventuelle prise du pouvoir qui en France ne vint jamais : il repose au contraire aux origines mêmes du communis-

me français, dont il constitue au moins pendant les années 1920 le projet sans programme. Son élaboration et sa mise en œuvre sont dans une large mesure le fait de la gauche du premier communisme français. Cette gauche, qui donne à ces années décisives leur tour si particulier, ressemble peu à ses homologues ouvrières amenées après la bolchevisation à gouverner le Parti ; elle devait pourtant leur laisser un très lourd héritage. Meurtrie par la guerre, ascétique et brillante, elle est dominée par des personnalités fortes et soucieuses de leur indépendance, et pourtant déterminées à forger un parti discipliné, intransigeant et soumis aux directives de l'Internationale. C'est elle qui paradoxalement met en place les pratiques et les institutions partisanes qui finalement eurent raison de sa cohérence problématique. Destinés à régénérer un socialisme souillé par ses compromissions du temps de guerre, ces mécanismes étaient inspirés à la fois par l'exemple du Parti bolchevique, par les réalisations supposées du nouveau pouvoir rouge en Russie, et par le mythe du révolutionnaire professionnel ascétique tel que Lénine et Trotsky l'incarnaient à ses yeux. Sa volonté d'imposer en France ce modèle révolutionnaire complet est bien plus qu'une imitation ; c'est la réponse très nette à l'injonction intime faite par les circonstances au vieux socialisme embourgeoisé de retrouver sa vocation révolutionnaire.

Ces retrouvailles furent rêvées pourtant sur des modes bien distincts. La droite et le centre du nouveau Parti, ralliés au bolchevisme au nom d'un espoir à la fois nébuleux et authentique de régénération miraculeuse du socialisme, s'étaient bercés de l'illusion qu'il s'agissait de créer un nouveau parti délesté simplement de ses éléments indésirables, et dans lequel il serait temps de revenir après une détestable purge à une politique authentiquement socialiste, ressourcée par la grâce du verbe révolutionnaire. La gauche du Parti, animée d'un ressentiment suspicieux et d'une crainte tenace de la dégénérescence du neuf si douloureusement enfanté, n'était guère portée à voisiner avec ces prétendus communistes dont elle avait de si mauvaise grâce acceptée l'adhésion. Aussi avait-elle consciencieusement fourbi les armes institutionnelles qui bientôt lui permirent de relancer à l'en croire le processus indéfini de purification révolutionnaire du Parti, au moyen duquel elle espérait forger une " cohorte de fer " de révolutionnaires complets déterminés à détruire la société honnie. Loin d'elle l'idée qu'elle imitait les bolcheviks : elle en admirait l'exemple, et s'en inspirait pour donner à ses espoirs un début de réalisation, dans le mépris complet des civilités et des traditions socialistes de délibération démocratique qui avant-guerre, avait permis de maintenir vaille que vaille l'unité socialiste. Elle installa donc dans le Parti cette persistante pratique de l'anathème, de l'exclusion et de l'autocritique que l'Internationale, profitant de ses dissensions nées de querelles de doctrine et de personnes, devait utiliser pour la mettre à son tour au pas. La découverte tragique de sa vulnérabilité eut raison de sa cohérence et des certitudes de ses meilleurs représentants : car ascètes, les hommes de la gauche du Parti n'en étaient pas moins animés par l'orgueil légitime de militants qui se sont faits eux-mêmes, mal disposés à abandonner des libertés qu'ils avaient à d'autres refusées. Tous, finalement, se sont mépris sur les desseins de l'Internationale, confusément déchirée dès la fin de 1923 par des querelles dont les uns et les autres savaient inégalement tirer un profit politique. Décrire cependant leur fidélité parfois aveugle comme une soumission, un reniement pur et simple à leur indépendance, c'est manquer de saisir la force du sentiment internationaliste, qui constitue une clef essentielle pour la compréhension de ces parcours. L'ordre de valeurs qu'il impose, nimbé d'un puissant sentiment d'honneur prolétarien qui nourrit l'espoir d'une nouvelle patrie universelle, interdit d'expliquer par l'étroitesse des intérêts des attitudes arbitraires et brutales qui trouvent en fait dans la passion internationaliste leur justification difficile.

Sous bien des aspects, l'histoire du premier communisme français peut être lue comme une lamentable série de désillusions et de méprises. C'est du moins comme telle qu'elle fut vécue souvent par ses principaux acteurs, de Louis-Oscar Frossard à Boris Souvari-

ne. Le cas est idéal-typique pour l'historien qui se penche sur le phénomène historique de l'épuisement des passions et des convictions révolutionnaires. À l'évidence, cette lassitude si difficile à retracer naît de l'improbable confrontation du réel et de l'idéal, qui use les forces et éreinte les certitudes les mieux trempées. Dans une large mesure, le premier communisme français a accouché des institutions et des pratiques qui assurèrent au Parti une longévité inattendue pour un parti révolutionnaire. Inattendue en effet, dans la mesure où l'indéfini report de la révolution sociale ne pouvait qu'épuiser la dynamique du pur " mouvement " que jusqu'à la bolchevisation, le Parti français avait constitué. De fait, à la fin de 1924, la première génération de communistes français avait été engloutie par ses propres excès.

La stabilisation dogmatique de l'idéal communiste, le renouvellement des générations que le Parti érige en mode de gouvernement, la solidification des institutions issues du premier communisme français enfin comptent sans doute parmi les raisons profondes qui contribuent à cette ténacité exceptionnelle. Aucune d'entre elles n'est étrangère cependant à cet idéal de régénération révolutionnaire qui dès sa naissance habite le communisme français : elles en prolongent au contraire l'histoire. La bolchevisation peut être en effet considérée comme une tentative de sortie des apories révolutionnaires dans l'impasse desquelles le premier communisme français s'était épuisé. La création d'un puissant appareil de Parti permit de rémunérer des fidélités jusque là maintenues par leur seule ardeur. Elle substituait à l'exaltation vacillante la sûreté de l'intérêt vital, mais ne supprimait pas le caractère totalitaire de l'entreprise ainsi conçue. L'ascétisme révolutionnaire communiste, dont il faut chercher dans l'idéal fondateur de régénération révolutionnaire l'origine véritable, secréta un mode particulier de régulation du Parti dont l'histoire est pour l'essentiel encore à faire. Espérons que ces pages en aient posé les premiers jalons. ❀

Sources

Les archives sur lesquelles repose ce travail s'appuient sur les fonds de la sous-série F7, consultée de façon exhaustive pour la période 1917-1925, et sur les sources imprimées, journaux et périodiques, ouvrages, articles et documents biographiques produits par les acteurs et les institutions du premier communisme français.

En ce qui concerne les archives de police de la sous-série F7, leur usage a été très critiqué. Il est vrai qu'elles sont parfois mal renseignées sur l'état intérieur du PCF. Elles contiennent néanmoins de nombreux documents officiels, saisis lors des perquisitions, et rendent parfois assez bien l'esprit du temps. Dans la mesure où les archives du PCF et de la Bibliothèque Marxiste de Paris (BMP) n'étaient pas consultables au moment où nous avons préparé et rédigé ce DEA, la sous-série F7 constituait un recours naturel, qui s'est parfois révélé tout à fait riche. Nous avons pu depuis quelques mois consulter une grande partie des archives microfilmées de la BMP, au siège du PCF, place du Colonel Fabien à Paris. Si elles apportent de nombreuses précisions et ont ouvert de nouvelles pistes sur les dynamiques institutionnelles et sur des personnalités dont nous avons négligé quelque peu le rôle dans ce premier travail (en particulier sur Frossard et Louis Sellier), elles n'en remettent pas en cause les grandes lignes.

Parmi les sources imprimées, le *Bulletin Communiste* occupe une place de première importance, auprès de *L'Humanité* naturellement, de *La Vie Ouvrière* et de *Clarté*.

Le compte-rendu sténographique du Congrès de Tours a été publié dans son intégralité par une équipe d'historiens : Claude Willard (*et al.*), *Le Congrès de Tours*, Paris, Éditions sociales, 1980 ; Annie Kriegel en a édité une édition abrégée et commentée dans la collection Archives : *Le Congrès de Tours (1920). Naissance du Parti communiste français*, Paris, Julliard, 1964.

Parmi les divers documents biographiques consultés, signalons l'importance des mémoires de Marcel Ollivier, en partie publiées dans la revue *Communisme* : Marcel Ollivier, " Le IIe Congrès de l'Internationale Communiste ", *Communisme*, n°55-56, p.13-55.

Les lettres du front des pacifistes et socialistes français collectées par Thierry Bonzon et Jean-Louis Robert constituent un recueil poignant de documents ; le lecteur aura sans doute, en ces heures commémoratives, plaisir à les consulter sous le titre de *Nous crions grâce. 154 lettres de pacifistes juin-novembre 1916*, Paris, Éditions ouvrières, 1989.

Bibliographie

La bibliographie sur un tel sujet est considérable. L'ouvrage de référence, sans lequel rien n'est possible sur la période 1917-1920, demeure la thèse monumentale d'Annie Kriegel, *Aux Origines du communisme français 1914-1920*, Paris, Mouton, 2 tomes, 1964.

Parmi les différents ouvrages de synthèse sur l'histoire du communisme et du socialisme, on consultera en particulier Stéphane Courtois et Marc Lazar, *Histoire du Parti communiste français*, Paris, PUF, 2000 (2e éd.) et Alain Bergounioux, Gérard Grunberg, *Le Long remords du pouvoir. Le Parti socialiste français 1905-1992*, Paris, Fayard, 1992. Pour les notices des militants cités, nous renvoyons à Jean Maitron (sous la dir.), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Éditions ouvrières, 44 tomes. Les premiers chapitres de l'*Histoire intérieure du Parti communiste*, Tome I, Paris, Fayard, 1980 de Philippe Robrieux sont très intéressants et faciles d'accès, malgré leur âge. Parmi les articles qui méritent d'être consultés, signalons en particulier Marc Lazar, " Le parti et le don de soi ", *Vingtième siècle*, octobre-décembre 1998, pp.35-42, Yves Santamaria, " Passions pacifistes et violence révolutionnaire aux origines du communisme français ", *Communisme*, n°67-68, 2001, pp.41-69, et Alain Bergounioux, Bernard Manin, " L'exclu de la nation : la gauche française et son mythe de l'adversaire ", *Le Débat*, n°5, octobre 1980, pp.45-53.

En ce qui concerne l'enfance communiste, l'article indispensable est

celui de Lucien Mercier, " Les écoles enfantines du Parti Communiste français. Groupes communistes d'enfants et pionniers (1921-1933) ", *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n°79, 2000, pp.57-75. Pour l'histoire des intellectuels communistes dans la période 1917-1925, on consultera en particulier les articles classiques d'Annie Kriegel, " Naissance du mouvement Clarté ", *Le Mouvement social*, janvier-mars 1963, pp.117-143, et de Nicole Racine, " Une revue d'intellectuels communistes dans les années vingt : Clarté (1921-1928) ", *Revue française de science politique*, n°3, juin 1967, pp.484-520.

Parmi les biographies des dirigeants communistes et des acteurs du moment, il faut particulièrement distinguer les ouvrages de Shaul Ginsburg, *Raymond Lefebvre et les origines du communisme français*, Paris, Éditions Têtes de Feuilles, 1975, et de Jean-Louis Panné, *Boris Souvarine. Le premier désenchanté du communisme*, Paris, Robert Laffont, 1993.

Le thème de l'homme nouveau, s'il n'est jamais au centre des réflexions des historiens, a fait l'objet de divers développement, en particulier dans l'historiographie étrangère du fascisme et du nazisme : on citera la somme de Michael Burleigh, *The Third Reich. A New History*, Londres, Pan Book, 2001, qui consacre un long chapitre à l'homme nouveau nazi ; l'ouvrage de Georges L. Mosse, *L'Image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Éditions Abbeville, 1997, dont les réflexions sont assez originales ; et l'ouvrage d'Emilio Gentile, *La Religion fasciste*, Paris, Seuil, 2001, remarquable description de la construction de la religion séculière fasciste.

C'est dans la perspective d'une histoire religieuse du politique que le concept d'homme nouveau peut également puiser inspiration : on consultera en la matière l'ouvrage fondamental de Marcel Gauchet, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985, mais aussi la vieille *Sociologie du communisme*, Paris, Gallimard, 1949 de Jules Monnerot, assez stimulante, ainsi que les *Mythes politiques modernes* d'André Rezsler (Paris, PUF, 1981). L'ouvrage assez injustement méconnu d'Harold Rosenberg, *La Tradition du nouveau*, Paris, Éditions de Minuit, 1962, est très intéressant également.

En ce qui concerne l'histoire des origines du léninisme, le très bel ouvrage d'Alain Besançon, *Les Origines intellectuelles du léninisme*, Paris, Gallimard, 1977, est incontournable. On pourra le compléter avec le classique Nicolas Berdiaev, *Les Sources et le sens du communisme russe*, Paris, Gallimard, 1938, et avec l'étude très fine et stimulante de Michaël Confino, *Violence dans la violence. Le débat Bakounine-Netchaïev*, Paris, Maspero, 1973.

Cette étude se revendique de l'histoire conceptuelle de la politique tel que François Furet l'avait définie ; c'est pourquoi nous nous sommes appuyés sur les livres sans lesquels ce travail n'aurait pu aboutir : outre *Le Passé d'une illusion* (Robert Laffont/Calmann-Lévy, 1995) et *Penser la Révolution française* (Paris, Gallimard, 1978) de F. Furet, l'essai de Mona Ozouf sur *L'Homme régénéré. Essais sur la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1989, est indispensable : le lecteur sait déjà ce que nous lui devons.

Nous renvoyons le lecteur, pour tout complément, à la bibliographie de notre mémoire, consultable à la bibliothèque de l'IEP de Paris ; trop d'auteurs ne sont pas cités ici, mais la place nous manque pour reproduire une bibliographie d'ailleurs considérable. Qu'ils nous en excusent.

Notes

1)- M. Ozouf, *L'homme régénéré. Essais sur la Révolution française*, Gallimard, p.119.

2)- Contraint par les exigences de la publication de cette Note, nous renvoyons le lecteur à la note bibliographique en fin de volume, où il trouvera un aperçu des sources et des choix historiographiques qui sont les nôtres.

3)- Vera Pavlovna est une héroïne centrale du roman de Tchernychevski. Cité par T. Lahusen, « Autour de l'"homme nouveau". Allocution et société en Russie au XIXe siècle. Essai de sémiologie de la source littéraire », *Wiener Slavistischer Almanach*, Sonderband 9, Vienne, 1982, p.172. Voir également l'édition française récen-

te de N. Tchernychevski, *Que faire ?*, Editions des Syrtes, 2000.

4)- A. Besançon, *Les Origines intellectuelles du léninisme*, Calmann-Lévy, 1977, p.118, 124, 125-126, 127, 121, 133.

5)- G. Haupt, « Le rôle de l'exil dans la diffusion de l'image de l'intelligentsia révolutionnaire », *Cahiers du Monde Russe et Soviétique*, vol. 19, 3, juillet-septembre 1978, p. 236.

6)- B. Souvarine, *Staline. Un aperçu historique du bolchevisme*, Champs Libres, 1977, p.34.

7)- C. Lefort, *La Complication : retour sur le communisme*, Fayard, 1999, p.179.

8)- Lorsque Netchaïev arrive en Suisse pour rencontrer Bakounine, à qui il fait croire qu'il est mandaté par un Comité révolutionnaire occulte qui n'a pas l'ombre d'un début d'existence, il est parvenu à abuser ses compagnons demeurés en Russie en leur faisant croire qu'il était enfermé à la forteresse Pierre-et-Paul, capturé à la suite d'une arrestation héroïque absolument imaginaire. Il avait auparavant organisé l'assassinat d'un des membres de la confrérie révolutionnaire qu'il avait fondé avec quelques esprits faibles sur lesquels il possédait un ascendant total, ce qui lui valut alors un emprisonnement bien réel, dont il ne survécut pas : il mourut affamé en prison après l'attentat réussi contre Alexandre II le 1er mars 1881.

9)- Voir M. Confino, *Violence dans la violence. Le débat Bakounine-Netchaïev*, Maspéro, 1973, p.18, 19, 22, 43c, 148.

10)- Lénine, *œuvres*, Paris, Editions Sociales/Moscou : Editions en langues étrangères, 1960, t.2, p.357, 1897, édité en 1902.

11)- *Ibid*., t.4, p.229, 1899, édité en 1925.

12)- M. Confino, *op. cit.*, p.19, 64c.

13)- A. Besançon, *op. cit*., p.139, 71.

14)- Netchaïev, cité par M. Confino, p.72. Nous soulignons.

15)- F. Furet, *Penser la Révolution française*, Gallimard, 1978, p.54, 55, 67.

16)- L. Jaume, *Le Discours jacobin et la démocratie*, Fayard, 1989, p.100.

17)- J. Monnerot, *Sociologie du communisme*, Gallimard, 1949, p.44.

18)- A. Reszler, *Mythes politiques modernes*, PUF, 1981, p.101c, 114, 115.

19)- N. Berdiaev, *Les Sources et le sens du communisme russe*, Gallimard, 1938, p.167.

20)- Lénine, « Ier congrès de l'Internationale communiste », *Œuvres*, mars 1919, t.28, p.488 ; « Le socialisme et la guerre », automne 1915, t.21, p.327.

21)- Trotsky « maintient le schéma menchevik de lutte pour la paix comme étape vers la révolution mais pousse plus loin ce schéma jusqu'à parvenir sur certains points aux positions pratiques de Lénine : pour une IIIe Internationale, par exemple ». A. Kriegel, *Aux origines du mouvement communiste français 1914-1920*, Mouton, 2 tomes, 1964, tome 1, p.94.

22)- Cité par Y. Santamaria, « Passions pacifistes et violence révolutionnaire aux origines du communisme français », *Communisme*, n°67-68, 2001, pp.41-69, p.57.

23)- Cité par P. Broué, *Trotsky*, Fayard, 1982, p.77.

24)- A. Kriegel, « Sur les rapports de Lénine avec le mouvement zimmerwaldien français », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 2, vol. 3, avril-juin 1962, p. 298-306, p.305, 306c.

25)- Sur Pierre Brizon, voir « Entre pacifisme et révolution ("La Vague" Pierre Brizon) », *Cahiers du CERMTRI*, n°96, mars 2000 ; sur la séance du 24 juin 1916, voir les annexes de *Nous crions grâce. 154 lettres de pacifistes juin-novembre 1916*, prés. par T. Bonzon et J.-L. Robert, Editions Ouvrières, 1989.

26)- A. Kriegel, *Aux origines...*, *op. cit*., p.121.

27)- H. Guilbeaux, *Demain*, n°17, septembre 1917, p. 262-263.

28)- AN F7 12895.

29)- M. Ozouf, *op. cit*., p.119.

30)- J. Longuet, « Pour que vive le Populaire », *Le Populaire*, 25 juillet 1918.

31)- T. Judt, *La Reconstruction du Parti socialiste*, Presses de la FNSP, 1976, p.10.

32)- C. Willard, « La connaissance de la Révolution russe et de l'expérience soviétique par le mouvement ouvrier français en 1918-1919 », *Cahiers d'Histoire de l'Institut Maurice Thorez*, n°12-13, 1975, p.318-330, p.324.

33)- J. Longuet, *Le Populaire de Paris*, 17 novembre 1917.

34)- J. Longuet, *Le Populaire de Paris*, 22 décembre 1917.

35)- J. Sadoul, *Notes sur la Révolution bolchevique*, Flammarion, 1919, p.30.

36)- I. Sinanoglou, « La mission d'Eugène Petit en Russie. Le Parti socialiste français face à la Révolution de Février », *Cahiers du Monde Russe et Soviétique*., vol. 17, 1, janvier-mars 1976, p.133-170, p.143.

37)- A. Thomas, « Démocratie ou bolchevisme », *L'Humanité*, 9 novembre 1918.

38)- C. Jelen, *L'Aveuglement. Les socialistes et la naissance du mythe soviétique*, Flammarion, 1984, p.112.

39)- J. Sadoul, *Vive la République des Soviets !*, Editions du Comité pour la IIIe

Internationale, décembre 1919.

40)- Sur Marcel Ollivier, voir J.-L. Panné, « Les mémoires de Marcel Ollivier », *Communisme*, n°55-56, 1998, p.7-11.

41)- M. Ollivier, « Le IIe Congrès de l'Internationale Communiste », *Communisme*, n°55-56, p.13-55,1998, p.14.

42)- J. Sadoul, *Notes sur...*, *op.cit*. p.435, 237.

43)- Sur ces événements, voir A. Kriegel, *op.cit.*, p.173-192.

44)- J. Sadoul, *op. cit.*, p.269, 267, 275, 280, 300, 60, 110, 112, 296.

45)- Lénine, « Les objectifs immédiats de notre mouvement », *Œuvres*, t.4, p.385, novembre 1900.

46)- J. Sadoul, *op. cit.*, p.119, 127, 199-201, 441, 449, 417.

47)- H. Guilbeaux, *Demain*, août-septembre 1918, p.194.

48)- A. Kriegel, *op. cit.*, p.228, 227.

49)- B. Souvarine, « Avant-propos à une Lettre de Lénine à Boris Souvarine », *Est et Ouest*, avril 1970, p.35.

50)- A. Kriegel, *op.cit.*, p.224. Au congrès d'Orléans (septembre-octobre 1920), Merrheim qualifia la politique de la IIIe Internationale de « dictature de la calomnie » et d'« œuvre systématique de division » : « La doctrine de Lénine n'est pas une déclaration de guerre à la bourgeoisie sur laquelle nous aurions pu nous mettre d'accord pour agir avec nos camarades russes, c'est la guerre impitoyable, féroce contre nos organisations ouvrières ». Cf. C. Jelen, *op. cit.*, p.229.

51)- J. Sadoul, *op.cit.*, p.15.

52)- Ce n'est cependant que le 12 janvier 1921 qu'un article de *L'Humanité* rend public le ralliement de Barbusse au Parti communiste, dont il n'est pas membre.

53)- S. Coeuré, *La Grande lueur à l'Est. Les Français et l'Union Soviétique 1917-1939*, Seuil, 1999, p.51.

54)- H. Barbusse, *Le Feu : journal d'une escouade*, Paris, Flammarion, 1926 (1916), p.326, 341, 341, 345-346, 349.

55)- R. Rolland, cité par S. Ginsburg, *Raymond Lefebvre et les origines du communisme français*, Éditions Tête de Feuilles, 1975, p.117, 120.

56)- A. Kriegel, « Naissance du Mouvement Clarté », *Le Mouvement Social*, n°42, janvier-mars 1963, pp.117-134, p.123, 126. Cet échange épistolaire remonte à 1916.

57)- S. Coeuré, *op. cit.*, p.44.

58)- A. Vidal, *Henri Barbusse soldat de la paix*, Éditeurs Français Réunis, 1953, p.127.

59)- H. Barbusse, « Lettre aux instituteurs de la Fédération socialiste des Alpes-Maritimes », *L'Ecole Emancipée*, n°33, 8 mai 1920, p.131.

60)- A. Kriegel, *Les Communistes français, 1920-1970*, Seuil, 1985, p.75.

61)- P. Grémion, « Écrivains et intellectuels à Paris », *Le Débat*, n°103, pp.74-99, p.74.

62)- B. Souvarine, *Eloge des Bolcheviks*, Paris, Libraire du « Populaire », novembre 1919, p.5.

63)- B. Souvarine au *Manifeste et Résolutions de l'Internationale Communiste*, Editions Clarté, 1919, p.8-12.

64)- B. Souvarine, *Eloge...*, p.6.

65)- B. Souvarine, « La IIIe Internationale en France », *Bulletin Communiste*, n°1, mars 1920.

66)- F. Loriot, P. Monatte, B. Souvarine, « Premier Anniversaire – Salut à la IIIe Internationale », *Bulletin Communiste*, n°1, mars 1920.

67)- J. Sadoul, « La rupture nécessaire », *Bulletin Communiste*, n°15, 24 juin 1920, p.8.

68)- J. Sadoul, « L'expulsion des princes », *Bulletin Communiste*, n°50-51, 23 décembre 1920, p.17-18.

69)- E. Gentile, *La Religion fasciste*, Seuil, 2001, p.45.

70)- *Bulletin Communiste*, n°1, 1er mars 1920.

71)- M. Ollivier, *op.cit.*, p.39.

72)- *Bulletin Communiste*, n°30, 16 septembre 1920.

73)- M. Ollivier, *op. cit.*, p.46, 28, 40-41, 52.

74)- R. Lefebvre, *L'Éponge de vinaigre*, Editions Clarté, p.1.

75)- AN F7 12967.

76)- A. Kriegel, *Ce que j'ai cru comprendre*, Robert Laffont, 1991, p.8.

77)- Son père descendait d'une riche famille d'industriels protestants alsaciens ; sa mère, fille d'Edouard Sayoux, d'une famille de notables protestants genevois transportés à Montauban. S. Ginsburg, *op. cit.*, p.3.

78)- Dans *L'Éponge de vinaigre*, il évoque le fait que tout jeune, il avait « l'habitude d'être mourant » (p.16). Ce ne fut qu'à l'adolescence que, note-t-il avec ironie, son corps avait « pris le dessus » (p.27).

79)- *Ibid.*, p.38. Le chapitre dans lequel est évoqué cet épisode est intitulé « Décadence ».

80)- S. Ginsburg, *op. cit*., p.6.

81)- « Tout en lui était action, ses lectures, sa conversation, ses loisirs même, tout était gouverné par l'urgence de former une unité de caractère, de doctrine », P. Drieu la Rochelle, « Sur Raymond Lefebvre », *Clarté*, n°64, 29 avril 1921. Lefebvre avait connu Drieu à l'Ecole Libre des Sciences Politiques, où il entra en 1910.

82)- De l'atmosphère du Quai de Jemmapes, il a laissé une description célèbre, souvent citée par les historiens : « on se bornait à tisonner tristement les restes refroidis de l'Internationale... à entrevoir, avec une clairvoyance inutile, la longueur d'une lutte d'usure où seule serait vaincue la civilisation ». R. Lefebvre, *op.cit*., p.26. H. Guilbeaux devait décrire le Lefebvre de cet automne 1914 : « exsangue, efflanqué, déjà en uniforme », il « s'exprimait contre la guerre avec une véhémence apostolique ». H. Guilbeaux, *Du Kremlin au Cherche-Midi*, Gallimard, 1933, p.27. C'est là que Lefebvre, dès la fin de 1914, rencontra Trotsky, à propos duquel il confia plus tard : « un soir à *La Vie Ouvrière*, j'ai discuté pendant quelques instants avec un Slave au ton cassant et pétillant d'esprit qui, je crois, était Trotski. Son marxisme implacable m'était alors resté hermétique ». Cf. S. Ginsburg, *op. cit*., p.26.

83)- R. Rolland, *Journal des années de guerre*, Albin Michel, 1952, p.459.

84)- *Nous crions grâce*, *op. cit*., p.115, lettre 77 non datée.

85)- S. Ginsburg, *op. cit*., p.46.

86)- *Le Populaire de* Paris, 26 juin 1919.

87)- *La Vérité*, 19 mai 1919. R. Lefebvre découvrit le futurisme au lycée, aux côtés de P. Vaillant-Couturier, son condisciple.

88)- « L'Internationale des Soviets », *La Vie Ouvrière*, supplément au n° du 10 septembre 1919.

89)- S. Ginsburg, *op. cit*., p.92, 85.

90)- G. Pioch, *Le Populaire de Paris*, 23 février 1920.

91)- S. Ginsburg, *op. cit*., p.126.

92)- AN F7 12967.

93)- C'est Vaillant-Couturier qui parle. AN F7 12967.

94)- S. Ginsburg, *op. cit*., p.143c, 183.

95)- *Le Populaire de Paris*, 14 mai 1920.

96)- Voir A. Kriegel, *Aux origines...*, *op. cit*., p.357-521.

97)- *La Vie Ouvrière*, 21 mai 1920.

98)- *La Bataille*, 16 juin 1920.

99)- *Le Journal du Peuple*, 24 juin 1920.

100)- Lettre n°180 à Mela Muter, S. Ginsburg, *op. cit*., p.189. Mela Muter est la compagne de Lefebvre.

101)- *Ibid*., p.191.

102)- R. Lefebvre, « La question des épurations », *Bulletin communiste*, n°16, juillet 1920.

103)- « Lettre de Russie », *Bulletin Communiste*, n°34, 7 octobre 1920.

104)- « Le parti socialiste français devant la IIIe Internationale », *Bulletin Communiste*, n°50-51, décembre 1920.

105)- Voir H. Guilbeaux, *op. cit.*, p.241-242.

106)- M. Cachin, *Carnets*, CNRS Éditions, Tome 2, p.608, 25 juillet 1920.

107)- V. Serge, *La Vie Ouvrière*, n°94, 18 février 1921.

108)- Résolution du Comité de la IIIe Internationale et de la fraction Cachin-Frossard. C. Willard (*et al.*), *Le Congrès de Tours*, Éditions sociales, 1980, p.130-131.

109)- *Ibid*., p.247.

110)- C'est l'interprétation de B. Pudal, *Prendre Parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Presses de la FNSP, 1989.

111)- C. Willard (*et al.*), *op. cit*., p.243, 250-251, 445-446, 442-447, 487, 514, 330, 330, 331, 265.

112)- *Ibid*., p.349.

113)- D. Lefebvre, *Marcel Sembat socialiste et franc-maçon*, Éditions Maçonniques de France, 2001.

114)- C. Willard (*et al.*), *op. cit*., p.359-360, 455.

115)- *Ibid*., p.146. Mais la motion des Reconstructeurs s'empresse d'affirmer son soutien à la Révolution russe.

116)- C. Willard (*et al.*), *op. cit*., p.387, 391.

117)- P. Faure emprunte la formule à Villiers de L'Isle-Adam : « à la minute où [les prisonniers que leurs bourreaux avaient abusés] sentaient un espoir fou renaître en eux et gonfler leur poitrine, les ricanements des moines et des bourreaux retentissaient de tous côtés et on les ramenait dans leur prison en attendant la torture. C'était le supplice de l'espérance. C'est ainsi que vous vous conduisez dans cette affaire des 21 conditions depuis trois mois ». *Ibid*., p.398.

118)- C. Willard (*et al.*), *op. cit*., p.125-127, 417-420, 425, 425, 371, 364.

119)- G. L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Hachette, 1999.

120)- C. Willard (*et al.*), *op. cit.*, p.661, 334-335, 303, 535, 386, 618, 379-380, 554, 558-559.

121)- Voir sur ce point G. Noiriel, *Les Ouvriers dans la société française, XIXe-XXe siècles*, Seuil, 1986, p.118-119.

122)- M. Ozouf, *op. cit.*, p.142.

123)- Lénine, *op. cit*, t.29, p.447, juillet 1919.

124)- Aussi est-ce par abus de langage qu'une part de l'historiographie qualifie le léninisme d'utopie, ce que le léninisme rejette explicitement et qu'il n'est pas essentiellement. La dimension utopique du communisme n'épuise pas la réalité historique du léninisme considéré indissociablement comme ascétisme, millénarisme et ouvriérisme révolutionnaires.

125)- Lénine, *op. cit.*, t.29, p.65-67, mars-avril 1919.

126)- M. Ozouf, *op. cit.*, p.155, 9.

127)- Lénine, *op. cit.*, t.31, p.308, octobre 1920 ; t.31, p.309-310; t.21, p.67, juillet-novembre 1914, citation du *Capital*, livre I, chapitre 13.

128)- N. Berdiaev, *op. cit.*, p.173-174, 197.

129)- Edouard Berth, dans un article de *Clarté* publié en 1924, entrevoyait cette réalité nouvelle. Il souligne « *le caractère explosif*, la rapidité avec laquelle [la légende de Lénine] s'est constituée » : « je crois qu'on ne peut mieux comparer le bolchevisme qu'à une *renaissance* de l'idée socialiste, analogue à celle que les Réformés du XVIe siècle, restaurateurs du christianisme primitif, opérèrent vis-à-vis de la Rome des Papes entièrement paganisée ». Il décrit Lénine comme un « *fanatique* de l'idée marxiste, animé par une conviction totale », évoque son « désintéressement » et son « ascétisme », sur lequel il insiste, et ajoute : « La raison du Prince est, chez Lénine, devenue la raison de la Révolution – une raison d'Etat, à laquelle il était capable de tout sacrifier, principes, morale, convenances individuelles, cela va sans dire, mais aussi *convenances de parti*, ce qui est plus malaisé et tout le *formalisme abstrait* des idéalistes impénitents ». En somme, « le marxisme fait homme », sans « dilettantisme ». « [La révolution, pour Lénine], c'est une évolution vraiment créatrice, où le rôle de la volonté de l'homme, ou plutôt *la volonté de puissance* d'une classe, est prépondérant et souverain ». E. Berth, *Clarté*, n°64, février 1924, p.343-347 ; J. Monnnerot, *op. cit.*, p.18-20 et R. Levergeat, « Le communisme, "Islam" du XXe siècle ? La sociologie de Jules Monnerot », *Cahiers d'Histoire Sociale*, n°19, 2002, p.139-161.

130)- P. Birukoff, « Les principes pédagogiques de la Russie des Soviets », *Le Phare. Education et Documentation Communistes*, n° 5-6, janvier-février 1920, p.235-238, en une conférence au premier congrès des Etudiants socialistes et communistes de Genève, réuni du 25 au 30 décembre 1919.

131)- « La mêlée sociale », *L'Ecole de la Fédération*, n°1, octobre 1920.

132)- « La condition pour un Parti communiste unifié », *L'Ecole de la Fédération*, n°32, 1er mai 1920.

133)- A. Kollontaï, « La famille et l'Etat communiste », *Bulletin Communiste*, n°8, 6 mai 1920.

134)- Trotsky, « Nouvelles étapes, nouveaux problèmes », *Bulletin Communiste*, n° 5, février 1921.

135)- Lénine, *Bulletin Communiste*, n°21-22, 26 mai 1921. Discours au IIIe Congrès Panrusse de la JC.

136)- O. Faron, *Les Enfants du deuil. Orphelins et pupilles de la nation de la Première Guerre mondiale (1914-1941)*, La Découverte, 2001, p.55 et sq.

137)- J.-P. Brunet, *Une Banlieue ouvrière : Saint-Denis (1890-1939). Problèmes d'implantation du socialisme et du communisme*, Thèse, 3 tomes, 1982, tome 1, p.526.

138)- Le département de la Seine en compte en effet un grand nombre : Saint-Denis, Puteaux, Issy-Les-Moulineaux, Clichy, au Pré-Saint-Gervais, à Boulogne, Vanves, Villemomble, Alfortville, etc. A Paris, le IIIe, le IVe et le XIIe arrondissements en sont dotés. L. Mercier, « Les écoles enfantines du Parti Communiste français. Groupes communistes d'enfants et pionniers (1921-1933) », *Cahiers d'Histoire. Revue d'histoire critique*, n°79, 2000, p.57-75.

139)- Y. Cohen, *Les Jeunes, le socialisme et la guerre*, L'Harmattan, 1989, p.221, 157, 220.

140)- En 1922, la fourchette est comprise entre 1 000 et 2 500 enfants. Le Parti compte 3 000 pupilles début 1924, 5 000 en 1930. L. Mercier, *op.cit.*, p.60-61.

141)- J.-P. Brunet, *op.cit.*, tome 3, p.1171.

142)- AN F7 12893, rapport n°2837, 30 juillet 1921.

143)- J.-P. Brunet, *op.cit.*, tome 3, p.1171.

144)- AN F7 12893.

145)- J.-P. Brunet, *op. cit.*, tome 3, p.1171. Raymond David avait été l'un des fondateurs puis en 1913, le secrétaire des Jeunesses socialistes de Saint-Denis. Il meurt de la grippe espagnole en 1919, après avoir reconstitué la Jeunesse socialiste dionysienne.

146)- *Le Jeune Camarade. Journal International des enfants ouvriers*, n°1, juillet 1921.

147)- L. Mercier, *op. cit.*, p.64. Des grèves enfantines furent même organisées en 1925 et 1928.

148)- AN F7 12893. Rapport du 24 septembre 1921. Lors de cette manifestation, des prix « Marcel Cachin » et « Louise Michel » sont remis à l'issue d'un concours de chants inaugural.

149)- AN F7 12893. Lucien MERCIER, *op. cit.*, p.60.

150)- AN F7 13973. Janvier 1921.

151)- AN F7 12893. 30 mai 1921.

152)- AN F7 12893. 9 septembre 1921.

153)- AN F7 12893. 7 septembre 1921.

154)- Y. Siblot, « *La formation politique des militants ouvriers : les écoles élémentaires du PCF de leur constitution au Front Populaire* », Cahiers du Centre Fédéral, n°24, 1998, p.27 et sq.

155)- Gilka Kourtz est le pseudonyme d'Anna Freund (1891-1964). AN F7 12967, mai 1923.

156)- AN F7 12967. Juin 1924.

157)- Jacques Doriot, schéma de discours sur la question des cadres. AN F7 13092. 14 novembre 1924.

158)- AN F7 12946. Il s'adresse alors à une foule d'environ 2 000 personnes.

159)- AN F7 13090. Rapport sur le Congrès de Clichy.

160)- D. Tartakowsky, *Les Manifestations de rue en France, 1918-1968*, Publications de la Sorbonne, 1997, p.112-114, 112, 115.

161)- P. Nizan, *La Conspiration*, Gallimard, 1938, p.52.

162)- M. Cachin, *L'Humanité*, 28 juillet 1924.

163)- AN F7 12897.

164)- *Le Matin*. 28 juillet 1924.

165)- V. Hugo, *Quatre-vingt-Treize*, Livre Troisième, « Le massacre de la Saint-Barthélémy », Grasset, 2001. Cette lecture est suggérée par J. Borie, *Le Célibataire français*, Grasset, 2002, p.133.

166)- « Ce fut une extermination. Tailler en pièces, l'histoire, la légende, la science, les miracles vrais ou faux, le latin d'église, les superstitions, les fanatismes, les mystères, déchirer toute une religion de haut en bas, c'est un travail pour trois géants, et même pour trois enfants ; les heures s'écoulèrent dans ce labeur, mais ils en vinrent à bout ; rien ne resta de Saint-Barthélémy. Quand ce fut fini, quand la dernière page fut détachée, quand la dernière estampe fut par terre, quand il ne resta plus du livre que des tronçons de texte et d'images dans un squelette de reliure, René-Jean se dressa debout, regarda le plancher jonché de toutes ces feuilles éparses, et battit des mains ». Victor Hugo, *op. cit.*, p.384.

167)- « Les souffles tièdes entraient par les fenêtres ouvertes ; des parfums de fleurs sauvages, envolés des ravins et des collines, erraient mêlés aux haleines du soir ; l'espace était calme et miséricordieux ; tout rayonnait, tout s'apaisait, tout aimait tout ; le soleil donnait à la création cette caresse, la lumière ; on percevait par tous les pores l'harmonie qui se dégage de la douceur colossale des choses ; il y avait de la maternité dans l'infini ». *Ibid.*, p.385.

168)- S. Audoin-Rouzeau, « L'enfant héroïque en 1914-1918 », in J.-J. Becker (sous la dir.), *Guerre et cultures 1914-1918*, Armand Colin, 1994, p.173-182.

169)- AN F7 12893 ; AN F7 13181, février 1921 ; AN F7 12893 ; AN F7 13973, mars 1921 ; AN F7 13973, mai 1921 ; AN F7 12893, mai 1921 ; AN F7 13973 ; AN F7 12893 ; AN F7 12893.

170)- [Sou]varine, « Après le congrès de Tours et la scission salutaire », *Bulletin Communiste*, n°1, 6 janvier 1921.

171)- [Sou]varine, « L'esprit communiste », *Bulletin Communiste*, n°5, 20 janvier 1921, p.34, 34.

172)- B. Souvarine, « Le PCF à la veille du Congrès de Marseille », *Bulletin Communiste*, n°55, 15 décembre 1921.

173)- À Marseille (25-31 décembre 1921), où plusieurs émissaires de Moscou sont présents, la droite et le centre s'allient pour évincer Souvarine du Comité Directeur, où il incarne en tant que représentant de l'IC auprès du PCF l'autoritarisme de Moscou. Face à cet affront, les leaders de gauche (Loriot, Dunois, Treint et Vaillant-Couturier) démissionnent en bloc de leurs fonctions tandis que les amis de Frossard dominent la direction élue. S. Courtois, M. Lazar, *Histoire du Parti Communiste Français*, PUF, 2000, (2e éd.), p.72.

174)- *Ibid.*, p.74, 86.

175)- J. Verdès-Leroux, introduction à B. Souvarine, *À contre-courant. Ecrits 1925-1939*, Denoël, 1985, p.34.

176)- Les quatre hommes furent arrêtés en juin 1920 et emprisonnés à la Santé, d'où ils poursuivirent une intense activité politique. C'est là que fut rédigée par Souvarine la motion d'adhésion dite Cachin-Frossard. Le procès se terminera en

non-lieu. F. Monier, *Le Complot dans la République. Stratégies du secret de Boulanger à la Cagoule*, La Découverte, 1998.

177)- « Sur le Procès », *La Vie Ouvrière*, n°99, 25 mars 1921.

178)- « Quatre hommes et un président », *La Vie Ouvrière*, n°78, 4 mars 1921.

179)- B. Souvarine, *Bulletin Communiste*, n°5, 20 janvier 1921.

180)- C. Chambelland, « La naissance de la Révolution Prolétarienne », *Communisme*, n°5, septembre 1984, pp.77-87, p.78.

181)- Sa longue et tragique expérience du front n'a fait que renforcer chez lui son indépendantisme révolutionnaire. Il n'appréciait guère Souvarine, qu'il tient comme beaucoup pour l'homme de Moscou, moins encore Treint et Girault, qu'il déteste cordialement. Sur P. Monatte, C. Chambelland, *Pierre Monatte : une autre voix syndicaliste*, Éditions de l'Atelier, 1999. Citation p.137.

182)- Lettre de P. Monatte, A. Rosmer et M. Delagarde au Comité Directeur. C. Chambelland, *art. cit.*, p.82.

183)- Sur *Clarté*, A. Kriegel, « Naissance du mouvement Clarté », *Le Mouvement Social*, janvier-mars 1963, p.117-143 ; N. Racine, « Une revue d'intellectuels communistes dans les années vingt : *Clarté* (1921-1928) », *Revue Française de Science Politique*, n°3, juin 1967, p.484-520.

184)- H. Barbusse, « À propos du rollandisme », *Clarté*, n°2, janvier 1922, p.25-28.

185)- H. Barbusse, « À propos du rollandisme », *Clarté*, n°6, avril 1922, p.126, 127.

186)- H. Barbusse, « À propos du rollandisme », *Clarté*, n°10, septembre 1922, p.221-222.

187)- « Je conclus, mon cher Barbusse, que vous êtes un homme de foi. Dans ma bouche, ce n'est certes pas une critique. Je suis aussi un homme de foi. Nos dieux sont attelés ensemble au char de la République : le vôtre, si je ne me trompe, se nomme : Egalité. Et le mien : Liberté ». *Ibid.*, p.223.

188)- *Ibid.*, p.222.

189)- H. Barbusse, « À propos du rollandisme », *Clarté*, n°6, avril 1922, p.127.

190)- H. Barbusse, « À propos du rollandisme », *Clarté*, n°10, septembre 1922, p.223.

191)- H. Barbusse, « À propos du rollandisme », *Clarté*, n°6, avril 1922, p.127.

192)- AN F7 12893, 14 mars 1921.

193)- AN F7 12897.

194)- AN F7 12897. Rapport sans date.

195)- S. Courtois, M. Lazar, *op. cit.*, p.79-83.

196)- *Bulletin Communiste*, n°38, 8 septembre 1921.

197)- A. Dunois, *Bulletin Communiste*, n°3, 19 janvier 1922, p.13.

198)- A. Dunois, « Antagonisme brutal », *Bulletin Communiste*, n°30, 21 juillet 1921.

199)- B. Souvarine, *Bulletin Communiste*, n°42, 6 octobre 1921.

200)- « [...] à force de nous être entichés de libertés individuelles, nous avions acculé le Parti à l'impuissance. Qui veut être absolument libre [...], qu'il n'entre pas dans un parti, lequel implique pour l'individu certaines limitations de soi-même, certaines diminutions de liberté. [...] Un Parti digne de ce nom est une *armée* ». A. Dunois, « A propos des bons statuts », *Bulletin Communiste*, n°20, 19 mai 1920.

201)- AN F7 12895.

202)- AN F7 12893. *Le Populaire*, 29 août 1921.

203)- AN F7 12897. 18 décembre 1924.

204)- AN F7 12897. 19 décembre 1924.

205)- AN F7 12897. 18 décembre 1924. Réunion du Comité Exécutif du PCF.

206)- Le 23 avril 1925, le service d'ordre du Parti abat par balles trois militants d'extrême droite. S. Courtois, M. Lazar, *op. cit.*, p.91.

207)- La manifestation manquée du 12 octobre 1925 l'atteste. *Ibid.*, p.91.

208)- AN F7 12897. 17 décembre 1924.

209)- T. Ferle, *Le Communisme en France. Organisation*, Documentation Catholique, 1937, p.54.

210)- AN F7 13097. Rapport sans date (fin 1924).

211)- AN F7 13097. Directives du V^{e} Congrès de l'IC.

212)- J.-P. Depretto, S. Schweitzer, *Le Communisme à l'Usine. Vie ouvrière et mouvement ouvrier chez Renault 1920-1939*, Edires, 1984, p.91-92.

213)- AN F7 13096, 9 novembre 1924.

214)- « Le travail des cellules d'entreprise », *L'Humanité*, 13 septembre 1924.

215)- AN F7 13096. Rouen, 16 décembre 1924.

216)- Voir ces rapports dans AN F7 13097 ; 18 décembre 1924 ; 23 décembre 1924 ; juin 1925 : la fédération du Rhône subit une grave crise en février-mars 1925. Sur 80 cellules recensées, seule la moitié d'entre elles font preuve d'une réelle activité, tandis que d'autres ne répondent même pas au courrier de la fédération.

217)- Circulaire : « Ce que doit être une cellule ». AN F7 13097, juillet 1925.

218)- *L'Humanité*, 30 novembre 1924.

219)- *L'Humanité*, 18 septembre 1924.

220)- AN F7 13097. 29 novembre 1924 : lors de la réunion de la cellule 14 de la Fédération de la Seine, un article d'Albert Treint sur les tendances du Parti est lu devant l'assistance. Sauvage intervient : « nous devons lutter pour réduire [la fraction trotskyste] à néant afin de permettre au Parti de se bolcheviser. Pour cela, il faut que nos éléments soient homogènes dans le Comité Directeur, les fédérations, les rayons, les cellules, etc... Sans cela, nous nous épuiserons en discussions stériles ».

221)- Cf. *infra*.

222)- « Le cas Souvarine », *L'Humanité*, 19 juillet 1924.

223)- AN F7 13097. Conférence de rayon de Lyon, 17 février 1926.

224)- AN F7 13097, 16 décembre 1924.

225)- « À propos de W. Illitch », *Les Cahiers du Bolchevisme*, 5 décembre 1924.

226)- A. Treint, « Aux lecteurs du Bulletin Communiste », *Les Cahiers du Bolchevisme*, n°1, 21 novembre 1924.

227)- S. Courtois, M. Lazar, *op. cit.*, p.85.

228)- L.-O. Frossard, *L'œuvre*, 18 janvier 1925.

229)- H. Guilbeaux, *La Vie Ouvrière*, 16 janvier 1925.

230)- AN F7 13097. Congrès de Clichy. Les chants de *La Jeune Garde* et de *La Carmagnole* soulignent le poids de la présence massive et nouvelle d'une jeunesse communiste exaltée amenée au Parti par les campagnes de recrutement de la fin de 1924.

231)- « Le parti est gouverné inconstitutionnellement par suite de la suppression du contrôle du Comité Directeur que le bureau politique a cessé de réunir. [...] Je m'adresse, par-dessus le congrès, à l'Internationale parce que le bureau politique avec les exclusions risque de tuer le communisme en France. Je suis d'accord avec la nouvelle organisation sur la base des cellules, mais je trouve que celles-ci ont été créées trop hâtivement ». AN F7 13097. Congrès de Clichy. C'est Suzanne Girault qui assassine publiquement Dunois.

232)- AN F7 13097. Congrès de Clichy.

233)- A. Durr, *Albert Treint. Biographie politique (1914-1940)*, DEA, Université Paris XIII, 2001 ; P. Boichu, *Suzanne Girault. Itinéraire d'une bolchevik française*, DEA, Université Paris XIII, 2000.

234)- AN F7 13097. Congrès de Clichy.

235)- A. Treint, « Le Congrès de la bolchevisation », *La Correspondance Internationale*, n°13, 21 février 1925. A. DURR, *op. cit.*, p.29.

236)- S. Courtois, M. Lazar, *op. cit.*, p.85. Il est venu épauler Lozovski, qui s'est heurté à Souvarine au cours du IIIe Congrès du PCF. Les deux hommes envoient leurs rapports directement à Staline.

237)- Le fameux Manuel du Parti, publié en 1964, ne lui consacre même pas une courte notice biographique.

238)- Sa notice nécrologique, publiée dans *L'Aurore* en décembre 1973, stipule le même que « l'amazone rouge » avait nourri des « sentiments antiféministes » parmi les militants du Parti.

239)- C'est ce sobriquet que les militants qui lui sont hostiles accolent à son nom pour mieux en condamner les méthodes. C'est lui qui à propos de la tactique de Front unique, avait inventé l'expression selon laquelle cette tactique permettrait de « plumer la volaille socialiste ».

240)- AN F7 13973. Rapport mensuel, 23 décembre 1920, p.13.

241)- AN F7 13973. Rapport mensuel, 7 décembre 1920, p.8.

242)- Lorsqu'il entra ouvertement dans l'opposition au stalinisme, en juillet 1927, il déclara en effet : « Le stalinisme, c'est le régime d'étouffement bureaucratique et de terreur administrative, pratiqué dans le parti russe et l'Internationale au profit d'une politique opportuniste que le parti russe et l'Internationale rejetteront dès qu'ils seront suffisamment informés ». A. Durr, *op. cit.*, p.36. Il profite de la tribune que lui offre la réunion du Comité Central (CC) du 3 et 4 août 1927 pour donner plus d'ampleur encore à ses critiques. En novembre 1927, il est exclu du CC, puis du Parti en janvier 1928. Il fonde alors *Unité Léniniste* avec Girault, puis après sa rupture avec elle, le *Redressement Communiste*. Après avoir gravité dans la gauche trotskyste, il réintègre la SFIO en 1934. La déclaration Laval-Staline du 16 mai 1935 le rapproche des tendances pacifistes. Il est exclu de la SFIO en 1937, lors de l'offensive contre les trotskystes qui en purge le Parti. En 1936, réintégré dans l'Education Nationale, il reprend une activité syndicale au sein du groupe Lutte des Classes. En 1945, il devint commandant de l'armée française, et ne participa plus à aucun groupe politique.

243)- Auguste Spichiger dirigeait la fédération jurassienne de l'AIT avec James Guillaume et Adhémar Schwitzguebel. Pierre Kropotkine entra en relation avec ce petit milieu jurassien en 1876.

244)- M. Body, *Les Groupes communistes français de Russie 1918-1921*, Editions Allia, 1988. « Suzanne Depollier, qui ne s'appelait pas encore Suzanne Girault,

avait largement dépassé la trentaine et dès le premier abord sa hardiesse nous [il est en compagnie de Jacques Sadoul] avait frappés. Elle était entièrement acquise à la révolution bolchevique et très vite devint un des piliers du nouveau groupe communiste français » (p.49). Elle devint secrétaire du groupe communiste français de Kiev en mai 1919, après le départ de Body qui lui céda sa place.

245)- P. Boichu, *op.cit*.

246)- En 1920, elle est au service du Commissariat du Peuple aux Affaires étrangères, où elle est chargée de l'accueil des délégations étrangères. Elle réintègre le groupe communiste français, où elle organise les « samedis communistes ». Dès ce moment, elle pratique donc la militarisation de l'enthousiasme et du travail imitée des méthodes en vigueur dans l'Armée Rouge.

247)- Treint, à Marseille, avait démissionné de ses fonctions en compagnie des leaders de la gauche, en réaction à l'aggiornamento des frossardiens sur la direction du Parti. À l'issue du IV[e] Congrès de l'IC (5 novembre-5 décembre 1922), il est nommé co-secrétaire du Parti aux côtés de Louis Sellier.

248)- Albert TREINT, « Socialisme de guerre et communisme de guerre », *L'Humanité*, 5 janvier 1923.

249)- A. Durr, *op. cit*., p.24.

250)- A. Kriegel, *op. cit.*, tome 2, p.793, note 1.

251)- A. Treint, « Forgeons un nouveau Parti », *L'Humanité*, 26 juin 1923.

252)- P. Boichu, *op. cit.* , p.46.

253)- En novembre 1921, elle organise le départ d'un navire de vivres qui coule malencontreusement en rade d'Alexandrie. L'assurance du navire rapporta un million de francs. Lorsqu'elle repasse la frontière allemande après son voyage à Berlin à la fin de 1921, elle est arrêtée par les douanes françaises porteuse de plus de 400 000 marks.

254)- Il est nommé membre du bureau de d'organisation de l'IC, membre du Secrétariat de l'IC et membre de la Commission du Budget.

255)- La direction de Treint et Girault fut remise en cause à la conférence nationale extraordinaire des 1[er] et 2 décembre 1925. Treint, à la différence de Girault, consentit à s'autocritiquer : « avec Suzanne, avec toute l'ancienne direction, avec l'ensemble du parti, j'ai commis des fautes. Mais avec Doriot, j'ai été de ceux qui ont pris l'initiative de les corriger le 2 décembre malgré les réticences de Suzanne ». En mars 1926, Treint partit pour Moscou, dont il revint en avril 1927 rallié à l'opposition ouvrière. Ses heures dans le Parti étaient alors comptées. Girault, réélue en juin 1926 au Comité Central, perdit cependant sa fonction de membre du Bureau Politique. Elle quitta le Parti aux côtés de son compagnon François Sauvage, mais le réintégra plus tard pour ne plus y occuper que d'insignifiantes fonctions, soumises à une constante surveillance. A. Durr, *op. cit*. ; P. Boichu, *op. cit*.

256)- B. Lazitch, « Aspects internationaux de la scission de Tours », *Est&Ouest*, n°458, 16-31 décembre 1970, pp.8-10.

Sommaire

Préface 3

Introduction 7

Première partie
Vers le Congrès de Tours : régénérer le socialisme 17

Le léninisme et la figure de l'homme nouveau, des origines à la Révolution d'Octobre (1902-1917) 19

La figure de l'homme nouveau aux origines du léninisme
Jacobinisme, marxisme et léninisme
De la guerre à Octobre : le révolutionnaire professionnel et la révolution universelle

La naissance d'un léninisme français 36

Lointain Octobre

Régénération et internationalisme
1920 : L'année décisive

Une entrée en communisme : Raymond Lefebvre, le combattant pénitent **67**

DEUXIÈME PARTIE
Régénération et organisation du Parti communiste français, de Tours au tournant de la bolchevisation **85**

L'idée de régénération au cœur du congrès de Tours (25-30 décembre 1920) **87**

Régénération et militantisme révolutionnaire
Régénération et tradition révolutionnaire
Régénération, violence et civilité

Le temps de la construction : enfance, jeunesse et homme nouveau communiste **108**

Le jeune bâtisseur communiste
L'enfance communiste

TROISIÈME PARTIE
Résistances et relance du processus totalitaire : bolchevisation et régénération révolutionnaire **137**

L'impossible régénération militante : résistances et traditions socialistes au cœur du premier communisme français **139**

Ascétisme et régénération révolutionnaires aux origines du projet communiste
La régénération au quotidien

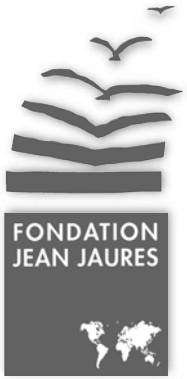
Bolchevisation et régénération révolutionnaire **159**

Réorganisation en cellules d'entreprises et régénération du Parti
L'abandon de la politique de la " grande amitié "
Albert Treint, Suzanne Girault : biographies croisées

Conclusion **185**

Sources **190**
Bibliographie **191**
Notes **193**

Pour recevoir gratuitement la Newsletter et la News des livres : inscrivez-vous à l'adresse suivante : fondation@jean-jaures.org



Les Notes de la Fondation Jean-Jaurès
Directeur de la publication : Gilles Finchelstein
gf@jean-jaures.org
Rédacteur en chef : Laurent Cohen
cohen@jean-jaures.org
Maquette : Antonio Bellavita
Imprimerie : Robert Arts Graphiques